



JULIE RUOCCO

FURIES

ROMAN

ACTES SUD

Photographie de couverture : Valérie Belin, Lady_Stroke (Painted Ladies), 2017.
Courtesy Valérie Belin et Galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles. © Adagp, Paris, 2021

© ACTES SUD, 2021
ISBN 978-2-330-15394-6

JULIE RUOCCO

Furies

roman

ACTES SUD

*à Razan Zaitouneh et à celles et ceux qui se sont
battus à ses côtés*

Coïncidences

“On vit dans un monde de coïncidences. Un homme et une balle qui se rencontrent, c’est une coïncidence.”

Elle ne savait pas pourquoi, mais les mots d’Aragon tournaient en boucle dans sa tête et elle ne pouvait rien y faire. Cela faisait pourtant longtemps qu’elle n’avait pas relu *Aurélien*. Elle fixait les grappes d’air qui s’agglutinaient à la surface de son café bouillant. On aurait dit des œufs d’insecte en train d’éclore.

— Bérénice ? Tu m’écoutes ?

Ses yeux se levèrent vers son interlocuteur, un homme d’une cinquantaine d’années. Malgré l’ampleur de son embonpoint, ses grandes boucles serrées en essaims blancs et son teint sombre lui donnaient des allures de pâtre grec. Il plantait sur elle un regard sévère.

— Si tu n’es pas prête, on arrête tout et je trouve une autre fille. C’est un coup trop dangereux pour envoyer quelqu’un qui plane.

C’était comme si les mots avaient percé sa bulle et que la rumeur de la terrasse se déversait lentement en elle. Elle était de nouveau à Paris, en plein cœur du V^e arrondissement. Les vapeurs des percolateurs et de café lui donnaient chaud. Elle eut un mouvement d’épaules pour se délasser, presque un geste de somnambule, avant de lui répondre :

— Je t’ai déjà dit que je pouvais m’en occuper. Et puis, toi et moi, on sait pertinemment que tu ne retrouveras pas de sitôt une autre nièce pour faire ce travail.

Il avait été piqué mais pas convaincu. Il continuait de la regarder avec ce

mélange de contrariété et de suspicion qui caractérisait les hommes de son âge. Des hommes sûrs de leur autorité dans un monde qui leur échappait chaque jour un peu plus.

— La dernière fois, j'ai bien réussi à en faire passer plus que prévu. Tu as déjà oublié la marge que tu as pu te faire grâce à moi, tonton ?

Le tonton détourna la tête, le visage un peu de biais comme si, avec sa voix douce et sèche, elle venait de lâcher une grossièreté et qu'il cherchait à s'assurer que personne ne l'avait entendue. Bérénice l'observait toujours. Il lui apparaissait maintenant qu'il avait les yeux trop enflés, la paupière un peu trop grasse pour jouer au vénérable berger. Il avait plutôt l'air d'un amant égaré ou d'un souteneur avec trop de scrupules. Autour d'eux, d'autres couples dépareillés occupaient les tables cirées. Des clients adultères en face de filles sans âge, des faux mécènes en face de vrais paumés et, bien sûr, des directeurs de thèse en pleine séance de mystification devant des étudiants désespérés. Elle pensa avec un brin d'ironie qu'en les voyant, un passant aurait pu hésiter entre ces trois catégories. Et il n'aurait peut-être pas eu tort. Son père lui répétait tout le temps qu'il suffisait d'un rien pour faire un destin, et que tous demeuraient interchangeables.

— Méfie-toi petite, dans ce genre de carrière, on est bonne jusqu'à la prochaine. C'est fini l'époque des Malraux et des Apollinaire. Aujourd'hui si tu te plantes tu y restes, et crois-moi, il suffit de pas grand-chose, d'une coïncidence même.

Elle ne cilla pas.

— Eh bien, on verra tout ça le jour de la prochaine.

Il l'observait boire son café à petites gorgées amères, ses grandes prunelles mates toujours fixées sur lui. Depuis le début, il n'avait pas aimé son regard. Ce n'étaient pas des yeux de femme, ni de jeune homme d'ailleurs. Leur lueur était trop vague pour refléter quoi que ce soit. C'étaient des yeux de chat ou de vieillard rieur, avec toute leur lumière tournée vers l'intérieur. Des yeux impossibles à lire. Les voir plantés dans le visage d'une fille, même brune et

banale comme elle, ça lui avait toujours mis un doute. Ou peut-être qu'il devenait trop vieux, tout simplement. Il eut un soupir las et fit glisser une enveloppe sur la table.

— Tiens, ce sont les informations qui concernent ce que tu dois identifier et nous ramener. Pour ce qui est de la logistique et des papiers, tu sais à qui tu dois t'adresser.

Bérénice reposa sa tasse en hochant la tête. Puis, elle attrapa l'enveloppe et se pencha sur lui pour le saluer. Il savait bien que ce signe d'affection était de trop entre eux. Pourtant, il accepta sans broncher son baiser sur la joue. Bérénice n'y manquait jamais. C'était sa façon à elle de dire qu'elle n'oubliait pas leur première rencontre. Cette fois où il était venu l'embrasser avec son odeur de pluie fanée et son imperméable trop étroit. Oui, il devait bien pleuvoir ce jour-là. C'était le jour où elle avait enterré son père. Et elle ne savait pas encore qu'elle venait de faire la connaissance de "l'Assyrien".

Il s'était présenté comme un ancien ami de son père et peut-être qu'il n'avait pas menti. Elle se souvenait vaguement d'avoir entendu l'histoire de l'arrivée en France, de l'aide qu'il avait reçue d'un camarade, d'un presque frère qu'il ne lui avait jamais présenté.

Elle était seule devant le cercueil. Nazar, parce que c'était son nom, lui avait dit les mots d'usage. Il l'avait serrée dans ses bras. Deux fois. Une lorsqu'il était arrivé au funérarium, la seconde avant de la quitter. C'est là qu'il avait sous-entendu que si elle cherchait du travail, il pourrait l'aider, qu'elle était de la famille après tout et qu'il se doutait bien qu'avec des études d'archéologie, ça ne devait pas être facile. Lui connaissait des gens que ça pouvait intéresser. En y repensant, c'était bien le genre de boulot qu'on ne pouvait entreprendre qu'en famille...

Elle ouvrit la porte de la petite galerie d'art. Le carillon résonna dans la salle. Bérénice avait toujours trouvé que ce bruit était anachronique pour un temple du moderne. Mais elle n'eut pas vraiment le loisir d'admirer les toiles ou les sculptures. Des claquements de talons, solennels d'abord, puis précipités, l'entraînèrent dans l'arrière-salle. Elle eut tout juste le temps d'apercevoir un tailleur bleu avec une jupe un peu courte pour la saison. L'arc des jambes était anguleux. Toujours aussi maigre, pensa Bérénice.

— Bonjour, Olga.

La voix de son interlocutrice claqua dans l'air :

— Je t'ai déjà dit de ne pas venir en pleine après-midi.

— Je ne savais pas que l'on en était à ce genre de précautions...

Olga Petrovna leva les yeux au ciel avec des airs d'héroïne tragique. Sa grand-mère était venue de Pologne. Pour nourrir ses enfants, elle avait arpenté tous les hôtels particuliers de la capitale en se faisant passer pour une duchesse russe dans l'espoir de revendre à bon prix des bijoux contrefaits. Sa fille avait perdu le faux accent mais avait gardé les réseaux d'acheteurs. Olga, c'était déjà la troisième génération, celle qui avait investi dans l'art contemporain en achetant très cher une réputation de respectable initiée. Une vitrine parfaite pour qui voulait protéger des activités d'un autre genre.

— C'est tout le drame de notre situation ! Il nous faut faire le travail des justes avec des précautions de criminels.

En plus du carnet d'adresses bien rempli, Olga avait hérité d'un goût prononcé pour la mise en scène. Bérénice sortit l'enveloppe de sa poche :

— Et as-tu pris toutes les “précautions” nécessaires pour le prochain vol ?

L'expression de Mme Petrovna hésitait entre l'horreur et l'indignation.

— Tu peux provoquer, mais sache que ce sont sur les petits vols d'aujourd'hui que se bâtissent les grandes collections de demain !

— Je ne parlais pas de la transaction, mais du voyage en avion.

La quadragénaire rougit un peu. Il y eut un instant de flottement pendant lequel elle chercha un dossier sur le bureau encombré. Elle le tendit à Bérénice avec empressement.

— Voilà, en plus du passeport nous avons ajouté quelques livres turques, au cas où tu devrais rester là-bas plus longtemps.

Bérénice ne répondit rien et se saisit de la liasse. Elle était presque sortie lorsqu'elle entendit jeter par-dessus son épaule :

— Ne t'y attarde pas trop, il paraît que la situation empire tous les jours...

Le carillon tinta de nouveau quand elle franchit la porte. Elle n'avait pas peur. Avec le temps ces allers-retours étaient devenus une vague habitude. Elle rentrerait ce soir dans sa chambre sous les toits, elle mémoriserait le contenu de l'enveloppe, les objets précieux qui y étaient détaillés, et demain, elle prendrait l'avion pour aller les chercher. En pensée, elle retraçait déjà tous les fils possibles de leurs origines. Elle imaginait des destins d'argent et de pierre qui enjambaient les siècles, traversaient les hasards du temps et de l'histoire. Des bijoux millénaires qui n'avaient plus nulle part où se poser et laissaient leur or couler dans les veines des trafics d'antiquités et le ventre des marchés noirs. Elle se souvenait qu'étudiante, elle s'émouvait de ces héritages dispersés, sacrifiés par l'avidité des vivants. Plus maintenant.

Bérénice avait ouvert l'enveloppe. C'était une série de photographies imprimées sur du papier froissé. Tout un tas de joailleries antiques : des émaux d'Égypte, des grenats de Mossoul, des broches verrotées, mais aussi des lapis-lazulis sumériens et des ceintures d'or et de cuivre de la période hellénistique. Bérénice y recensa même une tiare martelée et des ferrets granulés d'or avec, en vrac, des restes d'ornements d'Ebla, de Mari. Parmi les trésors des receleurs, elle remarqua une parure qui lui sembla réellement authentique et facile à revendre. Des colliers et des boucles d'oreilles datant certainement de l'époque de Dioclétien. Ils devaient avoir été retrouvés quelque part dans une des nécropoles qui entouraient Palmyre. Son cœur se serra. "Palmyre". Rien que le mot lui était douloureux.

Elle était à l'hôpital lorsqu'elle avait regardé, hébétée, les images qui défilaient sur les chaînes d'information. Des vidéos en haute résolution d'une destruction sauvage et cette impression d'engloutissement absolu qui s'était emparée d'elle alors qu'elle était assise près de son père endormi. Des drapeaux noirs flottaient sur Palmyre. Bérénice n'avait suivi que très distraitement la montée de cette marée. Pendant tous ces mois, sa principale préoccupation avait été de veiller son père. Mais aujourd'hui, l'orage qui grondait avait éclaté. C'était comme si quelque chose s'était réveillé dans les entrailles du désert et venait réclamer aux hommes sa part de néant et de folie. Elle était restée figée. Ce n'était pas seulement une ville qui tombait, des cohortes fanatiques se dressaient du fond des âges pour en finir avec la civilisation, pour anéantir tout

ce en quoi elle et son père croyaient. Les scènes tournaient en boucle. Elle ne savait même plus à quel moment il avait cessé de respirer. Elle se rappelait juste l'après-midi il y a très, très longtemps, où il lui avait dit qu'il l'emmènerait au pied du temple de Baal. Vers la fin, elle pensait que, lorsqu'il divaguait, l'esprit de son père allait rejoindre les temples. Il partait revisiter ses mausolées, murmurait ses chansons anciennes dans les vents chauds. Au milieu des vapeurs d'antiseptiques, cette image l'apaisait.

À la télévision, les masses continuaient de s'abattre sur les statues, les pierres étaient défigurées à coups de pic. Bérénice avait la sensation que c'était le corps de son père qui était supplicié. Dans chacune des colonnes, dans chaque arc réduit en poussière, c'était son corps à lui qu'on dépeçait, là, devant ses yeux, et elle était impuissante. Toutes les histoires qu'il lui avait racontées, tout ce qu'il n'avait pas eu le temps de lui dire et tout ce en quoi elle espérait était dynamité, renversé, piétiné. Son père était mort, Palmyre tombée. Elle était seule au monde, prisonnière de ruines qui n'existaient plus.

D'abord, elle n'avait pas réagi, c'était comme rater une marche dans le noir ou rêver que l'on se réveille. On essaie de se reprendre, sauf qu'à cet instant, la chute n'a pas de fin. On ne saisit pas, on n'entend plus rien. Les noms et les parfums vous parviennent comme à travers une brume. Blanc. C'était la couleur de son deuil. Celui d'un homme qu'elle avait aimé sans le connaître. Celui d'un pays qu'il avait toujours porté en lui comme une blessure. Était-il kurde, turc, ou syrien ? Son père ne lui avait jamais rien dit et il était mort avant qu'elle puisse le lui demander vraiment. Qui était-il, ce passionné d'art et d'histoire qui avait si bien tu la sienne ? Un simple immigré ? Un amoureux des Lumières et de la littérature française ? À la fin, il était devenu professeur de français. Remplaçant. C'était sa fierté, lui qui récitait les alexandrins avec un accent improbable.

Par amour pour Racine et le théâtre, il avait nommé sa fille d'après l'une de ses pièces. Par amour pour elle et par superstition aussi, il n'avait pas choisi une véritable tragédie : *Titus et Bérénice*. Aucun assassinat et pas de vengeance,

simplement l'histoire d'un départ ou peut-être celle d'un retour. Celui de la reine de Palestine. "Bérénice". Cette façon qu'il avait de l'appeler en ourlant le *r*. Un peu comme une promesse, un peu comme une menace.

— Son destin est de quitter Rome pour retourner là-bas, disait son père.

— C'est où, "là-bas" ?

Il ne lui avait jamais répondu et elle s'était sentie bête. Bête et ingrate, parce qu'elle osait lui poser la question de l'exil alors qu'il s'était battu pour lui offrir "la plus belle République après Rome". Petite, il l'avait bercée avec des chants dont elle ignorait la langue, lui avait narré des mythes inconnus. Il l'avait élevée seul, lui inculquant la pudeur des filles et l'esprit d'un garçon timide, nourrie d'amour et assoiffée d'histoire. Se doutait-il que c'étaient ses silences qui l'avaient jetée à l'assaut du temps et des chantiers d'archéologie ? Accoucher le passé, voler des choses au néant, voilà ce qu'elle faisait de mieux. Combien de fois avait-elle envié ces bijoux déterrés du sable ? Elle aurait voulu qu'on se penche sur elle avec la même délicatesse, qu'on dissipe les secrets du passé et remonte le fil de son histoire.

Alors, quand l'Assyrien était venu à elle pour lui demander de ramener les débris de Palmyre, de Mossoul, elle avait accepté. Oui, elle lécherait les miettes, elle gratterait ce qu'il restait avec les ongles et ramènerait ce qui pouvait encore être sauvé. Tant pis si elle se rendait complice du massacre, tant pis si elle devait racheter les dépouilles aux bourreaux et négocier le prix du sang. Tout cela n'avait plus d'importance.

Dans le fond, elle aurait fait une très mauvaise archéologue. C'est ce que Bérénice pensait dans l'avion qui l'amenait en Turquie. Sans qu'elle les convoque, ses souvenirs d'étudiante non diplômée remontaient à la surface. Pour ses professeurs, elle manquait de passion ou, au contraire, souffrait d'une vision trop romantique du métier. Une vision naïve, un peu mythologique aussi.

— Les ruines n'ont pas toute une philosophie enfouie, ce sont parfois juste la trace d'un passé révolu et qui persiste, l'avait prévenue une enseignante.

Bérénice ne l'avait pas vraiment écoutée, trop pressée de se confronter aux ouvrages des hommes et du temps mêlés. Elle-même ne s'expliquait pas son appétit pour l'effondrement et ce qui y survivait. Le passé avait son secret, cette fécondité des cimetières qui réensemencait un présent forcément orphelin. Elle était hantée par les gloires révolues, les défaites enterrées. L'image même du néant, sa puissance fantomatique s'entremêlait sans cesse à sa réalité. Bérénice était avide de chaque trace ou témoignage décalé d'un monde à rebours de la mort. Sa tendresse pour ces récits anonymes n'avait pas de limites, comme si les existences jetées en pâture au temps pouvaient remplacer les manques de la sienne, les silences d'une famille éteinte, sans mémoire. Bérénice chérissait tout ce qui portait la marque de l'histoire parce qu'elle n'en avait pas, du moins c'est ce qu'elle croyait.

Au début du semestre, sa plume recopiait avec fébrilité les mots des professeurs. Elle notait les bonnes phrases, les expressions qu'elle voulait retenir comme des prières : “lire le sol comme un livre”, “faire l'autopsie du temps”.

Toutes ces promesses kitschs qui impressionnaient tant les gamines précaires et qui lui avaient laissé un goût d'inachevé. Elle s'en voulait d'y avoir cru avec tant de docilité. Au fil des semaines, elle avait vu ses espoirs s'effriter sous ses doigts impatients. Elle restait évasive lorsque son père lui posait des questions sur ses travaux. Elle n'osait pas lui parler du manque de financement, des cafés qui s'étiraient en débats interminables, de l'inertie administrative, de la morgue des conférenciers et de leurs sectes d'élus. Elle ne voulait pas entailler sa fierté, diminuer les sacrifices qu'il avait faits pour lui permettre d'intégrer cette école. Elle était pourtant loin d'être la dernière. Au contraire, elle faisait son possible pour plier sa nature rêveuse aux exercices d'archives, de taxinomie ou de frise temporelle. Malgré cela, Bérénice gardait toujours en elle l'instinct de la dévastation, le désir aussi un peu profane de révéler l'invisible. Elle savait s'approprier des images, des formes et des couleurs qui n'existaient plus et qui pourtant continuaient de lui apparaître dans toute leur singularité. Mais plus que tout elle avait soif de terrain et ne manquait jamais une occasion de participer aux fouilles, comme cette fois où elle avait signé pour un chantier d'été dans les environs de Thessalonique. Des amies avaient essayé de la mettre en garde :

— Méfie-toi, il n'y a presque pas de filles dans ce séminaire.

C'est seulement sur place qu'elle avait compris ce que cela impliquait. Un kilomètre carré de poussière réservé aux protégés des grands pontes de l'école. Elle n'y était pas la bienvenue. Le chantier avait ses propres règles, sa hiérarchie. Il y avait les laborieux et les étudiants étrangers qui creusaient pendant que les héritiers parlaient ambition et avancement. Les rares filles présentes avaient le droit de moins transpirer au soleil à condition d'endurer avec le sourire les remarques suffisantes des responsables. Bérénice, bien sûr, creusait. Le protocole ne s'arrêtait pas là. Dès qu'un étudiant, à bout de sueur, approchait d'une zone intéressante, d'un début de vestige, il était prié d'en référer aux chargés de chantier, lesquels appelaient le professeur. Ce dernier leur faisait l'insigne honneur de se déplacer pour frétiller triomphalement du pinceau excavateur. C'était le jeu, ça et taper des pieds sur la terre battue pour faire fuir les serpents qui infestaient la zone. Bérénice s'en était accommodée. Elle aimait

creuser. En tant que déracinée, elle nourrissait une étrange rancune à l'égard de la terre. L'ouvrir pour lui arracher ses mystères, avoir accès à un passé qu'on lui avait refusé. Elle se moquait de sa peau qui s'écaillait au soleil comme elle se moquait des réseaux de recherches qui s'organisaient sans elle.

Une après-midi où il faisait particulièrement étouffant, elle avait été envoyée creuser à l'extrémité du chantier. Son binôme l'avait rapidement abandonnée à cause d'une morsure d'insecte. Bérénice était restée seule, à demi éblouie par la lumière. Le soleil tapait à enrager les pierres. C'était le même soleil qui avait dû piquer les anciennes armées, pensait-elle. Toute la terre respirait ce parfum de zénith conquérant et d'oliviers antiques. Bérénice ne bougeait plus et écoutait la partition du vent s'engouffrer dans ses cheveux. Elle devait être restée immobile pendant longtemps, assez longtemps pour que des serpents viennent effleurer l'acier de sa pelle. Des yeux, elle avait suivi la reptation lente des anneaux qui dessinaient des vagues dans le sable. Bérénice n'avait pas vraiment peur des reptiles. Elle n'esquissa aucun mouvement pour les effrayer ou s'en aller. À force de les fixer, son regard fut attiré par un morceau de pierre lisse, les serpents s'y étaient attardés un instant avant de disparaître dans les herbes hautes.

La peau en feu, Bérénice s'était agenouillée avec la certitude qu'il y avait là quelque chose d'endormi et qui l'attendait. Elle avait gratté la terre abîmée avec les ongles. Quand la forme était apparue, elle l'avait aussitôt enfouie dans sa poche sans même se préoccuper de ce qu'elle figurait. C'était un geste d'affamée, de pilleuse de tombeaux. Mais Bérénice croyait plus aux prophéties qu'aux malédictions. Ce geste, elle l'aurait répété à l'infini comme dans un rêve ou un écho. Sa main avait pris un caillou et était ressortie vide de sa veste. C'était aussi simple que ça, comme un tour de magie, une action irrésistible. Elle n'avait rien dit à personne et avait quitté le chantier avec la pierre dans sa poche qui battait comme un cœur.

Aujourd'hui encore, accoudée au hublot, c'était cette même pierre qu'elle portait autour du cou. Elle ne put réprimer un sourire ironique. Décidément, elle n'avait jamais été une archéologue mais une voleuse. Rien qu'une profanatrice qui déplaçait les objets d'un monde à l'autre.

Ce que la pierre empaquetée de sable du chantier représentait, elle avait attendu d'être rentrée chez elle pour le découvrir. Bérénice l'avait nettoyée dans le secret de la salle de bains où elle avait grandi. Elle n'en avait pas touché un mot à ses amies ou à son père. Le sentiment de trahison envers lui aurait été trop grand et elle ne l'aurait pas supporté. Lentement, l'eau avait révélé les contours d'une femme. Une tête couronnée de serpents avec, en fond, ce qui ressemblait à la naissance d'une aile. Le reste avait été brisé, seule restait une figure qui tenait dans la paume de sa main. Étant donné l'emplacement et la datation du chantier, il ne pouvait pas s'agir de la déesse minoenne Asasara. En réalité, Bérénice savait déjà qui elle était. Des écailles et des plumes sur une tête de femme. Les récits sur les Érinyes déferlaient dans ses pensées. Assise sur le rebord de la baignoire, elle se laissait descendre au creux des anciens mythes. C'était une effigie de Furie qu'elle tenait entre ses doigts. L'une des filles de Gaïa et du sang d'Ouranos mutilé, celles qui étaient chargées de poursuivre et harceler les criminels. Elle se rappelait ses cours de culture antique, les textes d'Hésiode qui narraient la naissance sanglante du Titan Cronos. Comment le sang du ciel était tombé sur la terre et avait fécondé son sein. L'univers s'était ouvert. Il avait été pour la première fois livré au temps, à la violence et il avait eu besoin d'une mémoire pour continuer à se déployer. Voilà ce qu'étaient les Érinyes : celles qui n'oublient jamais les fautes, la vengeance du ciel contre ceux qui enfreignent les lois. Sur le carrelage de la salle de bains, Bérénice avait ressenti une sorte d'étourdissement, le médaillon dans sa paume lui avait paru lourd. Plus lourd encore que lorsqu'il était agglutiné à la terre grecque.

Elle était sortie de la salle de bains et l'avait caché dans la doublure de sa valise. Elle l'y avait laissé pendant deux années. Deux années où elle avait presque réussi à oublier qu'elle avait volé la mémoire d'un monde pour la réenfourir ailleurs. Et puis son père était mort. La pierre sculptée l'avait comme rappelée à elle. Bérénice avait bien regardé son visage grimaçant. Les traits de la Furie étaient fissurés par les siècles. Elle avait repensé à l'offre de Nazar, aux trésors suppliciés de Palmyre, à toutes ces vies rasées et aux civilisations vacillantes. Elle avait eu envie de sentir la pierre sur sa peau, de mesurer sa

densité comme si elle en acceptait le jugement. Elle s'était saisie d'une vieille chaîne pour en faire un pendentif. Le jour où elle avait ouvert sa première enveloppe, elle la portait autour du cou. Le médaillon avait le poids d'un souvenir vague, la masse de son propre bourreau.

La place était vibrante de soleil, les rayons se pressaient par vagues sur sa nuque, autour de son front. La poussière faisait comme un voile de chaleur entre elle et le bruit de la ville de Kilis. Elle savourait la brûlure des veines qui battaient sous sa peau, plus encore que celle du café blanc¹ sur sa langue. Il ne tarderait pas à arriver. L'intermédiaire lui avait donné rendez-vous dans une petite ville turque à la frontière de la Syrie. La transaction serait rapide. Bérénice avait sélectionné les objets qui l'intéressaient, elle effectuerait le paiement en ligne grâce à une monnaie virtuelle. Elle n'avait plus qu'à vérifier leur authenticité, la suite lui était facile et ne nécessitait même pas de faux certificats. Il y avait des femmes dont le port de reine sublimait les cailloux les plus primitifs pour peu qu'elles les portent. Avec Bérénice, c'était le contraire : sa banalité pouvait réensevelir en plein jour des trésors millénaires. Elle n'avait qu'à emmêler les bijoux antiques avec les breloques qu'elle achetait sur le marché, sa peau suffisait à ternir leur éclat. La grimace de la Furie devait certainement aider. Derrière son masque fissuré, même tout l'or des anciennes impératrices n'aurait pu éveiller les soupçons des douaniers turcs. Il ne restait que leurs regards et leurs sarcasmes. Bérénice imaginait déjà leurs yeux qui, même lorsqu'ils lorgnaient une laide, cherchaient dans les replis de la silhouette une ombre pour conjurer l'ennui, trouver de quoi se repaître ou faire une phrase. Elle ne comptait plus les fois où elle avait senti ce regard lui labourer les reins, tenter d'y arracher quelque chose. Comme si aucune femme n'avait le droit de se détourner d'eux et de s'appartenir

encore. Quel que soit le crime qu'ils pensaient lui faire payer avec la saleté de leur regard, Bérénice ne baissait jamais les yeux. C'était sa force et elle en oubliait d'être une proie. Alors, avec le même mépris attentif qui la détaillait, elle s'attardait sur la masse de leur uniforme, surtout les plis sous le col ou les taches de sueur. Et c'était comme s'ils découvraient pour la première fois qu'ils pouvaient être regardés à leur tour. Ils prenaient conscience de leur ventre mou, des rides et de l'odeur aigre qui flottait autour d'eux. Comme ça devait être désagréable...

Un jeune garçon serpenta entre les tables du café pour faire signe à Bérénice que l'intermédiaire était arrivé et qu'il l'attendait à l'intérieur. Elle le remercia et fit mine de rentrer pour payer. Il faisait sombre, ses yeux ne s'étaient pas encore habitués à l'obscurité. Elle remarqua une ombre découpée par la lumière oblique des stores. Dans l'entrée, les rideaux fermés charriaient le souffle chaud et épais de la rue. Il fallait faire vite, l'homme avait posé le sac à moitié fermé sur le comptoir et gardait les lanières serrées dans sa main. Bérénice ouvrit le sien comme pour chercher de quoi régler sa boisson. Elle fut étonnée par la profusion des objets mais se concentra sur les parures. Aucun mot ne fut échangé. L'homme gardait la tête tournée vers la fenêtre close. Tout était lourd, chaque geste, chaque regard posé était pénible, comme si l'éclat du soleil l'aveuglait encore dans le noir. Elle entendit soudain des pneus crisser à l'extérieur. À cet instant et sans savoir pourquoi, Bérénice repensa aux mots d'Aragon.

“On vit dans un monde de coïncidences.”

Elle eut l'impression que toute la sueur amassée sous ses seins coula d'un coup et puis... Et puis, ce fut le bruit sec et assourdissant du plomb. Une rafale qui crépite au-dehors, dévore la terrasse, la rue et le ciel. Le soleil qui se perce, les éclats de fer qui criblent les choses et les êtres. Sur le comptoir, la lumière du sang a giclé. La main de l'homme s'ouvre et lâche les lanières du sac. Bérénice se retrouve au sol. En face d'elle, le béton se fend comme si le mur se déchirait sur toute sa longueur pour laisser pleuvoir du feu. Une voiture vient d'exploser.

1. Infusion sucrée à base d'eau et de fleur d'oranger.

— Bérénice ? Tu m’entends ?

La voix éraillée d’Olga Petrovna grésillait dans le conduit du téléphone. Elle n’eut que la respiration rauque de la jeune femme comme réponse. La gorge lui brûlait encore, comme si des éclats de verre y étaient restés coincés. Bérénice ignorait toujours avec quelles forces elle avait réussi à s’extirper des décombres et à retrouver le chemin conduisant chez sa logeuse. Très rapidement, la nouvelle de l’attaque s’était propagée et, comme elle était tenue de le faire en cas de problème, la vieille femme qui l’hébergeait avait contacté la galerie parisienne.

— C’est un miracle que tu en sois sortie indemne ! Il aurait suffi d... sa voix s’évanouit à l’autre bout du fil. Il faut que tu rentres au plus vite ! On a un contact, une humanitaire suisse qui travaille dans le camp de réfugiés d’Öncüpınar. Tu iras la retrouver, elle t’aidera pour le retour. Rentre avec ce que tu as pu sauver.

— Ce que j’ai pu sauver ?

Bérénice jeta un regard éperdu en direction du sac encore ensanglanté. Comment l’avait-elle ramené jusqu’ici ? Combien de temps s’était-il écoulé depuis que la main de l’homme était retombée derrière le comptoir ? Dans une tentative pour retrouver son calme, la jeune femme ferma les yeux. Des formes fugitives tombaient sous ses paupières brûlantes, elle y voyait danser des phosphorescences aussitôt éteintes. Quand elle les rouvrit, quelque chose qu’elle n’arrivait pas à nommer s’était transformé en elle. Elle avait noté les références

qu'Olga lui dictait en automate et la nuit était passée sans que rien n'émerge de ses pensées. Tout le long du trajet, Bérénice resta absorbée dans cet état de stupéfaction. Chaque minute coulait sur elle comme de la colle.

Bérénice continuait de fixer les lanières pendantes du sac dans la voiture qui la menait à Öncüpınar. Quand le monde s'était dérobé sous ses pieds, dans le bar là-bas, envahie par la panique, elle n'avait pas pu crier. Pourtant, elle aurait voulu appeler son père à l'aide, qu'il revienne pour la sauver une dernière fois. Elle aurait voulu lui jurer qu'elle ne lui poserait plus de questions, qu'elle cesserait de vouloir déterrer le passé. Promis, elle ne lécherait plus les blessures du temps, elle arrêterait de creuser, de gratter la terre muette. Elle aurait voulu hurler, lui dire qu'elle ne lui en voulait plus, qu'elle respectait ses secrets. Tous ses secrets.

La voiture s'immobilisa enfin sur une route de terre battue. Elle était arrivée. Les frontières du camp s'étendaient à perte de vue et derrière les grilles, la chaleur faisait vaciller l'horizon. Lorsqu'elle ouvrit la portière pour poser le pied au sol, Bérénice était encore ivre, ivre du bruit des balles, de la chute des corps et du silence de l'intermédiaire. Était-il vieux ? Jeune ? Elle ne le saurait jamais. Elle s'arrêta un instant pour réprimer un étourdissement. C'est ici qu'elle devait attendre le contact d'Olga. Pourtant, une pensée se formait à la surface de son esprit et elle avait besoin de marcher pour la faire advenir. La tête lourde, elle continua de longer les grilles chauffées à blanc. Comme par réflexe, sa main agrippa le médaillon sur son cou. Elle songeait à la parure dioclétienne qu'elle n'avait pas réussi à revêtir ce matin. Ces objets qui avaient connu tant de faste et tant de sang pouvaient-ils encore appartenir au monde ? Avait-elle eu raison toutes ces années de les poursuivre ? De classer entre les pages de ses carnets

d'élève studieuse ce que le temps avait archivé dans les couches d'argile et de sable ? Les mots d'Olga lui revenaient en écho. Était-ce vraiment tout ce qu'elle pouvait sauver ? Elle songea au sang sur le comptoir, à celui du conservateur de Palmyre exécuté au centre du théâtre antique. Est-ce que le retour à la lumière était à ce prix ? Longtemps, elle en avait voulu à son père de ne pas avoir pris soin de son passé, de ne rien lui avoir transmis. Mais peut-être qu'aujourd'hui elle le comprenait. Pour lui, il n'y avait que les mots de la littérature, les notes de musique et l'absolu de l'amour que l'on pouvait se donner. Le reste était le fruit du hasard. Et aujourd'hui plus que jamais, ce hasard pesait de tout son poids sur les événements, semblait transformer chaque destin en errance.

Elle sentit soudain un regard posé sur elle. De l'autre côté de la grille, il y avait une femme. Cela devait faire maintenant quelques mètres qu'elles marchaient côte à côte le long de cette frontière barbelée. Ses vêtements avaient la couleur de la terre, son visage était creusé. Malgré cela, c'était comme se refléter dans un miroir. C'étaient les mêmes prunelles mates et cette banalité des traits. Pas après pas, leur rythme se fondait dans un lent mouvement de balancier. Les secondes passaient et elles restaient absorbées dans leur marche silencieuse sans que leur regard se détache. Ce n'est qu'au bout de longues minutes que Bérénice remarqua la forme chétive qui se démarquait de leur ombre. Une enfant. La petite fille avançait, sa main dans celle de l'étrangère. Elle avait de grands yeux éteints qui ne regardaient rien. Enfin, la femme s'arrêta comme si elle les avait menées là où elles devaient arriver. Juste ici, à leurs pieds, il y avait une entaille dans la clôture. En la regardant, Bérénice pressentit ce que l'on attendait d'elle. La femme en face sourit et elle vit des larmes dans son sourire au moment où elle poussa l'enfant hors du camp. Bérénice comprit mais resta paralysée. C'est seulement lorsque l'enfant trébucha qu'elle se précipita pour la rattraper. Elle la serra contre elle, de toutes ses forces. L'enfant ne pleurait pas, elle la fixait simplement de ses grands yeux noirs. De l'autre côté, la femme avait disparu, comme une morte emportée par le vent chaud du désert. Il n'en restait plus aucune trace.

Un genou à terre, Bérénice gardait la petite dans ses bras. Elle savait à présent, elle savait qu'à l'autre bout de sa vie, son père avait pris cette même décision. Fini de tamiser les sables du temps, elle acceptait tout ce qui était perdu et ne serait jamais retrouvé, elle acceptait l'oubli et le deuil, le silence et la perte. Elle acceptait de laisser les objets et les corps reposer dans la terre pourvu que l'enfant qu'elle tenait ne s'évapore pas.

Elle repensa à la phrase interrompue d'Olga, aux mises en garde de Nazar. Oui, il aurait suffi de presque rien, mais maintenant elle rentrerait avec ce qu'elle avait pu sauver. Et tant pis si l'argent ne suffisait pas aux douaniers, elle leur abandonnerait les boucles d'oreilles de Dioclétien et les pierres de Sumer.

Des fleurs pour la révolution

Le bruit de la terre que l'on jette sur les corps. De tous les bruits de la guerre, c'est celui qui lui semblait le plus irréel. Peut-être parce qu'enterrer les morts, c'était la seule chose qu'il restait à faire quand tout se taisait autour d'eux. Les incendies enfin éteints, la ville reprenait ses couleurs de fin du monde. Encore une pelletée. Non décidément, il n'arrivait pas à se faire au crépitement mat des gravats sur les bâches. Son cerveau n'était pas équipé pour ça. Dès qu'il fermait les yeux, son esprit cherchait au fond de lui des correspondances du passé. Des images de sa vie d'avant lui revenaient par touches, comme si elles avaient été vécues par un autre. Il entendait la pluie d'été sur les sacs en plastique quand sa mère rentrait des courses et qu'il avait passé l'après-midi entière à jouer avec sa sœur dans la chaleur indolente de l'appartement. Il dévalait fièrement les marches pour l'aider à porter les paquets. Le parfum du jasmin s'exhalait en bouffées humides, sa petite sœur le regardait du balcon en riant pendant que la pluie continuait de pianoter sur les sacs. Il lui semblait qu'il n'avait jamais été aussi fort et heureux qu'à cet instant.

Tout cela était loin à présent. Il se releva pour jeter un regard perdu autour de lui. Rien que des ruines fumantes. Il n'y avait plus de passants, que des ombres errant dans un labyrinthe sans issues. La ville s'était transformée en plaie ouverte sur les enfers. Comme si on venait de retourner la terre avec une pelle immense. Oui, ça devait être ça. L'humanité avait été labourée par la guerre et toutes les chairs mélangées fumaient d'une même vapeur. Asim ne savait plus très bien comment tout cela avait commencé. Comment, de pompier, il était

devenu fossoyeur. Sa seule certitude était que le sol déborderait bientôt et que si ça continuait, ils marcheraient sur un fumier de corps où plus personne ne pourrait distinguer le bourreau de la victime, le lâche du courageux.

Son monde s'épuisait, il avait vu ceux avec qui il avait grandi convulser dans la poussière. En reposant sa pelle, il pensait à sa sœur qu'il avait envoyée au loin. Il n'arrivait pas à avoir de ses nouvelles. Avait-elle continué ses recherches ou travaillait-elle la terre ? Avait-elle fui le pays ? Peut-être était-elle enceinte et n'osait-elle pas le lui dire ? Cette pensée le mit en colère. Non, c'était beaucoup trop tôt. Il restait à sa sœur tant de choses à accomplir. En quittant le cimetière, Asim essayait de se persuader qu'il avait bien fait.

Les jours se suivaient, Asim passait dans les appartements du quartier, apportait ce qu'il pouvait et dispensait des consignes de sécurité dérisoires aux familles ayant refusé l'exil. Cela faisait longtemps que les mères avaient cessé de pleurer. Les pères, quand ils étaient encore vivants, restaient terrés dans le noir en demandant d'une voix rauque s'il n'avait pas croisé leurs fils ou leurs filles. Asim avait toujours une nouvelle, une rumeur qu'il tordait pour les rassurer. Les gens l'écoutaient en fixant un point lointain, hochaient la tête avec des yeux brûlants. Les images n'avaient plus qu'à s'empiler, se fondre les unes dans les autres. Il n'avait pas besoin de mentir, la réalité était devenue un mirage parmi le reste, le point aveugle de tous leurs discours. Leur monde était gonflé de disparition, troué d'angoisse. Seule l'attente était palpable. Asim regrettait les heures d'avant. Lorsqu'il était encore invité dans les écoles avec des sourires et des mots anodins. Sous l'œil rougissant des institutrices, il montrait son uniforme de pompier, expliquait son métier et répondait aux questions des enfants rassemblés dans la cour. Il disait des phrases simples avec un ton doux :

— Soyez prudents avec le feu, ne jouez pas avec les allumettes. Pensez toujours à éteindre le gaz avant de sortir de chez vous. Dites à vos parents de rester vigilants. Composez le numéro de la caserne en cas d'accident ou d'incendie...

L'aberration des souvenirs. Les écoles avaient fermé à cause des fanatiques ou des bombes. Le gaz, ça faisait longtemps qu'il n'y en avait plus. Les maisons étaient glacées par le manque de tout. Les jours s'étiraient dans la suie et la faim. Quant à lui, tout ce qu'il pouvait dire ou penser avait été sali par la fatalité de la

guerre. Dans sa bouche, les mots devenaient une succession de détails, de remarques absurdes. En face des orphelins qu'il continuait de visiter, il s'entendait prononcer des phrases insensées :

— Les enfants, si vous entendez le bruit d'un avion, descendez au sous-sol. Pensez bien à ouvrir la bouche en cas d'explosion pour ne pas que vos tympans explosent. Si vous sentez une odeur bizarre, montez tout en haut de l'immeuble et si c'est trop tard...

Les orphelins ne l'écoutaient même plus. Ils le fixaient avec des yeux de juge qui lui donnaient envie de s'arracher le visage et de le jeter au sol. Dans ces moments-là, il pensait à ce que sa sœur aurait pu leur dire, aux livres qu'elle aimait citer. Il essayait de se remémorer la musique de ses paroles, le rythme heurté de ses phrases. Mais sa tête restait vide, il n'était pas fait pour réfléchir. Des deux enfants, ce n'avait jamais été lui, le sage. Lui était né pour vivre et être heureux. Ses besoins étaient simples. Aider ceux qu'il pouvait lui avait toujours suffi. Elle, en revanche, savait penser. Elle voyait loin, pas seulement pour elle, mais pour les autres aussi. Elle avait grandi en fixant un autre horizon, regardé un ciel plus grand, respiré un air plus vaste. Elle savait quand se révolter et pourquoi, elle savait aussi qui consoler et comment.

Sa sœur était intelligente et même s'il le lui cachait, il en était terriblement fier. Il était orgueilleux de sa sœur comme on peut l'être d'un pays. Il y avait en elle un tel espoir, une telle force. Il la devinait faite d'une autre matière, brûlée par un autre feu que le sien. C'était quelque chose qu'il avait instinctivement compris la première fois qu'on la lui avait mise dans les bras. Un paquet de linge silencieux qui ne ressemblait pas à leur mère, ni à personne d'autre. Et pendant tout ce temps, il l'avait observée grandir en apesanteur. Lui, l'homme à la force tangible et elle, toujours claire dans ses silences, puissante malgré les entraves. Tout ce temps, il avait patiemment attendu qu'elle se révèle au monde.

Quand il prenait un thé, avant dans le quartier, et qu'une femme parlait à la télé, il tendait l'oreille. Derrière chaque journaliste, derrière chaque responsable en veste, il imaginait sa sœur. Elle serait bientôt à leur place et indubitablement

meilleure. Cette pensée le faisait sourire. Même si les cons crachaient derrière leur barbe d'adolescents sales, il n'avait pas peur pour elle. Taym leur montrerait. Il en était persuadé.

Ce sentiment curieux pour un homme d'avoir une sœur, Asim en était rempli. La joie presque animale qu'il prenait à reconnaître le sang qui palpitait bien vivant dans ses veines, de savoir qu'il le partageait, qu'il était sien sans qu'il le possède. Toutes ces années, il s'était contenté de la veiller. Pas comme les autres. Ceux qui enferment, chiffrent les réputations et négocient l'honneur. Ceux-là n'ont pas de sœurs, à peine des servantes. Asim, lui, tenait de son père la sagesse secrète, la certitude que ceux qui réclament l'obéissance des femmes ne mériteraient jamais leur amour. C'était le seul cadeau qu'il lui avait fait avant de disparaître et il lui en était reconnaissant. Grâce à cela, il était libre. Libre de veiller Taym simplement parce qu'il l'aimait. Ce lien s'était développé en même temps qu'eux. Petits déjà, ils avaient eu l'instinct de s'apprivoiser au-delà de leur différence. Asim ne s'était plus jamais senti seul. Il avait eu quelqu'un pour porter ses espérances et partager ses secrets. Plus que tout, il était heureux de la savoir à sa place dans une époque qui exigeait que l'on se batte pour la faire advenir.

Cela n'empêchait pas qu'il adorait la braver. Surtout quand elle était penchée sur ses livres, cachée derrière ses cheveux emmêlés et qu'il l'imaginait déjà accablée par ses futures responsabilités. Il arrivait aussi que son esprit s'emballe et que le souffle lui manque. Dépassé par ses rêves de grandeurs, il craignait soudain qu'on la lui enlève trop tôt. Alors il essayait de retarder l'horloge de la gloire en inventant un caprice.

— Taym.

— ...

— Taym !

— Quoi ?

— Fais-moi un thé.

— Non.

Cette façon qu'elle avait de dire non. Comme si c'était le seul mot qui comptait réellement. Non, trois lettres qu'elle lançait avec un sérieux qui intimidait les garçons dans la rue. Mais Asim était son frère et pour lui seul, elle l'expirait doucement, comme un grondement de chat endormi.

— Non.

— Un thé, mais avec plus de sucre que la dernière fois.

— Va te faire foutre.

C'était le signal. Le jeu pouvait commencer. Asim modulait sa voix. Ses grands bras étendus de chaque côté du divan dans une immobilité qui le ravissait, il gargarisait sa demande selon toutes les inflexions possibles. Une nuisance maximale pour un minimum d'effort. Il prenait même garde à changer de ton et de rythme pour empêcher sa concentration de revenir.

— Taym ! Un thé ! Un thé ! Taym !

Un sabotage de gamin devant une réussite forcément inéluctable. Cette immaturité calculée, ce despotisme d'opérette, Asim les taillait à la mesure de l'admiration qu'il avait pour elle. Il continuait son impérieux ramage sachant qu'elle ne tarderait pas à céder. Taym, elle, souriait presque toujours derrière ses menaces :

— Le voilà, ton thé. Bois-le et qu'après ta bite, elle tombe !

Leur mère avait beau s'émouvoir de ses imprécations obscènes, elle savait qu'elle ne pourrait rien y changer. Au final, ses bruyantes remontrances servaient plutôt à rassurer les voisins derrière les murs trop fins de leur appartement.

— Une jeune fille ne parle pas comme ça !

Asim s'amusait autant de la provocation de sa sœur que des tentatives désespérées de sa mère pour sauver une réputation déjà perdue.

— C'est moi qui ai insisté maman. Je voulais le thé de Taym, il est tellement bon.

Évidemment, son thé était infect. Pourtant, ce n'était même pas une mesure de représailles. Taym ne savait pas faire le thé, ni rien de ce qui pouvait se préparer en cuisine. Elle était étrangère au détail du quotidien autant qu'il y était attentif. Lorsque leur mère rendait visite à ses cousines, c'était lui qui coupait les oignons

et cuisait l'agneau. Une habitude qui lui aurait valu tous les sarcasmes du quartier si c'était venu à se savoir. Mais Asim s'en fichait. Intimement, il avait décrété que Taym ne pourrait être Taym que s'il l'y aidait, et c'était sa façon à lui de participer à son ascension.

Le soir, il lui arrivait de s'endormir en pensant aux réponses qu'il ferait aux journalistes quand, dans quelques années, ils viendraient l'interroger sur l'enfance de sa sœur.

— Taym l'avocate internationale ? Une gamine insupportable et une cuisinière abominable. Une chance qu'elle ait choisi le droit plutôt que la famille.

Longtemps, cela lui avait suffi à s'endormir tranquille. Mais aujourd'hui il n'y avait plus de rêve. Il se couchait dans le silence de l'appartement, le cœur gonflé d'absence. Les nuits étaient de plus en plus longues. Elles le seraient toujours, pensait-il. C'est ce qui arrive quand le ciel est vide et que l'enfer déborde. Les hommes n'étaient plus l'échelle de leur propre malheur et lui-même avait perdu le compte des morts à force de les enterrer.

Ses journées, il les passait à creuser les décombres pour en arracher moins des vivants à bout de souffle que des morts surpris. Il craignait pour ceux qui respiraient encore après les avoir dégagés de leur piège de béton. Ceux-là se réveilleraient dans un hôpital de misère sans savoir qu'ils avaient tout perdu. Le pire restait les enfants. Combien de fois avait-il percé des poches de débris pour trouver des corps de petites poupées, les yeux grands ouverts et à peine recroquevillés ? Il y en avait d'autres encore que l'instinct de la fin avait fait se crisper en boule, la bouche ouverte sur un cri plein de gravats.

— Eux ont eu le temps d'avoir peur. Ils se sont sentis mourir étouffés, disait son collègue. Il n'existe pas de prière assez pure pour apaiser leur âme.

Asim n'avait rien à répondre. Ça faisait longtemps qu'il ne priait plus. Il se contentait de les manipuler avec une précaution infinie, toujours un peu surpris par la douceur de leur peau. Cette douceur le mettait hors de lui. Pourquoi Dieu lui avait fait un corps aussi grand si ce n'était que pour serrer contre lui des cadavres d'enfants ? Une fois, il avait reconnu un petit qu'il avait aidé à naître dans une ambulance. Il se souvenait du souffle de la mère lorsqu'elle avait

accouché. De l'eau sur ses cuisses et de la sueur sur son front. C'est à lui qu'elle avait souri entre ses larmes quand les premiers cris de son fils avaient retenti dans le camion. C'était son bras qu'elle avait saisi pour voir l'enfant. Tendrement, elle avait caressé la tache brune sur le visage mouillé du nourrisson. Asim se souvenait à quel point elle était satisfaite :

— Il est parfait. Au moins, avec cette marque je ne risque pas de le perdre à l'hôpital.

Cette marque, deux ans après, l'enfant la portait encore mais elle ne grandirait plus. Pire, il n'y avait plus qu'Asim pour la reconnaître. Dans ces moments-là, il aurait voulu hurler. Hurler juste pour ne pas devenir fou, juste pour se convaincre qu'il avait encore une voix et quelqu'un pour l'entendre. Mais il ne desserrait jamais les mâchoires. Lorsqu'un incendie s'éteignait, une autre explosion se déchaînait et la terre tressautait de nouveau comme un animal blessé. Le ciel était grillagé de traces, les façades se décrochaient des immeubles, emportant dans leur chute des étages entiers. Chaque jour, des effondrements mettaient les bâtiments à vif et tous les objets du quotidien exhibaient leur intimité morte de maison de poupée. Il y avait quelque chose d'obscène dans le spectacle de ces pièces suspendues dans le vide, de ces rideaux de douche flottant sur des meubles encore debout. À leurs pieds, la cohorte des vivants se déversait en bouffées ahuries. La ville barrissait de cris, d'appels et il fallait tout recommencer. Longer les crevasses des rues, creuser le béton en miettes, ausculter les murs à la recherche de blessés et ne déterrer que des fantômes. L'humanité se regardait tituber dans la cendre mais il n'y avait personne pour lui venir en aide. Comme si le monde avait accepté qu'ici les vies s'abîment sans réellement advenir. De plus en plus souvent, la colère prenait le pas sur le désespoir. Comment un pays pouvait-il se transformer en charnier dans l'indifférence des nations ? La révolution n'avait-elle pas eu lieu ? Ne s'étaient-ils pas révélés dans toute leur force, dans tout leur courage ? Ils avaient appelé le monde et le monde n'avait pas répondu.

C'était comme si la barbarie et l'aveuglement des hommes devaient les punir de leur espoir, purger la terre des générations qui avaient osé se révolter. Pour les régimes meurtriers, l'homme qui a goûté à la liberté est plus dangereux que le chien qui a goûté au sang. C'était la vieille loi. Et du fond de leur folie, les anciennes puissances avaient pressenti qu'il n'y avait pas de retour possible. Les replonger dans le sommeil de la peur ne suffisait plus, il fallait les exterminer. Noyer dans le sang la beauté de ces heures. Enterrer les images de tout un peuple qui se relève et fait de l'avenir son combat. Asim gardait en lui le souvenir des premiers rassemblements : un rêve, la trace à la fois nette et lointaine d'un miracle interdit. L'histoire est amère pensait-il, elle a ses sursauts, son ironie. Mais elle avait aussi son insolence et ses moments de grâce.

Il se souvenait. Partout ça avait été une grande clameur. Une énergie foudroyante et contagieuse à la fois s'était emparée de tout le pays. Comme un feu qui prend dans une forêt que l'on a asséchée trop longtemps. Toutes les consciences s'étaient réveillées en même temps. Femmes et hommes avaient relevé la tête au son de la même musique. Un rythme imperceptible d'abord, comme un froissement d'ailes, un murmure d'enfant perdu dans la foule. Et puis, ça avait enflé comme une vague, claqué dans l'air comme un tambour. Pour la première fois, ils avaient osé se regarder et ils étaient sortis pour laver une vie d'injures et de crachats.

Ceux qui avaient grandi à l'ombre des absents et des humiliations découvraient des mots inconnus. Les mots "justice", "dignité". Et les rues s'étaient remplies de voix nouvelles. Des décennies de forces inemployées déferlaient sur les places à la recherche d'un horizon neuf. Toutes les peurs inoculées, les silences imposés, tout cela s'était évanoui en une nuit. Aucun tyran n'était éternel. La phrase était inscrite dans l'air, pulsait dans les veines de toute la Syrie. Il fallait voir les femmes danser, entendre le chant des hommes et sentir le soleil qui baignait leur corps. On allait ouvrir les prisons, chasser les spectres. Enfin, la vie allait pouvoir commencer. Il se souvenait de sa mère qui tissait les étoiles sur le drapeau syrien. Les tantes, derrière leur aiguille,

entonnaient des hymnes oubliés, des nouveaux aussi. Toutes, elles rappelaient à elles le sourire de leurs disparus et sous leurs doigts, les drapeaux du peuple se transformaient en voiliers insubmersibles.

Oui, Asim avait été là, ivre de marches et de discours. Il avait ressenti la joie, l'incrédulité de se retrouver au milieu des manifestants, émerveillé par les fleurs, les corps qui découvraient leur vigueur enfouie. Les heures étaient pleines d'allégresse et de gestes que l'on n'oublie pas. Comme ces étudiants qui, pendant une manifestation, avaient tendu leur bouteille d'eau aux soldats, parce qu'eux aussi, ils avaient chaud et qu'ils avaient été envoyés loin de leur famille – là où tirer serait plus facile. Ces vieilles femmes qui n'avaient jamais parlé chez elles et qui s'étaient mises à danser sur les places. Des fleurs sur les voiles et dans les cheveux des femmes. À leurs pieds, les enfants se faufilaient, tiraient sur les manches, demandaient à être portés pour voir jusqu'où allaient les cortèges. Asim les prenait sur ses épaules, partageait leur rire. Pourquoi riaient-ils exactement ? Il n'en était plus sûr. On ne savait plus distinguer l'espoir des promesses et c'était grisant. C'est là qu'il l'avait vue : sa sœur au milieu de la foule. Belle. Ardente. Elle était devenue femme tout à coup, comme si elle avait été faite pour cet instant, qu'elle l'avait appelé avant même sa naissance et qu'elle advenait avec lui. Avait-il pleuré ? Peut-être. Autour de lui, les gens écoutaient Taym parler comme s'il n'y avait qu'elle pour tenir à mains nues le cœur brûlant de leur lutte, pour nommer leur espoir avec des mots pleins. Il l'avait aidée à monter sur une estrade de fortune, pour que l'on puisse mieux l'entendre. Ça faisait longtemps qu'il ne l'avait pas portée, comme elle lui avait semblé légère, si légère au milieu même de sa force. D'ailleurs, il y avait quelque chose de nouveau dans sa voix. Au-delà de l'enthousiasme, il sentait une ferveur, un sentiment d'urgence, un élan porté par la certitude que tout allait se jouer ici, maintenant. Asim repensait aux paroles tamisées par l'histoire, aux visages éclairés et résolus qui les entouraient.

Les gens avaient applaudi et lui la regardait brandir l'avenir, soulagé d'appartenir au même monde et à ce qu'ils pourraient en faire ensemble. En ce temps-là, tout était encore possible. Il y avait cru, il avait dansé, espéré de toutes

ses forces. Aujourd'hui, il songeait avec amertume à toute cette lumière. Son peuple s'était levé mais le monde était resté assis. Les autres, pensait-il, auraient pu au moins les regarder. Rien que pour partager leur joie et leur innocence. Rien que parce que tout, absolument tout, allait se résorber dans l'atrocité mais qu'ils ne le savaient pas encore. À cette époque, ils commençaient à peine à entrevoir que l'espoir était fragile et qu'il faudrait faire face à l'horreur de la faiblesse humaine.

Au début, Asim n'avait pas pris garde aux signes, aux drapeaux verts puis de plus en plus noirs dans la foule. Une ombre s'étendait sur eux. Ses racines ne leur étaient pas inconnues, mais il se refusait à y croire.

Chacun guettait le réveil du géant sans savoir quelle serait sa nature. Sa sœur, elle, avait appris à lire entre les lignes, dans l'enchevêtrement des réalités qui se taisent. Elle savait que rien n'était acquis et que le régime avait élargi les failles dans la conscience des hommes. Taym se débattait pour que les civils le restent, que les prisonniers osent parler et que la vérité éclate. Malgré l'élan, elle pressentait déjà que l'adversaire n'avait plus de forme. Cela faisait trop longtemps que le régime avait usé la confiance, miné les esprits. Trop longtemps qu'il avait substitué le fantasme au réel et les parjures à la voix des vivants. Les prisons secrètes avaient été temporairement ouvertes. Il fallait bien faire de la place pour les manifestants et les révolutionnaires. Alors, sans un bruit ni un remords, l'État avait relâché les vieux spectres du djihad. Des fanatiques abrutis par l'enfermement et la violence, recrachés au jour après des décennies de torture parce qu'on ne savait plus où entasser leurs corps.

À Idlib, l'armée avait torturé des étudiants qui avaient lancé des balles de ping-pong avec le mot liberté écrit dessus. Les balles avaient roulé du mont Qasioun jusqu'au palais présidentiel et les gardes avaient passé la journée pliés en deux pour toutes les récupérer. Le ridicule, il n'y a pas pire pour une armée. Les représailles avaient été terribles.

Le soir, Asim avait suivi sa sœur aux rassemblements sur la grande place. Ils scandaient le nom des villes où les soulèvements avaient été écrasés. La liste s'allongeait mais il ne voulait toujours pas comprendre. Il n'imaginait pas qu'un gouvernant puisse faire le pari du chaos contre son peuple. Miser sur la

déstabilisation des voisins, la porosité des peurs, la folie collective. “Il est traître, celui qui tue son peuple !”, ce slogan Asim l’avait martelé, il l’avait chanté toute la nuit. D’ailleurs, il venait de retrouver une pancarte dans les décombres avec les mêmes mots écrits en rouge. En passant les doigts sur le carton déchiré, il se disait que ça aurait dû l’interpeller bien avant. Le jour où sa brigade avait retrouvé le corps du chansonnier dans le ruisseau, les cordes vocales arrachées. Mais Asim était confiant, trop de gens s’étaient levés. Ils avaient de nouveau une voix et quelque chose à défendre. Les portes de leur destin ne pouvaient pas se refermer sur eux, pas maintenant.

Peu à peu, la révolution s’était faite résistance. La résistance s’était armée. Quand il y repensait, c’était logique. Celles et ceux qui avaient milité pour des actions symboliques et pacifiques avaient été les premiers exécutés. Pendant des semaines, sa sœur avait tenu le compte de ses amis enlevés dans les villes assiégées. L’un après l’autre, les corps réémergeaient quelques semaines plus tard, méconnaissables et mutilés. Taym serrait les poings :

— Ces enfoirés, ils se concentrent sur des étudiants qui offrent des fleurs aux soldats. Ceux qui lancent des ponts entre les groupes sont les menaces les plus tangibles pour ce système. Assad et ses *chabiha*² se savent impuissants si la violence disparaît. C’est pour ça qu’ils veulent nous emmener sur leur terrain. Si on cède, il n’y aura plus de retour. On se fera écraser de l’intérieur.

Elle avait raison. Asim, lui, ne s’était jamais posé cette question. Il n’avait jamais pensé à prendre les armes. C’était un pompier, il combattait les catastrophes, pas les hommes. Et la catastrophe s’amplifiait, inéluctable. Il avait aidé à creuser des tunnels entre les immeubles des zones disputées pour permettre aux civils de se déplacer à l’abri des tirs, organisé la collecte du sang pour les blessés, fait tout ce qu’il pouvait pour approvisionner les réserves d’eau.

Dans leur ville, le siège n’avait pas encore commencé mais autour d’eux, l’ombre s’épaississait à mesure que le pays replongeait dans le silence. Le piège se refermait. Comme si la mer s’était retirée le temps de la révolution pour mieux les emporter. Il ne savait plus à quel moment s’était opéré le

renversement. Quand l'élan s'était fracassé contre la toute-puissance de la folie. Mais il en était sûr à présent, la répression avait gagné. La violence s'était insinuée partout comme l'infection dans une plaie. Y compris chez ceux qui la combattaient. De ce temps-là, Asim n'avait presque pas conservé de souvenirs, rien qu'un écho vague et désagréable. Des rumeurs, des visages fermés. Le déni face à la possibilité du pire avait élevé des digues dans son esprit. L'imperméabilité des images, la puissance des habitudes maintenaient en lui l'existence concomitante de deux univers étanches. C'était sa façon de tenir à distance le chaos ambiant. Sa sœur était vivante auprès de lui. C'était tout ce qui importait.

Taym ne sortait plus. Son groupe était miné par les disparitions, éparpillé aux quatre coins du pays. Pourtant, elle n'avait pas cessé de se battre. À sa manière, elle continuait de chercher, informer, creuser, lier, anticiper, analyser, démêler les fils de la réalité avec une ténacité surnaturelle. Chaque jour un peu plus nerveuse, un peu plus maigre aussi, mais toujours empreinte de cette lucidité froide, prophétique. Même devant le constat de la défaite imminente, sa détermination restait intacte, comme si son courage s'était mué en quelque chose d'autre, une forme de devoir, une nécessité impérieuse de tirer du sens de toute cette folie pour qu'elle ne se reproduise plus jamais.

Elle s'était résolue à envoyer ce qu'elle rassemblait à l'étranger, les preuves des violations, quel que soit le camp qui les exerçait. Tout ce que des familles ou des anonymes lui faisaient parvenir était documenté et destiné à des plateformes d'alerte internationale. Elle avait longtemps hésité. Au fond d'elle, Taym avait peut-être plus craint l'ingérence extérieure que la défaite. Elle ne se doutait pas que c'était l'indifférence qui lui aurait fait le plus de mal. Il aurait pourtant dû se passer quelque chose. La colère montait et, pire que la colère, l'attente. Toujours là, embusquée entre le vertige et le désespoir. Mais aucune aide ne venait, rien de suffisant pour enrayer la mécanique des exécutions. L'enfer avait fissuré le sol sous leurs pieds et ils continuaient de tomber.

Asim n'était pas certain de saisir ce que sa sœur essayait d'accomplir. Cela ne l'inquiétait pas. Les missions que se donnait Taym lui échappaient souvent mais il les savait justes. La confiance qu'il n'avait jamais cessé de lui vouer, que son travail porterait ses fruits tôt ou tard, était une pensée consolatrice. L'orage était temporaire, se disait-il. L'horizon finirait bien par blanchir à nouveau. Quand il rentrait, il la trouvait derrière son ordinateur. Les images qui flottaient à la surface de son écran redoublaient l'irréalité de ce qui rodait au-dehors. Dans son esprit, les corps et les scènes qui défilaient au bout de son clavier ne pouvaient pas avoir été filmés en Syrie. Il n'y reconnaissait ni les lieux ni les personnes. Même la langue lui devenait étrangère. Tout était voilé par une fumée qui fragmentait l'espace, dissociait les villes. C'était encore loin, passager, et il était sourd à cet appel qui venait du fond des siècles, à cette folie qui s'insinuait dans son sang. Quelque chose était à l'œuvre et s'emparait des hommes. Il avait fallu que ça éclate d'un coup dans ses veines pour qu'il le comprenne.

2. À l'origine, gangs mafieux, milices civiles armées agissant pour le gouvernement du parti Baas syrien, dirigé par la famille de Bachar al-Assad.

Un matin, alors qu'Asim fumait sa cigarette sur le balcon, il avait entendu des chiens se battre au loin. Ça arrivait souvent à l'aube. Il y avait toujours eu des chiens errants dans le quartier. D'habitude, il aurait écrasé sa cigarette dans le pot de fleurs et serait rentré se préparer pour le travail. Pourtant cette fois, pour une raison qu'il ignorait, il était resté appuyé sur la rambarde quelques secondes de plus, à peine le temps d'apercevoir que les chiens se disputaient un morceau de charogne. D'un pas vif et tranquille, le plus gros avait descendu la rue, son butin ensanglanté dans la gueule. À sa vue, une alerte sourde s'était amorcée dans les entrailles d'Asim, un signal que son cerveau refusait d'interpréter. Et puis, ce fut comme recevoir un coup violent.

C'était une tête que le chien tenait entre ses crocs. Pas une tête de lapin ou de mouton, une vraie tête d'homme. Avec des yeux qui avaient vu, une bouche qui avait parlé. Il avait des cheveux bruns bouclés, une implantation solide, une belle barbe que sa femme devait caresser le matin. Il avait même des rides. Des rides. Combien d'années, combien d'événements fallait-il à une tête d'homme pour se forger des rides comme celles-là ? Combien de sueur et de cris pour finir dans la gueule d'une bête ? La coupure à la base du cou était nette, le sang frais. Ce n'était pas un mort qu'on avait oublié d'enterrer.

Une peur horrible s'était emparée d'Asim. Une panique glacée qui lui retournait la peau. Sa sœur, il devait la protéger. Il devait la faire sortir de là. À n'importe quel prix. Taym l'avait vu revenir dans l'appartement avec les yeux

d'un dément et une dispute avait éclaté. La première entre eux. Ça avait été un affrontement lourd et violent, un affrontement d'adultes où tous deux savaient qu'il n'y aurait pas de vainqueur.

Son plan se dévoilait à lui à mesure qu'il l'énonçait. Il y avait le lointain cousin dans les terres, ils allaient souvent chez ses parents quand ils étaient enfants. Le garçon était devenu, disait-on, un homme digne et vertueux. Il accepterait d'ouvrir sa porte à Taym le temps que la situation se calme. Il comprendrait, ils pourraient organiser un faux mariage, histoire qu'elle quitte la ville sans éveiller les soupçons. Partout, les activistes étaient pourchassés. Elle aussi devait être traquée, ce n'était qu'une question de jours, de minutes avant qu'ils ne la découvrent. Taym ne comprenait pas pourquoi il explosait maintenant. Comment il avait pu se protéger de tout sauf de cet instant.

— Ma place est ici, avait-elle répondu.

Asim avait écarquillé les yeux. Non, il ne pouvait pas perdre. Petit, il la laissait remporter chacune de leurs batailles. Cette fois-ci, il devait être inflexible. Pas seulement pour elle, mais aussi pour le pays, pour le futur. Le monde comptait sur Taym. Elle avait beau crier, secouer la tête, elle devait partir. Les doigts serrés sur ses poignets, il lui avait parlé d'une carrière dont elle ignorait encore tout, de ses exploits, de ce qu'il lui restait à accomplir, des diplômes et des prix internationaux. Oui, elle serait reconnue par les Nations unies. Oui, elle ferait partie de celles qui marqueraient l'histoire mais pour ça, il fallait vivre, vivre et rester en sécurité, loin d'ici. C'était pourtant simple et elle était une fille intelligente. Elle allait comprendre. Il fallait qu'elle comprenne !

— J'irai acheter ta robe, maman m'a montré où elle a laissé les bijoux pour toi. Tu verras, on lui expliquera tout quand elle rentrera. Elle comprendra et elle n'aura plus peur de ce que diront les voisins.

Il avait arrêté de hurler, sa voix était redevenue douce. Seules tremblaient au fond de ses yeux des larmes que la folie empêchait de couler. Taym s'était immobilisée, l'avait fixé de toute sa douleur. Interdite soudain, comme foudroyée.

— Maman comprendra ?

L'aîné avait hoché la tête avec l'énergie des enfants qui ne croient pas au mensonge. Taym ravala ses larmes, sa colère. Elle tendit les bras pour prendre dans ses mains la tête de son frère. Elle était lourde, palpitante et si solidement ancrée sur ses épaules, une encolure de cheval racé. Il était admiré pour sa force parce que les gens ne soupçonnaient pas l'étendue de sa tendresse, la pureté de sa foi, l'ampleur de sa fragilité, aussi. Elle passa ses doigts sur ses paupières d'oiseau affolé, redessina avec délicatesse les contours de ses tempes. Il ne disait rien, se laissait faire, presque en souriant. Comment avait-il pu oublier ? Leur mère partie faire les courses. Les snipers embusqués. C'était pourtant lui qui avait ouvert la porte lorsque les hommes de l'armée libre étaient venus leur annoncer. Il était tout ce qui lui restait au monde et elle entrevoyait seulement maintenant à quel point il s'était débattu, comment il avait choisi de sombrer. Asim lui reprit les mains pour les serrer fort dans les siennes.

— Alors, tu es d'accord ? Donne-moi cinq jours et tout sera organisé. Tu pourras toujours continuer tes recherches là-bas.

Taym sentit s'ouvrir en elle une immense blessure. Quelque chose venait de se terminer. La certitude que plus rien ne serait intact après ça. Jamais. Même pas eux. La catastrophe allait suivre son cours et elle ne pourrait plus l'empêcher. Elle allait céder. Pas parce qu'elle craignait de mourir ou qu'il n'y avait plus rien à faire. En parlant avec d'anciennes prisonnières, elle s'était préparée à tout. À tout, sauf à voir son frère vaciller, juste là devant elle. Elle n'avait pas eu peur lorsqu'elle avait reçu les lettres d'ultimatum des extrémistes. Mais le constat de l'aveuglement d'Asim avait renversé l'équilibre, le contrat tacite qui les unissait. Elle regardait ce qu'il restait de son frère. Sa masse d'homme qui se découpait dans l'encadrement du balcon défoncé. La lumière grise du soleil qui pesait sur ses épaules. C'était comme contempler les ruines depuis le rêve qu'ils avaient fait. Elle ferma les yeux. Elle savait à présent ce qu'elle devait faire et combien de temps il lui restait.

Cinq jours. C'est ce qu'il avait fallu à Asim pour s'acquitter de la préparation du mariage. Le cousin, un peu surpris, avait accepté, la voiture avait été réservée, la date fixée et ses contacts aux différents check-points prévenus. Durant ces cinq jours, Taym n'avait plus parlé, pas même dormi. Elle avait redoublé d'efforts, comme si cette matinée avait déclenché en elle un compte à rebours, démultiplié son élan. L'espoir ne l'avait jamais désertée, son sens de la temporalité s'était simplement aiguisé. Elle connaissait son ennemi et luttait contre l'anéantissement avec une nouvelle force. Quelque chose se tordait dans le ventre de l'histoire, soit, mais elle ne se sentait plus démunie. Sous ses doigts, les photos de massacres et d'agonies continuaient de défiler. Imperceptiblement, la différence entre les vivants et les morts s'effaçait et Taym commençait à percevoir leur voix à travers l'obscurité. Ses amis dans les geôles de Damas, le peuple des caves, leur appel dans le fond de la nuit. Même les cris des sœurs torturées, les jeunes gens qui empilaient leurs corps pour défendre les villes, briser les sièges, la terre qui buvait leur sang et le soleil qui flottait sur leurs vêtements. Tout cela devenait plus distinct à mesure qu'elle se sentait marcher aux côtés de cette armée d'ombres, de ces hommes et ces femmes qui l'avaient précédée. La route était lumineuse. Sans orgueil ni remords, Taym replaçait sa propre existence au sein de cette chaîne humaine et acceptait sa part. Lorsque son frère déposa la robe sur son lit, elle était prête.

C'était lui qui avait attaché le dernier bouton de nacre sous sa nuque. Même si c'était contraire à l'usage, c'est aussi lui qui l'avait aidée à se coiffer. Le frère et la sœur n'avaient pas vraiment échangé de mots pendant que Taym se préparait. En la voyant sortir sa fine trousse de toilette, Asim avait repensé à la fois où sa mère était venue le trouver, complètement épouvantée :

— Elle se maquille ! Dis-lui quelque chose, personne ne lui demande de se voiler, mais les yeux, comment elle se les arrange ce n'est pas possible !

Asim avait ri.

— Laisse-lui faire ses paupières de fauve, ça lui va bien.

— Tu la regardes avec tes yeux de frère, dehors ça ne sera pas pareil.

— Ils apprendront.

Sa mère avait secoué la tête en levant les mains au ciel.

— Ça nous portera malheur... Et toi, arrête d'écraser tes mégots dans les pots de fleurs !

Taym n'avait jamais été ce qu'on appelle communément "féminine", mais le noir sur ses yeux tenait de la révélation. Comme une peinture de guerre personnelle. C'était peut-être le secret de toutes les femmes ? À y repenser, sa sœur avait toujours pris soin de se maquiller avant les manifestations. C'était ce jour-là les mêmes gestes concentrés, le même calme impénétrable. Une façon de faire le vide avant la bataille. À quoi pouvait-elle penser à cet instant ? Asim se le demandait encore. Quand elle eut fini, elle se tourna vers lui. Elle était rayonnante malgré la fatigue. C'était une vision étrangement apaisée au milieu de ce cauchemar. Sa robe blanche avec ses fils d'argent. Elle et ses yeux de fauve, les cheveux flottant sur ses épaules. Asim n'avait pu s'empêcher d'être impressionné. Là dans la chambre, elle lui avait semblé presque irréaliste, si lointaine qu'il n'avait pas osé la prendre dans ses bras. Sans doute Taym avait senti son émotion parce qu'elle s'était mise à lui parler avec sa voix d'avant, sa voix de petite fille :

— Allons, ne t'inquiète pas. C'est pour de faux.

Ils étaient de nouveau des enfants qui jouaient au malheur. Quelque part sous une pile de coussins, le salon en désordre en attendant que leur mère revienne. La pauvre, elle les engueulerait certainement si elle voyait ce qu'ils avaient fait de l'appartement.

— C'est pour de faux, répéta-t-il en l'embrassant sur le front.

Ils avaient décidé que le convoi permettrait de couvrir la sortie d'autres personnes recherchées par la police secrète ou inquiétées par les fatwas. La dernière noce avant que la ville ne soit étranglée par le siège. Même si c'était un mensonge, son insolence était d'une beauté qui avait de quoi émerveiller. Taym avait voulu en faire une fête et les amis qui l'accompagnaient étaient venus avec leurs instruments. La musique avait résonné jusque dans les caves et les abris souterrains. Pour la première fois depuis des mois, des gens avaient osé se montrer sur les balcons, sortir sur le pas de leur porte. Les yeux avaient trop soif de couleurs, les cœurs brûlaient d'entendre des voix humaines et de contempler des visages sans peur. Tout le monde voulait voir le cortège. Rien que l'apercevoir, c'était déjà dérober des minutes à la guerre. Les seules qui comptaient vraiment. Et très vite, il y eut des sourires et les premiers applaudissements. Timides, d'abord, et puis rythmés comme un orchestre. Les femmes faisaient danser des étoffes colorées sur leur passage. Taym, dans sa robe de mariée, adressait des saluts victorieux aux enfants qui lançaient des feuilles de papier coloré depuis les fenêtres brisées. Certains se mirent à courir derrière la voiture, se moquant éperdument d'être fauchés par une balle. Mais, il n'y avait pas de sniper ce jour-là, ou alors ils avaient oublié de tirer. Comme une traînée de poudre, l'excitation avait enflammé le quartier et en une heure, cet événement avait donné lieu à plus de rêves et de projets que deux années entières. Une heure où chacun s'était souvenu de ce que c'était de célébrer. Dans ces moments, un rien pouvait faire la différence. Leur joie devant cette procession minuscule prouvait à tous qu'ils étaient encore en vie et capables d'espoir. Cette scène de triomphe fut aussi absolue qu'éphémère, mais elle avait fait oublier la faim et la défaite, le temps d'un simple mariage.

Le convoi quitta la ville en fin d'après-midi et ce fut à nouveau le silence. Quand Asim rentra dans l'appartement, il faisait déjà sombre. Taym avait laissé un verre de thé sur la table basse. C'était sa façon à elle de lui dire au revoir. Il y avait aussi une clé USB mais il lui était impossible de la lire, Taym avait emporté son ordinateur. Ça ne l'inquiéta pas, Asim n'était pas pressé. Il la reposa sur la table et se saisit du verre de thé pour le porter à ses lèvres. Jamais il ne l'avait trouvé aussi amer et ça le fit sourire.

Le siège s'était refermé sur le souvenir du mariage sans parvenir à anéantir les sentiments qu'il avait fait naître. Les images des anciennes liesses s'étaient semées dans les cœurs, il existait désormais un lieu d'où les souffrances devenaient plus supportables. Un lieu où l'on pouvait contempler l'obscurité qui grandissait parce qu'on gardait en soi, pour quelques mois encore, l'intuition de la lumière. Les jours continuaient de s'enfoncer dans la poussière. La ville était devenue un tapis de ruines. Autour des places, les murs qui avaient porté l'écho de la révolution n'existaient plus et dans le béton meurtri, les slogans, les poèmes étaient troués de balles et d'injures. Cet horizon de gravats avait permis à d'étranges drapeaux de pousser dans la nuit. Comme si, à force de labourer la terre pour y planter des cadavres, le régime de Bachar avait fait de son pays un terreau parfait pour la fin du monde. C'est là que les hommes en noir, pour beaucoup avec des accents étrangers, étaient arrivés. En plus de leurs armes flambant neuves et de leur barbe sale, ils avaient emmené un dieu sauvage que l'on connaissait mal. Rapidement, ils s'étaient approprié tout ce qu'il restait. Leurs pensées cannibales avaient été édictées en lois et comme si l'horreur passée ne suffisait pas, ils avaient recouvert les crimes de l'État avec les leurs.

Cela faisait des mois que les djihadistes s'étaient installés, des mois qu'il était sans nouvelles de Taym. Tous les jours, Asim se levait et se couchait avec ce sentiment de vertige, les mêmes questions dont il ne voulait pas imaginer les réponses. Il se sentait moins fort sans elle pour le rassurer, pour mettre des mots sur ce qu'il se passait.

Dehors, l'abject avait rendu floues les limites entre la prison et l'extérieur. Les barreaux s'étaient dressés dans les esprits, la peur déteignait sur tout ce qui lui avait paru juste et il lui semblait que la raison n'avait plus cours nulle part. Les exécutions devenues publiques, même les morts étaient enrôlés de force dans la propagande et s'exposaient sur les places. Depuis combien de temps cela durait ? Asim n'avait pas de date en tête. Mais il avait fallu que la ville entière pue la charogne et que les égorgements soient mis en scène et filmés pour que les Occidentaux s'intéressent de nouveau à la région. À cause des morts chez eux et des attentats en Europe, c'était un collègue qui lui avait dit ça.

— Ils sont venus pour voir notre sang mais où étaient-ils quand ils pouvaient partager notre joie, empêcher l'enfer de se déchaîner ?

Asim n'avait rien su répondre. Il répondait de moins en moins. Il attendait, c'est tout. Il attendait que tout cela finisse pour que Taym puisse revenir et raffermir le sol sous leurs pieds.

C'est durant cette période que les bombardements s'étaient intensifiés. L'engloutissement était partout. Les peuples se transformaient en troupeaux d'ombres muettes, se résignaient à l'horreur et au harcèlement des bombes. Le

voisinage de la mort était constant, les décès étaient trop nombreux. Déjà, les morgues débordaient et on avait dû réquisitionner les camions de glace pour réfrigérer les corps, tenter d'enrayer les épidémies.

Asim était fatigué de choisir entre les blessés parce qu'il n'avait pas assez d'oxygène, fatigué du manque de médicaments, des couvertures ensanglantées sur le sol des hôpitaux. Lorsqu'il travaillait, il était bousculé par des fantômes qui soulevaient les draps au hasard sur les mourants en espérant ne pas reconnaître leur visage. Leur soupir de soulagement avait quelque chose de plus terrifiant encore que les cris. Les infirmières, celles qui étaient restées après l'arrivée des islamistes, trébuchaient dans leurs voiles sombres et pouvaient à peine voir les veines qu'elles piquaient. Au cœur de sa torpeur, Asim se disait qu'ils en étaient tous recouverts. Ils avançaient à l'aveugle, prisonniers d'un linceul qui les étouffait en plein jour.

Pendant une opération, une infirmière n'arrivait pas à remettre une perfusion à cause de ses gants noirs et du tissu qui encombrait ses bras. Dans l'urgence, Asim attrapa la main qui tenait l'aiguille et l'aida à la replacer. L'infirmière s'appelait Alaa, elle était un peu plus âgée que lui et ils avaient beaucoup travaillé ensemble. Au près des brancardiers, elle était connue pour avoir un caractère bien trempé mais une douceur inégalable avec les enfants. Asim fut surpris de sa réaction, de la panique dans sa voix :

— Je t'en supplie, lâche-moi ! Elle va nous voir.

Elle, c'était celle qui était chargée de faire respecter la charia aux femmes de l'hôpital. Elle parlait mal la langue mais elle se rattrapait avec le bâton, comme toutes les étrangères qui avaient suivi leur mari venu grossir les rangs du califat. On disait qu'elle était belge, un pays dont Asim n'avait jamais soupçonné l'existence avant que quelques-uns de ses ressortissants débarquent ici pour leur apprendre la vraie religion d'Allah. Il l'avait déjà aperçue rôder dans les couloirs. Indifférente à la souffrance, elle se donnait des airs tout-puissants du haut de son niqab labellisé et ses trois repas par jour. Et là, maintenant, la fente de son voile regardait dans leur direction.

— Va-t'en ! Vite ou tu seras battu toi aussi !

Il n'avait pas eu le temps de s'excuser que déjà Alaa avait quitté la pièce. La Belge referma la porte sur ses talons. Asim avait été roué de coups, mais l'infirmière, elle, n'était pas retournée à l'hôpital. Asim ne comprenait pas. Il ne comprenait pas comment on pouvait punir ce simple contact alors que l'on glorifiait l'orgie après la mort. La guerre avait changé de visage. Elle avait déserté les champs de bataille pour se terrer dans les esprits, s'enkyster dans le corps des femmes. Ou peut-être que ça avait toujours été le cas ? C'était l'ancienne menace de la police : "Tais-toi, baisse la tête ou on reviendra pour s'occuper de ta femme et de tes filles." Il y avait déjà eu des enlèvements pendant la révolution. Beaucoup. Des femmes qui n'avaient même pas manifesté, elles avaient un frère recherché, un parent qui ne s'était pas trouvé là quand leur porte avait été défoncée pendant la nuit. C'est seulement maintenant que ça lui revenait. Les disputes dans les groupes qui luttaient en faveur de la transition démocratique. Il y avait eu des militants qui s'étaient inquiétés de la participation des femmes. Certains ne voulaient pas qu'elles sortent pour leur propre sécurité. C'était peut-être la seule fois où Taym s'était emportée :

— Si les Syriens ont des raisons de se révolter contre la dictature, sois certain que les Syriennes en ont dix fois plus ! Nous marcherons dans la rue. Avec ou sans vous.

Et elles avaient marché. Ce faisant, elles avaient esquissé la possibilité d'un autre avenir. À travers le renouvellement de la société et de ses usages, de ses gestes, de son langage aussi. Au-delà du soulèvement, c'était en majorité elles qui avaient organisé les collectes, les débats, le réapprovisionnement des quartiers. Elles qui avaient fait tourner des hôpitaux de fortune, dispensé des cours, prodigué des soins aux blessés. Patiemment, elles avaient essayé de poser les jalons d'un système plus juste. Une autre vie était possible, mais il fallait la construire dans la matière du quotidien. C'est étrange, pensa Asim. Il ne savait pas pourquoi leurs visages lui apparaissaient de nouveau aujourd'hui. Toutes ces silhouettes qui avaient sillonné les ruines pour relever les hommes. Où étaient-elles maintenant ?

Ils avaient tort, ceux qui pensaient qu'ils avaient été assez malchanceux pour affronter deux conflits à la suite. Ce n'était pas une suite mais une continuation d'un seul et même mouvement. La mécanique était amorcée depuis trop longtemps. Cette guerre ne pouvait pas se suivre sur les cartes, avec des positions qui se gagnaient ou tombaient. Les repères géographiques n'importaient plus, l'empire de la démence se mesurait à la disparition des femmes. Menacées si elles sortaient, insultées si elles osaient seulement se montrer depuis leur balcon. Elles pouvaient être emmenées, juste parce qu'elles étaient dans la rue, parce que leur voile n'était pas assez noir, les gants pas assez mats. On ne les revoyait jamais. Combien étaient-elles, celles qu'on avait entraînés dans les voitures de la *hisba*³ ? Les autres étaient emmurées vivantes. Les voiles s'épaississaient, leurs contours devenaient de plus en plus vagues, la voix même était proscrite. Les femmes devaient se soustraire au monde et à elles-mêmes. Sans qu'on y prenne garde, les techniques de dissuasion personnelle s'étaient muées en punition collective. Interdiction de se montrer, impossibilité de se voir. À la place, des mots empoisonnés, des fantômes violents. Le tabou de leur humiliation était dans tous les regards. La peur des sévices derrière le mot disparition. L'ignorance sur la nature des bourreaux. De ne pas savoir de quelles mains, de quelles nationalités. Au nom de quel dieu ou sur le déshonneur de quel drapeau elles étaient sacrifiées ? Comme si le détail pouvait devenir un motif de consolation. Celles qui mouraient et dont on

retrouvait les corps avaient droit à de discrètes funérailles, et il y avait celles qui en réchappaient et dont on ne voulait plus. Elles devaient supporter le silence injuste de la honte et la mort qui fermentait dans leur ventre. Asim le sentait, cette fêlure, de plus en plus profonde, s'insinuait dans ce qu'un pays avait de plus intime, dans ce que la vie avait de plus sacré.

— Vous vous rappelez le cadeau envoyé à l'émir ?

Les hommes s'étaient rassemblés dans un coin d'une épicerie où il ne restait que des produits d'entretien. Les flacons étaient parfaitement alignés dans les rayons vides, comme pour se moquer de la pénurie, des tyrans et de leurs rêves de grand nettoyage.

— Il a dit qu'il n'en avait pas besoin.

Entre deux catastrophes, ceux avec qui il travaillait encore se réunissaient pour parler. Ils parlaient comme ils avaient appris à le faire ici, par déviation, par images. Ils parlaient de la périphérie des choses, du vide avec toujours les mêmes mots, les mêmes silences codifiés. Asim sentait ses pensées s'emmêlaient dans les conversations murmurées. Ses muscles lui faisaient mal, son corps était encore engourdi par les coups reçus à l'hôpital après l'épisode de la perfusion.

— L'émir l'a laissée à ses hommes qui se la sont disputée jusqu'à ce que l'un d'entre eux l'égorge : "L'objet de discorde entre les frères doit être exterminé." C'est ce qu'il a dit, "car il contrarie les desseins d'Allah".

— Dommage, il paraît que les Yézidis sont belles.

Il y eut un rire, nerveux sans doute. On regarda ailleurs. Asim perdait le fil de la discussion. Tout lui semblait lointain. Le bâton avait raidi sa nuque, voûté son dos. Il se sentait fiévreux et la farine de lumière qui tombait autour d'eux lui donnait la nausée. Il voyait quelque chose de tordu déformer le visage de ses compagnons, une grimace qui faisait tanguer tout l'espace. Il avait chaud, comme si son sang bouillait dans ses veines. Et puis, il avait peur. Peur que le masque des enfers ait fondu sur leur peau, qu'ils ne puissent plus jamais le retirer, à l'image des gens qu'il avait vus brûler sous des voiles en plastique. Il devait prendre l'air.

Asim s'approcha d'une ouverture taillée dans le mur de l'ancien café, s'y assit un instant. Il repensa à Taym, les traits de son visage devenaient flous mais il chérissait son souvenir comme un talisman. Il croyait à son retour comme à une saison, c'était la condition pour que tout recommence et puisse reflourir un jour. À l'intérieur, les conversations s'essoufflaient doucement. Le soir tombait, la lumière ne blessait plus ses yeux et sa respiration s'apaisait. Asim regardait l'écran de poussière porté par le vent jusqu'à ce que de l'autre côté de la rue une silhouette émerge. Juste là, au pied de l'immeuble en ruine. C'était une fillette. Ça aurait pu être un chat qui se faufilait entre les tranchées de béton, les regards se seraient attachés à elle de la même manière. Ce n'était pas gris et ça bougeait, c'était suffisant pour attirer l'attention.

Lorsqu'elle eut franchi le dernier fossé, Asim la reconnut. Il s'agissait d'une gamine de son immeuble. Son petit frère était malade, on l'avait entendu hurler toute la journée. Elle s'était précipitée dans l'échoppe encore en pyjama tigré, un foulard à fleurs sur les cheveux, pour acheter du lait en poudre. La petite venait à peine de tendre les billets par-dessus le comptoir. De l'autre côté, le gérant savait bien qui elle était et pourtant, au moment de lui donner la boîte, son sang se figea. Une voiture de la *hisba* descendait la rue et il jeta sur l'enfant un regard de condamné. Attiré par la couleur, le véhicule fit une embardée et dérapa sur les gravats. L'homme en noir qui en sortit se rua sur l'enfant comme une bête furieuse.

— Pute ! Chienne ! Comment oses-tu te montrer dans cette tenue de mécréante ?

Il éructait dans la fumée du moteur qui tournait encore. La petite était tétanisée. Au fond du magasin, aucun homme ne bougeait. Chacun était prisonnier de son propre enfer. Plus que par la colère, ils étaient pétrifiés par le dégoût et la peur de l'inéluctable. La litanie de l'homme en noir se poursuivait, une vomissure sans fin qui faisait bourdonner les tempes, empêchait de réfléchir. Sans y penser, Asim s'était levé. Le flot d'injures se tarit soudain quand il saisit le bras de l'homme. Il s'était interposé entre lui et la petite. Avant qu'il ait compris son geste, il était déjà trop tard, une deuxième voiture arrivait à l'angle

de la rue. Dans un battement de cils, les autres verraient la scène et ils seraient tous embarqués. Alors Asim se tourna vers la gamine paralysée. Il la connaissait bien, c'était la fille de la voisine du troisième. Il baissa les yeux sur son pyjama et vit la tache d'urine qui s'agrandissait entre les rayures roses. Il la fixait de toute sa hauteur et de tout son désespoir car il sentait que la masse obscure qu'il tenait à bout de bras ne tarderait pas à se ranimer pour les engloutir. Le regard qu'ils échangèrent était étrange, comme s'il cherchait dans les yeux de l'enfant la confirmation de la folie qu'il sentait l'envahir. En une seconde, la baffe qu'il lui asséna fut magistrale et elle tomba dans la flaque qui s'était formée sous elle.

La bouche d'Asim s'ouvrit, mécanique. Il n'avait qu'à reprendre la litanie infamante du petit homme. Lui-même fut saisi par la facilité avec laquelle les mots qu'on lui avait crachés en même temps que les coups s'étaient plantés en lui pour resurgir encore plus violemment :

— Salope, tu me fais honte ! Viens, chienne ! Te noyer ne suffirait pas pour laver ta faute !

Il secoua le petit corps avec une fureur de dément. Il était encore temps. Surpris, l'homme en noir, recula d'un pas. S'il s'était senti tout-puissant face à l'enfant, il doutait devant le déchaînement d'un corps plus vigoureux que le sien. Sans doute la pensée d'être bousculé lui était-elle désagréable. Asim, lui, continuait de hurler en traînant la gamine dans les débris. Son grand corps s'était penché sur les décombres pour ramasser une pierre pointue. L'œil vide, le policier le regarda s'éloigner, vexé comme un chien à qui on a volé une charogne. On entendait encore la voix d'Asim jurer qu'il allait fracasser le crâne de la tentatrice lorsqu'il franchit le seuil de l'immeuble. En face, l'homme en noir était vaguement courroucé de ne pas pouvoir exécuter la sentence. Il pressentait que le jugement devait être public, mais ne se sentait plus l'envie de disputer la méthode. Tout au fond de sa cruauté, il se rassura en calculant qu'elle souffrirait plus entre les mains de ce forcené qu'entre les siennes. Cette idée lui décrocha un sourire mauvais. Il jeta un œil engourdi sur les hommes restés en retrait dans l'échoppe :

— Lui craint vraiment Allah, cracha-t-il en pointant du doigt l'entrée de l'immeuble.

Et avant de partir, il piétina avec application la boîte de lait en poudre tombée au sol.

Asim écumait ses insultes, il attendait que les crissements des deux voitures s'éloignent enfin. Alors seulement, il se laissa glisser le long du mur, l'enfant toujours dans les bras. Elle restait crispée et secouée de tremblements. Sa figure était déformée par la peur mais elle ne pleurait pas. Asim passa ses mains sur son voile défait pour tenter de l'apaiser, mais elle continuait de fixer un point dans l'obscurité du hall. À bout de forces, il se leva pour la ramener dans l'appartement de sa famille. La mère se précipita pour la récupérer. Des fenêtres ouvertes, elle avait assisté impuissante à la scène. Derrière elle, le bébé pleurait toujours. Asim referma la porte, vide et amer.

Il n'attendit pas d'être arrivé chez lui et s'effondra sur le palier. C'était peut-être la première fois depuis le début de la guerre. Silencieusement, les larmes traçaient leur sillon salé sur un visage qui avait cessé de lui appartenir. Il ne voyait plus, comme si ses yeux s'étaient retournés sur eux-mêmes et qu'ils n'avaient rien trouvé à l'intérieur de sa carcasse. Combien d'heures, combien de jours cela dura ? Il ne voulait pas le savoir. Dehors, le bruit des explosions ne l'atteignait même plus. Il resta dans le noir jusqu'à ce qu'une main vienne se poser sur son épaule.

— Asim.

La voix parlait doucement, comme s'il y avait là un enfant qu'on craignait de réveiller.

— Il faut rentrer.

Asim fit non de la tête.

— Je préfère attendre Taym ici, on rentrera ensemble.

La femme qui l'avait appelé s'assit près de lui. Son voile n'était pas long, mais elle lui fit l'effet d'une ombre qui se posait à ses côtés. Asim n'avait pas besoin de relever la tête pour reconnaître la plus vieille de ses tantes. La sœur de son père. Le régime l'avait déjà privée d'un frère. Elle avait soutenu les premiers soulèvements. C'était elle qui avait ramené les draps à la maison quand il avait fallu confectionner des banderoles et des drapeaux pour la révolution. Il avait vu cette femme rester debout et digne quand elle avait appris que sa première fille avait été fauchée par une balle lors d'une manifestation. Puis, elle avait donné deux autres de ses fils à l'armée syrienne libre. Ils étaient morts en tentant de briser le siège, leur sacrifice avait permis d'ouvrir la voie pendant trois jours. Trois jours d'espoir avant l'arrivée de l'armée noire. Le plus jeune et le seul qui lui restait avait disparu après le rattachement de la ville au califat et ça avait été comme si cette perte, conjuguée à toutes les autres, avait définitivement rompu l'équilibre de son monde. La tante avait vieilli en une nuit, à croire que l'intensité de l'attente avait consumé ses dernières forces. Elle qui semblait insubmersible avait sombré d'un seul coup, refusant de revoir la lumière du jour

tant que son dernier enfant ne lui aurait pas été rendu. Depuis cette date, elle errait dans les tunnels creusés entre les caves des immeubles sans plus jamais ressortir à l'air libre. Lorsque le sol se mettait à trembler, elle crachait par terre à la fréquence méthodique des bombes qui s'abattaient sur la ville. Dans les intervalles, on l'entendait insulter les noms des chefs de divisions du régime. La liste s'allongeait au fil des nuits, devenant chaque fois moins audible et toujours plus âpre. Les heures s'écoulaient pour elle comme au fond d'une tombe et malgré cela, elle avait conservé l'instinct du sang qui la reliait à Asim.

— Taym ne viendra pas aujourd'hui.

Cette possibilité navigua un instant à la surface de l'esprit d'Asim sans atteindre réellement la substance de ses pensées.

— Je ne peux plus rentrer dans l'appartement tant qu'elle n'est pas là, répondit-il simplement.

— Comme je ne peux plus sortir tant qu'il n'est pas revenu.

Le silence qui s'installa entre eux avait l'épaisseur de l'absence. Chacun contemplant le manque en mesurant son propre abîme. Enfin, la tante asséna doucement :

— Les disparus ne rentreront pas, il faudra descendre dans les enfers pour aller les chercher.

À la question muette de son neveu, elle répliqua :

— Je suis vieille et lasse. La mort a déjà emporté trois de mes enfants. Chaque fois j'ai veillé leur corps, j'ai refermé leurs plaies et je les ai mis en terre. Ce qu'il s'est passé, je n'ai pas le pouvoir de le changer mais je n'ai plus le temps d'attendre. Sais-tu combien de jours il faut pour faire un fils, une fille ? Seule une mère peut comprendre ces choses-là. À quel point il est terrible de les voir étendus dans le lit où on les bordait. De sentir couler en une minute le sang qui a coûté tant d'années et de fermer leurs yeux avec la même main qui les habillait le matin. Sais-tu dans quel état ils me les ont ramenés ?

Asim savait. C'est pourquoi il restait silencieux.

— Même là, je n'ai pas tremblé devant leurs blessures. J'ai caressé la chair meurtrie, baisé leurs cicatrices, j'aurais pu lécher leurs plaies ! J'aurais voulu tremper mes mains dans la béance de leur corps et me couvrir de leur odeur. Tu m'entends ? Je n'ai pas de dégoût pour mes enfants. J'étais jalouse de la terre qui a bu leur sang, folle de la voir engloutir leur linceul, mais je n'ai pas tremblé. Pourtant, aujourd'hui regarde-moi. Je tremble et j'ai peur. J'ai peur parce que je ne sais pas si celui qu'on m'a laissé est vivant ou mort. Je ne sais pas s'il a froid, s'il a faim. Je ne sais pas si, à l'autre bout de la nuit, il continue de m'appeler sans que je puisse l'entendre. Partout, je laisse les portes ouvertes pour qu'il entre. Je sème des bougies pour éclairer son chemin et j'entretiens le feu dans la pièce pour qu'il ait chaud à nouveau.

Asim ne disait rien. Il écoutait sa voix. Celle qui avait chanté les hymnes de la liberté était devenue une corde grinçante, prête à se rompre. Il pressentait déjà au fond de lui ce qu'elle allait lui demander et cette requête ancestrale, bien avant qu'elle ne soit formulée, le faisait vaciller.

— Il y a une fosse à l'extérieur de la ville. On dit que c'est là qu'ils se débarrassent des corps après les exécutions.

La tante dut sentir son vertige parce qu'elle lui saisit soudain les genoux et les pressa contre elle de toutes ses forces.

— Il faut rendre les hommages aux morts puisque les vivants ne comptent plus ! Je te supplie de descendre dans la fosse. Dis-moi si mon fils y est. Rapporte-moi son corps que je puisse lui dire les dernières prières. Laisse-moi le laver comme quand il était encore à moi. Permits à sa mère de l'enterrer puisqu'ils m'ont privée de sa vie. Je veux que tu me le ramènes, tu m'entends ? Même si ce n'est plus qu'un os au milieu du désert ! Il faut que ça s'arrête, il faut que je sache ! S'il n'y est pas, je vous promets que je ne dirai plus rien. Je me ferai petite et je l'attendrai. Il y aura toujours pour lui une assiette sur la table. La terre pourra se tordre et le ciel rugir, je ne bougerai pas. Je ne laisserai rien s'immiscer entre moi et mon attente, personne ne pourra plus m'approcher.

Pas même la mort. Elle m'observera dans le coin d'une pièce comme un chat assis, mais elle n'étendra pas le bras vers moi. Elle me regardera et elle comprendra qu'il n'y aura que lui pour venir me chercher et me fermer les yeux.

Quand elle eut terminé, Asim se redressa avec une lenteur minérale. Il prit la tête de sa tante dans ses mains et essuya les larmes qui avaient caillé sur ses paupières grises. Une fois l'ordre donné, il ne comprenait plus pourquoi il avait eu si peur. Il s'en voulait même d'avoir éprouvé ce qu'il considérait à présent comme de la lâcheté.

— Ils ne rentreront pas, il faut descendre dans les enfers, répéta-t-elle une dernière fois.

Il hocha la tête. Sa parole donnée, il quitta l'immeuble.

Asim n'avait pas réussi à dormir. Derrière lui, les bâtiments encore debout rétrécissaient à mesure qu'il s'en éloignait. On aurait dit une bande calcinée et irrégulière qui finissait sa combustion. Peu importe d'où le vent venait, le parfum douceâtre de l'incendie restait dans l'air. À la fin du siège, la ville s'était vidée comme un abcès, crevant ses murs d'enceinte pour se répandre aux quatre coins de la région. Il semblait n'y avoir plus personne de vivant à l'intérieur. Ce qu'il restait de chiens avait été pendu aux arbres en signe d'avertissement. Et sur l'ancienne route, seules demeuraient les carcasses de matériel militaire, des voitures éventrées comme des boîtes de conserve qu'on ne s'était même pas donné la peine de déplacer dans le fossé. Au-devant s'étaient étalées les traces d'explosion incrustées dans la roche et plus loin encore, les taches d'huile qui coagulaient les premiers sables du désert.

La fosse devait se trouver à une matinée de marche. C'était une crevasse en dessous de la montagne qui avait longtemps servi de décharge sauvage. Asim s'y était déjà rendu petit, avec ses cousins, quand un oncle recherchait un scooter qu'on leur avait volé. À pied, il n'était plus vraiment sûr de la route. Le ciel était d'un bleu mutique et il avançait face au soleil qui écrasait l'horizon. En chemin, il ne pensait à rien. Sa tête bourdonnait d'images désarticulées mais il n'y avait pas de mots ou d'événements auxquels il pouvait les rattacher. Quelque part, ce magma confus alimentait en lui une résolution sourde qui le faisait se tenir droit au milieu des mirages. Il lui suffisait de suivre le sillon des 4×4, comme si toutes les routes du monde, à cet instant, ne pouvaient plus mener qu'à cet endroit. La

chaleur sur ses paupières augmentait, faisait danser des formes dans le lointain. L'une d'elles se détachait dans le paysage flottant, fine et élancée. En s'approchant, Asim comprit que l'ombre n'était pas due à un jeu de lumière ni à une distorsion dans le reflet de la montagne. Il y avait quelqu'un penché au-dessus de la crevasse et qui semblait attendre... L'air s'était épaissi d'une odeur indéfinissable et cette atmosphère bourdonnante ne semblait pas déranger le garçon appuyé contre le dernier arbre avant le vide. Au contraire, il avait l'air plutôt heureux de voir Asim le rejoindre.

— Tu viens pour descendre dans la fosse ?

Son enthousiasme avait quelque chose d'obscène et de familier à la fois. Il devait avoir une quinzaine d'années. Maigre. Le duvet sur ses joues commençait à peine à noircir et il avait des yeux de chien fou. Il disait venir du hameau derrière la montagne. Les membres de sa famille cultivaient des légumes qu'ils allaient vendre sur les marchés. Ils avaient été contraints d'arrêter pendant le siège puis obligés de partir à cause des bombardements. Les pentes escarpées du mont leur avaient servi de refuge.

— C'était un coin d'avant, qu'on connaissait bien, lui avait-il expliqué. C'était vraiment pas loin de la maison. On venait ici pour voir les gens lancer des gros trucs au fond du trou.

Asim se demandait vaguement à qui il faisait référence par ce "on". Il n'y avait personne aux alentours. L'adolescent semblait surgir du sol rocailleux et continuait de parler avec ses gestes de gamin excité.

— Des fois, il y en avait même qui balançaient des vieux frigos. Non, mieux ! Des cuisines entières ! Alors on grimpait là-haut pour bien voir et on applaudissait. Ça faisait des grosses traînées de poussière en dévalant la piste, comme des avions de chasse sauf qu'eux, ils décollaient jamais. Je te raconte pas le bruit quand ça s'éclatait en bas ! Mais tout s'est arrêté d'un coup. Et puis, il y a eu les voitures noires. Ils ont commencé à balancer des corps. Nous, on était toujours là, c'était une sorte d'habitude qu'on avait de venir voir, alors des frigos ou autre chose... Maintenant, il y a aussi des gens qui arrivent pour essayer de retrouver des personnes qu'ils connaissaient. Un peu comme avant, ceux qui

venaient ramasser les bicyclettes pas trop esquinées. Toi aussi tu viens pour ça ? Je peux t'aider si tu veux. Tu ne seras pas le premier que j'accompagne en bas, tu sais. J'ai vu que tu avais emporté des cordes. C'est bien, mais il y a un moment où on sera obligé de descendre à pied. Le plus simple c'est que tu l'accroches à la grosse pierre ici, c'est la plus solide. Tu vois, tu ne trouveras pas de meilleur guide.

La corde attachée, Asim s'arrêta un instant devant l'unique arbre. Le dernier rempart avant la fosse, cette bouche fétide balayée par les vents chauds. Sa tante avait raison, l'enfer aurait rêvé de ce panorama. À ses côtés, le jeune garçon n'avait pas attendu sa réponse pour se harnacher avec lui.

— Dis-moi qui tu cherches, je sais peut-être déjà où il se trouve.

Asim l'observa à la dérobée. La nervosité et l'excitation qui habitaient le garçon avaient presque disparu. À la place, il affichait une mine vaguement concentrée. Il écoutait la description, la physionomie de son cousin, son profil et les vêtements qu'il portait le jour où il avait disparu. Le jeune guide ferma les yeux, le doigt sur les lèvres, comme s'il cherchait où il avait pu égarer un ancien jouet.

— Durant cette période, les hommes en noir ont fait plusieurs allers-retours. Je pense qu'il était parmi les corps qui ont été jetés il y a trois semaines. On devrait pouvoir le retrouver en descendant par là.

Au loin, une détonation ravagea le silence du désert. Quelques oiseaux de proie remontèrent à la surface avec de grands battements d'ailes. Asim fut tenté de reculer. Le jeune garçon lui adressa un sourire rassurant. Le charnier était devenu son terrain de jeu. Il ouvrit la marche d'un pas assuré et Asim eut honte. Une de ces hontes lourdes et mesquines qui vous dégoûtent du monde et de vous-même. Sur les premiers mètres, ils ne virent que des ordures, des barils vides, des échafaudages rouillés emmêlés à des sièges de voiture défoncés. Puis vinrent les premiers crânes, les traces des vêtements sur des cadavres secs et poudreux.

— Dans cette zone, ça fait des années qu'ils sont là.

Autour d'eux, il y avait des os blanchis par le sable, dispersés entre des touffes de broussailles desséchées, mais aussi des squelettes étrangement complets et bien conservés.

— Si tu vois des petits os entre les gros, un peu comme des arêtes de poisson, ça veut dire que c'était une femme et qu'elle a été tuée enceinte. C'est mon frère qui me l'a appris.

Asim ne répondait pas. L'odeur infecte de la mort lui brûlait les poumons, s'immisçait dans ses cheveux et même jusque sous sa peau. Le garçon, quant à lui, continuait de parler et aucune de ses anecdotes n'appelait de réponse. Il dépliait doctement le musée personnel des horreurs auxquelles il avait assisté. Une histoire par cadavre. Et pendant qu'ils cheminaient sous le soleil, un froid glacial s'emparait d'Asim. Des fourmillements s'insinuaient entre ses muscles, raccourcissaient son souffle. Une alarme s'alluma dans son sang, comme lors de cette matinée où il fumait sur le balcon. Il craignait soudain de voir réapparaître le chien. Mais cette fois, c'est sa propre tête qu'il porterait dans sa gueule, il en était certain. Asim chassa cette pensée au moment où son guide lui désigna un coin plus enfoncé dans la crevasse.

— Regarde, le T-shirt rouge en bas. Ça doit être lui.

Asim fit signe au garçon de ne pas le suivre et entreprit de descendre pour vérifier. Bien que cet élan de pudeur étonnât son compagnon, ce dernier lâcha les cordes et resta sur la corniche. Asim était bientôt arrivé, il reconnaissait déjà les vêtements de son cousin. Il réajustait les attaches sur sa poitrine lorsque son pied achoppa sur une pierre. Il dérapa aussitôt dans la poussière et glissa le long de la pente en s'écorchant les flancs. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il était arrivé un niveau plus bas. Sa chute avait été freinée par un remblai de rocaille. Asim avait du sable dans les yeux et la terre crissait entre ses dents. En essayant de la bouger, il remarqua que sa main avait accroché quelque chose de doux, presque soyeux. Au-dessus de lui, le jeune garçon s'était penché dans sa direction :

— Tout va bien ?

Asim grogna. Ce tissu sous ses doigts, c'était une étoffe qu'il avait déjà serrée. Il en reconnaissait les perles, l'entrelacement des fils. Et il y avait ce bouton de nacre qu'il avait attaché sous sa nuque... Asim tourna légèrement la tête, et ce fut l'extinction du monde.

— Ah, tu as trouvé la mariée ! Elle devait être belle ! Depuis la montagne on a pu voir son cortège quitter la ville. Dommage pour eux, ils ont croisé une brigade de djihadistes. Ils l'ont décapitée parce qu'elle était maquillée et ne portait qu'un voile transparent. Ils ont dit que c'était contraire au Coran et ils ont aussi tué l'époux. Pour impureté. Il aurait dû empêcher l'indécence de sa femme, c'est ce qu'ils ont dit.

Asim n'entendait plus rien. Rien qu'un silence strident plaqué sur ses tympans. Le sang s'était retiré de ses veines. Autour de lui, tout était effroyablement calme. Ses yeux butaient sur la réalité. Et la douleur, comme un nouveau pouls, irradiait hors de lui, dissolvait les sons, les lignes, les couleurs. Tout disparaissait comme l'eau sur le sable. Asim essayait de bouger mais il avait l'impression que son palais se transformait en poussière, que sa bouche s'effritait dans le vent. Il aurait voulu se disperser, être ventilé pour ne plus rien ressentir. Mais non, il restait là, lourd et suant, encombré par sa masse de vivant dans un monde sans elle. Le bruit de la défaite était partout. La réalité s'évidait autour de lui et il n'y avait plus personne pour la retenir.

Tout était fini et c'était sa faute.

Les passeurs

Bérénice était en train de faire ce que l'on appelle une immense connerie et elle le savait. Elle avait planté le contact suisse devant le camp de réfugiés et était revenue dans la ville en stop avec, dans les bras, une enfant dont elle ne connaissait même pas le nom. Encore une fois, ça s'était produit. Elle avait répondu à l'appel du vent et du soleil, comme ce jour-là avec la Furie. Toutes ses certitudes s'entrechoquaient dans une panique amère. Elle réfléchissait. Elle pensait à sa vie, au rapport qu'il devait bien y avoir entre cette existence qui s'était dépliée passivement en elle et ce violent sursaut. Depuis son enfance, elle était hantée par une passion de l'absolu et de l'invisible. À présent, cette passion l'avait menée des chantiers de Thessalonique à la frontière de la guerre. Sur ses genoux, la respiration de la petite s'accélérait à mesure qu'elles approchaient de la ville. Bérénice sentait son corps transpirant se recroqueviller dans les virages. Elle s'insultait intérieurement. Elle n'était qu'une trafiquante, une voleuse. D'abord les ruines et maintenant l'enfant. Bérénice savait qu'elle outrepassait toutes les règles. Elle échangeait les destins, modifiait des trajectoires à défaut d'en avoir une. La jeune femme continuait de fermer les yeux mais sa décision était prise. Sur son visage, on pouvait lire l'impassibilité des coïncidences, celles qui tissent les histoires en enjambant les siècles et les continents. Elle n'abandonnerait pas l'enfant, comme elle-même n'avait pas été abandonnée. Le hasard aussi avait sa logique et Bérénice l'acceptait.

Arrivée à Kilis, elle ne pouvait pas retourner chez sa logeuse, pas maintenant en tout cas. Elle avait besoin de temps avant de rappeler Olga, de négocier avec Nazar. Une nuit, c'était tout ce qu'elle demandait. Elle serpentait entre les voitures, le sac sur le dos et la petite dans les bras. Il faisait chaud et elle voulait lui éviter la brûlure des pots d'échappement. Bérénice était maigre, la petite aussi. Elle se doutait que ses os lui faisaient mal quand elle la serrait, mais elle ignorait comment faire autrement. C'était la première fois qu'elle portait un enfant. Elle ne savait même pas si elle était lourde ou légère. Autour d'elle, tout rugissait et elle continuait de creuser dans le ventre de la ville comme si elle était poursuivie par une meute.

Entre les comptoirs défoncés, les enseignes lumineuses des magasins d'électronique, elle finit par déboucher sur une impasse convertie en cour intérieure. Du vieux linge pendait aux fenêtres à côté de boîtiers de climatisation sophistiqués. Il y avait là un hôtel discret et décrépi. Bérénice était familière de ce genre d'établissements. Ils étaient tenus par des familles qui acceptaient l'argent des djihadistes en partance, des pères venus récupérer leurs enfants embrigadés et des journalistes fauchés en mal d'aventure. Celles qui travaillaient là n'avaient plus qu'à ajuster le voile et l'accent selon les numéros des chambres. Bérénice les connaissait pour avoir compté parmi les ombres sans envergure qui peuplaient les petits réseaux d'antiquités. Tout ce monde se croisait sans se voir. Chacun était le reflet des actions de l'autre et dans ce jeu de ricochet aveugle, tous avaient la politesse de s'ignorer.

À l'accueil, personne ne lui avait posé de questions. Bérénice avait payé la chambre comptant et s'était engouffrée dans l'escalier. Lorsqu'elle eut enfin fermé la porte, elle déposa l'enfant sur la moquette humide. C'était étrange de lui faire face. Elle avait l'impression de redécouvrir celle qu'elle avait volée au destin. Toutes ces heures, elle l'avait maintenue suspendue entre elle et le monde et à présent qu'elle l'observait, elle ne la reconnaissait plus. L'enfant la fixait sans la regarder, une peur indéfinie flottait à la surface de ses iris noirs. Au bout, il y avait une nuit que Bérénice ne pouvait pas atteindre. Les murs réveillaient en elle des terreurs enfouies. La petite était plus nerveuse, secouée de tics. Dans son

crâne d'enfant perdue, elle commençait seulement à comprendre qu'elle ne verrait plus sa mère. La perte et son craquement sinistre. C'était comme un bruit d'os qui se brise et cela lui arrachait des gémissements d'agonie.

Les heures s'étiraient, identiques, moites de cet apprivoisement impossible. La gamine s'était terrée dans un coin à l'abri des fenêtres. Elle refusait toute nourriture et quand une voiture passait trop vite dans la rue, elle se recroquevillait en faisant le bruit d'un animal pourchassé. Bérénice avait renoncé à l'approcher pour ne pas déclencher une nouvelle crise. Chacune occupait une partie de la pièce et étudiait l'autre sans bouger. La jeune femme se contentait d'habiter l'espace autour d'elle, essayait d'apprendre à lire dans ses silences paniqués. Elle avait bien tenté de prononcer des paroles de réconfort mais tous les mots mouraient sur sa langue. Il lui semblait pourtant qu'elle les avait déjà entendus, quelque part de l'autre côté de sa vie. De son père sans doute. Le contexte était-il similaire ? Elle avait le sentiment de revivre la même histoire mais à sa place à lui. Cette pièce, pensa-t-elle en regardant l'enfant, c'était l'angle mort de leur mémoire d'orphelines. À ce constat, Bérénice fut prise d'une sorte d'étourdissement. La fatigue peut-être ? En face, l'enfant bâillait, les yeux lourds.

Bérénice eut l'idée de soulever du lit le mauvais matelas en mousse pour le déposer dans l'angle où la fillette s'était retranchée. Une odeur de moisissure poudrée retomba entre elles sans qu'il ne se passe rien. Après plusieurs minutes et beaucoup de précautions, l'enfant y prit place. Puis la langueur et l'immobilité se réinstallèrent entre les murs de la chambre. L'attente était interminable. Seule la rumeur de la ville continuait de leur parvenir, berçant de ses accents rauques leur silence sans profondeur. On entendit une déflagration retentir dans le

lointain. Les vitres avaient légèrement tremblé et c'était au tour des sirènes de se répandre dans les rues. Un autre attentat ? L'enfant avait ouvert grands les yeux mais n'avait esquissé aucun mouvement. Plus les secondes défilaient et plus Bérénice était troublée par ses yeux insensibles à tout et qui ne lâchaient rien. Elle avait peur, mais quelque chose dans l'enfant l'appelait et l'empêchait de trembler. Alors, doucement, elle s'approcha d'elle et s'étendit sur le sommier nu comme pour lui signifier que le danger n'était pas imminent. Ainsi au même niveau, leur regard ne se détachait plus. Il avait l'intensité des anciennes transes, la pesanteur des chants qui les accompagnent à la tombée du soir. À mesure que les ombres s'épaississaient sur le plafond, Bérénice voyait ses prunelles danser sur elle-même et s'ouvrir comme un puits de feu.

Elle percevait la respiration irrégulière de la fillette. Elle pensait à son père, aux musiques qu'il lui chantait pour qu'elle s'endorme. Bérénice n'avait jamais su chanter. Elle veillait seulement sur ce souffle d'animal aux abois, terrorisée qu'il ne s'éteigne. L'enfant enfin endormie, son angoisse s'étira dans la nuit. Et si elle arrêtait de respirer ? Et si le lendemain elle trouvait la gamine morte ? C'était possible, la mort rôdait partout ici. Qu'est-ce qui l'empêcherait de franchir la porte et de la lui reprendre ? Cette pensée la glaça et elle redoubla d'attention. Dans sa lutte contre l'angoisse et le sommeil, elle comptait les secondes entre chaque expiration, guettant chacun des soubresauts qui agitaient les cauchemars de l'enfant.

Cette nuit-là, Bérénice fit un rêve singulier. Elle se trouvait de nouveau dans le café, revoyait le sac de la transaction, l'homme dos à elle. Bérénice aurait voulu l'appeler, qu'il se retourne, mais elle n'avait plus de voix. Les sons se dissolvaient, ses mouvements étaient lents, presque liquides. L'explosion n'allait pas tarder à mélanger les formes et leurs contours. Bientôt, elle devrait creuser dans les murs effondrés pour pouvoir sortir. Le verre crissait sous ses pieds, sa peau était encore brûlante du souffle de l'explosion. Mais lorsqu'elle émergea enfin, elle n'était plus dans la ville de Kilis. Autour d'elle les dunes avaient la couleur du crépuscule et derrière la ligne d'horizon, elle voyait se dresser les ruines de Palmyre. Sans jamais y être allée, elle reconnaissait les silhouettes des colonnes. Les langues de pierre transperçaient le désert, s'arquaient intactes sur leurs fondations millénaires et replongeaient dans le sable comme sous l'effet d'une vague. Elle traversait la forêt de piliers, avançait sous la voûte infinie des temples, forte de la certitude des rêves. Ce chemin lui était familier. C'était comme rentrer à la maison. Elle atteignit enfin l'amphithéâtre de Tadmor et descendit les gradins. Calmement. Au centre de la scène se tenait l'autel. C'est là qu'il l'attendait.

Son père reposait sous un linceul. Le vent faisait légèrement frémir le suaire, comme si le désert respirait à sa place. Il avait été rendu aux ruines et c'étaient maintenant les ruines qui le veillaient. Doucement, Bérénice souleva le voile avec ce geste de magicienne qui dérobe des choses au néant. Sa peau était nue.

Lui qui avait été si pudique aurait certainement été gêné qu'elle le surprenne ainsi. Mais il ne dirait rien, il ne dirait plus jamais rien. Bérénice le savait et de l'autre côté de son sommeil elle ne pouvait pas tricher avec le destin. Son visage à lui était paisible, libéré du masque de l'hôpital. Il ressemblait aux dormeurs, ceux qui restent sérieux même dans l'abandon. Les lèvres fines, les clavicules blanchies. Elle se pencha délicatement sur lui. Son corps était encore chaud, plein de cette chaleur qu'irradient les pierres des cités antiques longtemps baignées par le soleil. Bérénice aurait voulu retenir indéfiniment cette chaleur, profiter de ce dernier écho en l'accueillant quelque part en elle. Peu importe où. Elle se serait contentée d'un repli, d'une marque, d'un parfum. Elle pensa à s'allonger à ses côtés sur le socle et simplement attendre. Se blottir contre le corps de son père comme jamais elle n'avait osé le faire. Son père de silence, son père de combat, son père de fatigue et de chansons murmurées. Un trou s'était creusé dans l'espace. Au-dessus d'eux, le tronc des colonnes et des palmiers s'étirait. C'était comme lentement descendre dans la terre chaude. Bérénice se laissait couler dans la promesse du vide. Ses yeux contemplaient les lumières fauves des incendies, les ombres qui dansaient sur la pierre et dévoraient le temps dans le silence repu des siècles. Le vent était tombé et elle ne sentait plus rien. Rien, que le vertige satisfait de lui-même. Rien que la nuit qui s'éteint. Rien. Jusqu'à cette présence qui se glisse derrière elle, le poids d'une main qui se pose sur son épaule. Elle se retourne. L'enfant est là. Elle se tient devant elle, droite avec ses grands yeux de feu. Elle lui montre le ciel menaçant, l'orage qui gronde au loin. Tout dans sa posture inspire l'urgence et la dignité. Toujours sans un mot, elle aide Bérénice à se relever. Puis, avec des gestes d'enfant grave, posée, elle embrasse le front de son père et replace le linceul sur son visage. Bérénice la regarde faire et elle comprend que c'est terminé. La petite lui tend la main, il faut qu'elles remontent ensemble, qu'elles sortent enfin des ruines. Bérénice regarde le haut des gradins, tout lui semble acéré, coupant. L'horizon est piégé, elle le sait. Elle sent obscurément que si elle remonte, les âmes et les pierres seront changées. Elle retournera dans un monde où Palmyre et son père n'existent plus et où il faudra faire sans leurs tendres

restes. Elle sait aussi que si elle demeure, elle condamne l'enfant. Plus elle attend et plus elle voit son visage se fissurer, les traits de la fillette se figent dans le sourire de la Furie. Elle sera de nouveau engloutie par les sables et qui sait la prochaine fois si une autre la déterrera ? Alors, elle prend la main de l'enfant et quitte la scène. Le sol sous ses pieds devient mouvant et tant pis si les temples s'écroulent et si les étoiles tremblent. Au-delà du théâtre, elle entend la mer.

Bérénice avait ouvert les yeux. La chambre était plongée dans l'obscurité. Mais il n'y avait plus personne sur le matelas dans l'angle. Elle paniqua jusqu'à ce qu'elle sente quelque chose se blottir sous elle. Roulée en boule, la petite était encore là. Elle l'avait rejointe sur le sommier et grattait contre la planche, cherchant dans son sommeil à coller son dos contre le ventre de la jeune femme. C'est ce qui avait dû la réveiller. Bérénice expira profondément. Les images de son rêve redoublaient encore ses sensations et ses muscles étaient contractés par sa course dans les sables mouvants. Il lui semblait que le bruit de l'effondrement des temples pulsait toujours dans le fond de la nuit. Entre conscience et sommeil, elle chercha sur le visage de l'enfant une trace, une marque persistante de ce qui les avait liées dans le désert. Mais non, le masque de la Furie s'était évaporé. Il n'y avait pas de rides, ni d'écailles. À la place, la petite avait des traits profonds et sérieux, les mêmes qu'elle avait vus se pencher sur le corps de son père. Bérénice se recoucha sur le flanc, laissant l'enfant s'installer au creux d'elle. En écoutant son souffle devenu presque régulier, elle y trouva le réconfort, la même force qui l'avait poussée à se relever de l'autel. Elles s'en étaient sorties. L'aube ne tarderait pas à se lever et le délai qu'elle s'était fixé allait être écoulé.

Elle aurait dû penser à un plan, à une stratégie pour se tirer de cette situation mais au lieu de chercher des solutions, son esprit s'enfonçait dans la brume des souvenirs. Elle écoutait la petite respirer contre elle. En y pensant, elle n'avait jamais dormi avec personne. Enfant solitaire, elle n'avait jamais été assez proche d'une amie pour que son père accepte de la laisser passer une nuit dans une autre maison. Elle avait peut-être dormi avec lui, au début, juste après leur arrivée en France, quand ils étaient dans leur pièce sans meubles ni fenêtres. Oh, pas longtemps, même pas une nuit entière. Très vite la pudeur avait remplacé la première fatigue et son père l'avait veillée assis au pied du lit, dos au mur, avec cet air de statue inquiète qui ne l'avait jamais quitté. Plus tard, il y avait bien eu quelques garçons. Des étreintes rapides et inconfortables entre les murs poreux des résidences d'étudiants. Une surprise pour elle, dont l'indifférence et le sérieux l'avaient toujours tenue éloignée des intrigues adolescentes. La peur de l'insulte, celle de la défaite aussi. Elle pensait que le sexe était une guerre que les filles sages ne pouvaient pas gagner. Et puis, ça s'était fait comme le reste. Elle s'était réveillée un jour et elle avait eu faim, un appétit étrange et désordonné, presque comme un souvenir ou une démangeaison. Elle avait ensuite mieux compris ce qui rampait sous sa peau. Ce n'était pas si différent de ce qu'elle avait trouvé sur le chantier en Grèce. Quand la tête est vide et que les sens sont écrasés par le soleil. L'instant où les serpents surgissent, cette saturation de l'être. Quelque chose qui avait commencé dans le fond des âges et qu'elle ne

voulait pas interrompre. C'était devenu une évidence. Les serpents continuaient de la guider. Il lui suffisait de fermer les yeux pour sentir leur mouvement et choisir la direction de son désir.

Avoir envie n'était pas céder. Céder n'était jamais perdre. Elle en était sûre et cette certitude l'avait libérée de la peur qu'on inocule aux petites filles et qui s'instille dans le corps des femmes jusqu'à ce qu'elles en crèvent. Elle pouvait tirer des hommes un plaisir égal et sans contraintes. Tout simplement parce qu'elle les avait vus comme ils sont et comme ils refusent de se donner au monde. Seuls dans leur nudité blanche, retranchés derrière un sexe qu'ils connaissaient mal. Tous les mots qu'ils ne savaient pas dire, tous les gestes qui leur échappaient, jusqu'à cette conscience enfouie de l'usurpation du plaisir et du contrôle. Elle avait touché à leur limite indépassable et elle avait fini par se dire que leur violence n'était peut-être, en définitive, qu'une infime compensation pour cette infirmité nerveuse. Certains s'en doutaient, d'autres non. Ceux-là ne découvraient leur vulnérabilité qu'en face d'une femme débarrassée de la peur. Une surprise perpétuelle dans laquelle elle se chargeait de leur prendre toujours plus que ce qu'ils voulaient réellement lui donner.

Elle aurait tellement voulu que leur sourire tremblant soit punaisé sur les murs à la place des images des filles qu'on déshabille pour vendre des cuisines ou juste pour les faire taire. Histoire que le secret éclate enfin, qu'on arrête de rougir et de baisser les yeux. C'est pour cela qu'elle s'était jetée dans l'inconnu qui ronge, pour se purifier des faux mythes, de l'humiliation d'être une femme dans un monde d'ombres et de fantasmes rétrécis. Se brûler jusqu'à faire fondre la honte, la vieille honte. Se brûler jusqu'à s'appartenir et s'ancrer dans l'univers en étant plus dense que jamais. Nuit après nuit, elle s'était rendue inaccessible à l'insulte. Et chaque aventure la lavait des crachats et mensonges que l'on impose aux femmes. C'était une conquête nécessaire et impérieuse, sans phrase ni remords. Elle était riche du sens gratuit de la chair, forte de la connaissance qui arme contre la boue des mots et des regards.

De ses études d'archéologie, elle avait gardé un certain esprit de collection et, bien sûr, le plaisir de la découverte. Cette même joie de déterrer des choses ancestrales et universelles. Mais ici, c'était son propre corps qu'elle extrayait du sable. De ces rencontres fortuites naissait un triomphe intime qu'elle aimait savourer seule et à contretemps. Elle y puisait une force qu'elle ne voulait pas voir diluer dans le sommeil ou la promiscuité des autres. C'est qu'il y a de l'abandon dans le repos ; une énigme qu'elle ne voulait pas résoudre. Pourtant aujourd'hui, elle commençait à comprendre à quoi elle s'était préparée toutes ces années. Comment cet entraînement des sens et de la volonté avait densifié son intuition. "L'âme ne sait pas tout ce que le corps peut." Le vieux Spinoza avait raison, pensait Bérénice. Il y a des forces qui rendent la réalité plus limpide que le rêve. Elle se rendit compte que sa main caressait la tête de l'enfant. Ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité de la chambre et elle distinguait maintenant l'arrière de son crâne, les cheveux qui bouclaient sur sa nuque dorée. La petite tremblait encore mais ne gémissait plus. Bérénice remarqua qu'elle avait une tache, juste entre le cou et l'épaule. La jeune femme sourit en caressant la marque. Elle était parfaite.

— Mais tu es complétement folle ma pauvre !

— Pas plus que le jour où j'ai accepté ton offre.

La voix placide de Bérénice faisait hurler Nazar de l'autre côté du combiné :

— Je savais que tu n'étais pas fiable. Je n'aurais jamais dû te confier ce travail !

— Le sac est avec moi. Une grande partie de ce qui était décrit dans l'enveloppe s'y trouve, y compris ce que nous n'avions pas retenu. Même les ceintures hellénistiques et la tiare perlée. Qu'un intermédiaire se pointe avec autant sur lui, c'est du jamais vu. Ton contact était soit un dingue soit un voleur. Tu es gagnant si je reviens. Je te demande juste un service.

La communication était mauvaise, entrecoupée d'échos. À en juger par l'acoustique, il devait être en voiture et elle n'entendait que la moitié des jurons qui se déversaient dans l'habitable. Nazar était hors de lui mais Bérénice n'avait pas le temps pour ça. Elle jeta un regard à l'enfant qui pianotait nerveusement dans le vide. Ses yeux étaient de nouveau mats et ses réactions imprévisibles. La nuit n'avait été qu'une trêve entre elles. La fillette était redevenue méfiante avec l'aube et ses souvenirs. Elle se déroba face à Bérénice. La tentative du bain avait été une torture aussi bien pour l'une que pour l'autre. La petite continuait de refuser toute nourriture et elle avait à peine bu de quoi tenir la journée. Pourtant, c'est vers Bérénice qu'elle se réfugiait dès qu'un inconnu s'approchait. Elle manifestait même de l'angoisse si la jeune femme s'éloignait.

— Il n’y a rien que l’on puisse faire dans ce genre de situation. Tu m’entends Bérénice ? Maintenant tu arrêtes tes conneries et tu abandonnes cette idée !

Le matin même, Bérénice avait franchi la porte de son ancienne logeuse, l’enfant dans les bras. Elle s’était aperçue que pour la vieille femme, c’était comme revoir un fantôme. Elle imaginait à quel point la pauvre avait dû être désemparée quand la galerie l’avait appelée à plusieurs reprises. Quand, après avoir appris que l’humanitaire suisse avait attendu en vain et était repartie seule, il avait fallu répondre à Mme Petrovna qu’elle n’était plus là et qu’elle ignorait où elle se trouvait. Avait-elle retourné sa chambre à la recherche du sac ? S’était-elle inquiétée pour cette étrangère plus que pour les conséquences de sa disparition ? Certainement. Sans doute avait-elle même envoyé quelques-uns de ses fils sonder le cœur crasseux de la ville pour la retrouver. La Turque l’avait regardée s’avancer d’un air grave. À peine Bérénice avait-elle demandé à téléphoner qu’elle lui avait abandonné le vieil appareil pour s’enfermer dans l’arrière-salle. Son accent caractéristique lorsqu’elle parlait français résonnait déjà. La logeuse se chargerait de prévenir Olga, avait pensé Bérénice. À elle, il ne lui restait plus qu’à convaincre Nazar.

L’argent qu’on lui avait remis avant son départ devait suffire à couvrir ses dépenses et celles de l’enfant pour les jours à venir. Mais il fallait qu’elle prépare le voyage. Elle allait avoir besoin d’un passeport pour la petite et peut-être cette fois-ci de faux certificats pour ce qu’elle transportait. Avec l’enfant, ses scénarios d’étudiante mystique en vacances s’effondraient, elle n’avait pas le droit à l’erreur. Il lui fallait plus de garanties et de moyens. Il fallait de quoi acheter l’information, le silence, les yeux qui se détournent et les bouches qui se taisent. La certitude que personne ne s’émeuve qu’une femme puisse entrer dans un pays, seule, et en repartir avec une enfant. Tout cela demandait de l’argent. Beaucoup d’argent. Des contacts à l’arrivée aussi, des techniciens à l’aéroport pour vider les sacs, détourner l’attention. Bérénice savait que Nazar disposait de ces ressources. Face à ses refus, elle découvrait une pugnacité qu’elle ne se connaissait pas encore. Les cartes avaient été rebattues et sur son cou, la Furie cherchait une nouvelle direction pour son hôte.

— C’est une folie Bérénice, une folie qui nous met tous en danger !

— C’est aussi ce que tu avais répondu à mon père quand il t’a demandé de l’aider ?

Il y eut un silence à l’autre bout de la ligne, à la limite de l’étranglement. Bérénice attendit. Ce qu’il s’était passé il y a une vingtaine d’années entre lui et son père, elle l’avait saisi sans le voir, compris sans l’entendre. Elle l’avait deviné dans ses yeux baissés, sa main lourde sur son épaule cette après-midi-là, à l’enterrement. À la façon qu’il avait de parler de ses souvenirs, cette réticence quand elle l’embrassait, dans le mot “famille” qu’il prononçait mal. Tous les hommes ont un jour trahi. C’est peut-être ce jour-là qu’ils sont devenus des hommes. Bérénice l’avait découvert en grandissant. Le quotidien peut rapidement devenir un tissu de parjures. Oh, rien d’abord, mille petites lâchetés, des mesquineries anodines et sans force qu’on traîne et qui deviennent de plus en plus lourdes au fil des années. Un dégoût de soi que l’on garde comme une gêne obscure, et puis on se rappelle cette main qu’on a refusé de tendre, la phrase que l’on n’a pas prononcée, l’acte mille fois rejoué et qui aurait pu faire la différence. Même les hommes qui n’ont traversé ni guerre ni exil. Alors pour ceux qui avaient dû fuir, qui s’en étaient sortis après des kilomètres de course et de frontières armées, il restait toujours une trace. Celle du sacrifice et de la trahison mêlés. Cette culpabilité voilée, elle l’avait progressivement sentie chez Nazar.

Comment avait-elle compris la scène qui s’était jouée il y a des années sans elle ? Ou plutôt à cause d’elle, de ce qu’elle était à l’époque. Nazar avait dû la voir comme un obstacle entre deux hommes sur le chemin de la liberté et il ne les avait pas aidés. Elle devait être un peu plus jeune que l’enfant. En y réfléchissant, c’était la seule explication. Ce jour-là devant le cercueil, sa proposition avait le goût des dettes non soldées. Sinon pourquoi être revenu ? Pourquoi avoir cherché à retrouver une fille qui ne se souvenait pas de lui ? Ce n’était pas parce qu’elle était plus talentueuse ou parce qu’elle poserait moins de

questions qu'une autre. L'obscénité qui se jouait à travers sa confiance et sa gratitude devait le ronger. Elle en était sûre à présent, et elle avait trouvé dans le silence de Nazar la confirmation de son ancienne trahison.

“Il est mort maintenant, c'est trop tard.” C'est ce qu'elle aurait voulu lui dire. “Par contre, l'enfant est toujours là et elle peut encore être sauvée.”

Les mots restaient coincés dans la gorge de Bérénice. Elle était devenue un chien incapable de mordre. Elle porta la main à son médaillon, presque pour en atténuer la brûlure. Les yeux fermés, elle entendait la respiration affolée de Nazar. Des pensées contradictoires l'assaillirent jusqu'à ce qu'elle se décide : le silence et la dignité que son père avait bâtis autour d'eux, ce n'était pas à elle de les détruire. Il était parti en ayant tout pardonné. Ils avaient pu vivre ensemble, il l'avait élevée et aimée, cela suffisait. Elle le savait et n'avait pas le droit d'user des vieilles faiblesses pour réparer le présent. Ce n'est pas ce qu'il lui avait enseigné. À l'autre bout du monde, un vieil homme tremblait. Il venait lui aussi de refaire la route des promesses mortes, de regarder la honte en face comme si le temps ne s'était jamais écoulé. Qu'est-ce que son jugement pouvait bien y changer ? Elle se ravisa.

— Si tu veux protéger ton trafic, tonton, c'est la seule chose à faire. Avec ou sans ton aide, je reviendrai avec la petite. Si je tombe sur la route, tu tombes. C'est aussi simple que ça.

Nazar n'avait rien répondu, il y avait eu un grognement, puis plus rien. Il avait raccroché. Bérénice reposa le combiné. Elle se sentait plus lasse qu'elle ne l'aurait cru mais elle tiendrait bon. L'impression de vertige qui l'avait étreinte à l'hôpital s'était muée en intuition vague et sauvage qui l'empêchait de reculer. L'enfant se jeta dans ses jambes, signe que quelqu'un approchait. Bérénice se retourna et croisa les yeux de la logeuse. À ce stade, elle aurait préféré être assaillie de questions, sermonnée même, mais la vieille Turque gardait le silence. Son regard inquiet passait de l'une à l'autre sans que rien ne vienne. Il était inutile de mentir sur l'origine de l'enfant. Elle avait dans les yeux une force et une douleur que les adultes ne pouvaient pas soutenir. Ces juges muets, il n'y avait pas que dans les camps qu'on les apercevait. Peu à peu, la ville avait appris

à cohabiter avec ces ombres furtives. Les rues étaient pleines de gosses en loques qui avaient au fond de la prunelle un reste de braises piétinées ou des rires de vieillard dément. Bérénice se saisit de la main de la petite, comme pour montrer sa résolution :

— Je ne partirai pas sans elle.

— Je sais, se contenta de répondre la vieille femme. Je l'ai déjà dit à Mme Petrovna.

Cette réponse soulagea un peu Bérénice.

— Et qu'a-t-elle dit ?

— Que peu importe ce que tu comptais faire, il fallait que tu le fasses vite.

La logeuse s'était agenouillée à hauteur de la gamine. Elle l'observait avec attention malgré les réticences inarticulées de l'enfant.

— Elle te ressemble, lança-t-elle après un moment. Mais ce n'est pas pour autant que ce sera plus facile. Il te faudra un bon faussaire... Il y a quelqu'un à Kilis qui pourra peut-être vous aider.

La ville était étouffante d'humidité sale et de feux larvés. Bérénice s'enfonçait dans les ruelles étroites entre les odeurs d'urine et de lessive fraîche. Une goutte tomba du linge étendu et glissa sur sa nuque. Elle frissonna en raffermissant sa prise sur le bras de la fillette. Elle n'avait pas pu la laisser à la pension. Il avait été convenu avec la logeuse qu'elles pouvaient demeurer là le temps qu'il leur faudrait pour préparer leur départ. Mais l'enfant supportait mal son absence et elle avait été contrainte de réduire ses repérages ou de l'emmener avec elle. Cela faisait bientôt une semaine qu'elle essayait de remonter la piste du faussaire. Son enquête l'avait menée en périphérie de la ville frontalière, dans les quartiers de la "petite Syrie". C'est là que les familles qui fuyaient la guerre civile puis l'État islamique avaient trouvé refuge. En quelques années, Kilis avait ainsi vu sa population doubler. Le conflit durait, usant toujours un peu plus les ressources et les patiences. L'accueil et l'entraide des premiers temps s'étaient lentement transformés en tension suspicieuse. Locaux et réfugiés cohabitaient dans une entente de plus en plus fragile. Le quotidien était miné par le chômage et les petits trafics. D'ailleurs, il n'était pas rare que la violence éclate entre les groupes.

Il y eut soudain dans l'air comme une odeur âcre d'incendie, un ruban de fumée lourde et piquante qui prenait à la gorge. À quelques rues de là, quelqu'un venait certainement de mettre le feu à un tas d'ordures. Des rats affolés filaient entre les ferrailles et un brouillard nauséabond faisait friser le lierre sur les murs.

Elles n'étaient plus très loin et Bérénice restait sur ses gardes. Elle aurait préféré ne pas emmener l'enfant dans ces quartiers, mais l'intermédiaire qui avait fixé la rencontre avait insisté.

— Il doit voir la personne avant de réaliser les faux papiers, sinon, quel que soit le prix que tu mettras, il refusera de le faire.

Elles se rapprochaient de la zone des garages : une rangée de caisses étroites agencées en petits commerces ou habitations de fortune. Beaucoup étaient à demi fermées dans un souci de discrétion. Au cœur de cette intimité surpeuplée, les lourds rideaux de fer restaient les derniers remparts d'une vanité domestique pulvérisée. Des gosses couraient derrière un pneu qu'ils lançaient entre les flaques à la pointe d'un bâton. Le bruit de leurs pas sur l'asphalte raviné était amorti par le crépitement du feu. Bérénice repensa à la réponse de l'intermédiaire lorsqu'elle lui avait demandé le nom du faussaire :

— Il n'a pas de nom, mais ici tout le monde l'appelle le pompier syrien.

Un pompier dans une ville qui n'en finit pas de brûler, comme c'est étrange, pensa Bérénice.

Asim avait tenu sa promesse. Il avait attendu Taym avant de rentrer dans l'appartement et ils en avaient franchi le seuil ensemble. Il la ramenait là où ils avaient grandi, là où il avait attaché le dernier bouton de nacre sous sa nuque. Elle était si légère dans ses bras, comme le jour où il l'avait soulevée pour qu'elle s'adresse à la foule. Mais il n'y avait plus personne autour d'eux. Le monde se taisait ou alors il ne l'entendait plus. En ouvrant la porte, il avait la sensation de revenir d'un très long voyage. Comme après des années d'errance, il retrouvait des lieux, des objets auxquels il n'avait plus prêté attention depuis longtemps. Il redécouvrait des faisceaux de détails, la forme des tasses martelées, la couleur défraîchie d'un coussin, une date inscrite au crayon au dos d'un livre. Autant de cicatrices d'un quotidien paisible avant que tout ne s'écroule. Il l'avait posée sur son lit. C'était étrange, il avait l'impression de tout distinguer autour d'elle, tout sauf une tache dorée au centre de sa vision, comme un soleil blanc, lancinant, qui l'empêchait de regarder ce qu'il y avait au-dessus du cou de sa sœur.

Absorbé par l'éclat, il avait à peine entendu sa tante entrer dans la pièce. La vieille femme avait répondu à son appel muet et était remontée des caves. Au fond, ce n'était pas étonnant, Asim lui ramenait son dernier fils. Pas seulement son fils, mais tous les autres aussi. Cette après-midi-là, dans la crevasse, il avait embrassé les défunts. Il les avait chargés sur son dos. Asim était revenu de la fosse et, avec lui, avait ressurgi le cortège des ombres défigurées par la guerre. Aucune ne le quitterait. Jamais. Elles marcheraient sur ses pas jusqu'à la fin des

temps. Il y avait une phrase qui lui revenait maintenant. Il l'avait peut-être lue dans le Coran. "Je suis plus proche que la veine de ton cou." Ce devait être la mort qui parlait. Asim sentait encore son poids sur ses épaules, c'était elle qui battait dans ses veines. C'était elle aussi qui lui avait ouvert les yeux. Un dévoilement monstrueux après l'aveuglement de sa propre folie. À présent, tout ce qu'il avait refusé de voir lui éclatait en plein visage. L'enfer lui avait coupé les paupières et il jetait sur tout des yeux de revenant.

Sa tante l'avait fait sortir de la chambre pour prendre soin des corps. Elle connaissait mieux que personne les gestes du deuil, les mots qui servaient à guider les âmes. Elle les avait tant prononcés. La nièce et le fils avaient été baignés des mêmes pleurs, lavés avec la même tendresse, celle d'une mère dont c'était la dernière tâche. Pour son fils, elle avait gardé une toile blanche et solide. Elle en avait recouvert son corps, prenant garde de ne laisser aucun interstice entre sa peau et l'air cru. Par des murmures, elle le recommanda à ses frères et à sa sœur, qu'ils veillent sur lui pendant son voyage. Elle l'embrassa, leur promit de les rejoindre bientôt. Pour Taym, elle avait choisi un ensemble de draps fins et légers. Elle avait demandé à Asim d'aller chercher une pierre ronde et l'avait enveloppée dans les linges propres et clairs. Avec délicatesse, comme quand on accueille un nouveau-né et qu'on craint qu'il ait froid. Elle l'avait ensuite posée sur son cou tranché. De ses doigts noueux, elle avait modelé un visage dans les plis du tissu. Après avoir formé la bouche et les yeux fermés, elle laissa une traîne descendre sur ses épaules à la manière d'une chevelure tressée. Elle en flatta un instant la longueur. Peu lui importaient les traditions, elle ne voulait pas que sa nièce soit enterrée sans visage. Enfin, elle la recouvrit à son tour d'un drap plus large. Quand elle eut fini, quand les corps de ses enfants furent bien alignés devant ses bras de vieille femme, elle appela Asim.

Les jours passaient et le soleil indifférent à tout continuait de se lever. Asim était orphelin de sa sœur. Pas seulement lui, pensait-il, le pays, le monde avait été privé de Taym. Sa perte était un crime permanent, un scandale renouvelé toutes les heures qui les éloignait toujours un peu plus de la paix. Comment pouvait-il y avoir reconstruction après ça ? Comment se rassembler et au nom de quoi ? Chacun s'était perdu dans son enfer personnel, il n'y avait plus de communion possible hormis dans la terreur. Quelque chose avait débrayé dans l'histoire. Tout était disproportionné, tordu. Même les bombes avaient été remplacées par des engins capables de creuser le sol avant d'exploser. Les soumettre ne suffisait pas. Il leur fallait atteindre les survivants dans les caves, les familles qui ne pouvaient pas abandonner leurs terres et ceux qui résistaient encore. Ça continuerait, pensait Asim. Ça continuerait jusqu'au bout de la nuit, jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus rien dans ce pays que la résignation des abattoirs, le silence des cimetières.

De sa sœur, il ne restait plus qu'une clé USB qu'il ne pouvait même pas lire. Il contemplait le morceau de fer et de plastique inerte dans sa main. Il aurait pu la serrer jusqu'à s'en faire saigner la paume. Quand sa tante l'avait appelé, il était revenu dans la chambre pour chercher les corps et les mettre en terre. Mais Taym n'était pas dans le trou qu'il avait creusé. Elle n'y serait jamais. Elle s'était donné une mission qui dépassait le carré de sa tombe. Ce qu'elle avait tenté de faire avant de mourir, ses travaux, ses pensées, ses espoirs, c'était à lui qu'elle les avait confiés.

Il avait longtemps cherché avant de trouver un ordinateur. Les produits électroniques continuaient de se vendre à bon prix mais seuls ceux qui avaient rejoint les rangs de Daech étaient en mesure de se les payer. Pareil pour les cybercafés qui étaient devenus des points de ralliement pour leurs épouses étrangères. Après des jours de tentatives infructueuses, Asim avait réussi à s'en procurer un en donnant tout ce qu'il lui restait à un receleur famélique. Il était rentré et, assis au bureau de Taym, il avait allumé la machine. C'était un vieux modèle portable, la batterie était lourde et le ventilateur faisait un bruit d'avion qui décolle. Mais au moins, les lézardes de l'écran n'en altéraient pas trop l'affichage. Pendant qu'il branchait la clé, Asim essayait de ne pas prêter attention à la famille qui lui souriait sur l'écran. Il y avait des grands-parents en habits repassés et quatre enfants devant un gâteau coloré. L'anniversaire du petit dernier, sans doute. Asim aurait préféré que les souvenirs des anciens propriétaires soient effacés, il ne voulait plus être confronté à ces vies anachroniques. De toute façon à l'heure qu'il était, ces gens devaient tous être morts ou dispersés sur les routes. Asim était resté plusieurs minutes devant cette photo de fantômes, il ne le savait pas encore mais c'étaient eux qui allaient l'accompagner durant les longues heures où il descendrait en apnée dans les archives de Taym.

D'abord, il n'avait pas bien saisi les noms et l'organisation des dossiers. Il lui avait fallu du temps pour oser ouvrir, reconnaître les images qu'il n'avait fait qu'apercevoir par-dessus l'épaule de sa sœur. C'est seulement maintenant qu'il en comprenait le sens. Il revoyait les mouvements nerveux de Taym, ses doigts qui couraient sur le clavier, son visage fermé et ses traits qui se rigidifiaient dans la lumière bleue. À ce moment-là, il ne voulait pas réaliser que l'espoir s'était mué en effroi et pourtant, tout était déjà là : les preuves des exécutions, les marques de torture, des schémas esquissés d'instruments, de salles, des pneus suspendus au plafond, des chaises inversées. Il y avait aussi des plans de caves, des prisons, des noms d'officiers, des archipels de cellules, des sous-sols d'hôpitaux, d'universités, toute une géographie de l'extermination qui s'était superposée à la carte d'un pays qu'il ne reconnaissait plus. S'y plonger, c'était

accepter cette dépossession lente et brutale de soi qui s'ouvre comme un gouffre dans le cœur. C'était interroger les hurlements des chiens au fond de la nuit et se faire le prisonnier de leurs échos interrompus.

Taym avait classé des vidéos, des mises en scène d'assassinats sordides jusqu'aux exécutions quasi médicales qui s'enchaînaient à un rythme industriel. Le curseur des secondes défilait, des premiers coups aux derniers râles. Asim n'arrivait pas à détacher son regard, chaque seconde d'enregistrement était un scandale qui se répétait avec les mêmes gestes. La mécanique lui rappelait l'automatisme des films pornographiques, les violents, ceux que les gars du quartier lui avaient montrés quand il était petit et qui l'avaient fait se sentir à la fois sale et humide. Quelques minutes rudimentaires, des corps qui s'abolissaient entre eux dans un cadrage abstrait et à la fin, le décrochage organique comme une saillie poisseuse. Il en avait des haut-le-cœur, mais il absorbait chaque seconde. Les laissant couler dans ses fibres, attendant que la victime s'immobilise, que ça se termine enfin. Le pire était quand la vidéo n'allait pas jusqu'au bout, quand elle s'arrêtait sur un corps en train de tressauter. Alors l'agonie ne se terminait jamais, elle se perpétuait à l'infini dans un coin de son esprit. Regarder n'avait servi à rien parce qu'il n'avait pas pu les accompagner dans leur délivrance. Il n'y avait plus ni mort ni sépulture. Asim revenait précipitamment à l'écran d'accueil et il devait faire face à la famille qui le jugeait avec, dans le reflet, sa propre image, blême et en sueur. Les heures passaient et aucune n'usait ce sentiment de transgression, aucun meurtre ne rendait le suivant plus supportable. Il se sentait vide, honteux. Et entre deux poussées de fièvre, il avait cette impression ridicule que sa mère allait surgir dans le salon. Elle le découvrirait devant cet ordinateur et ça serait plus infamant encore que si elle l'avait surpris avec le sexe dans la main.

Cette confrontation avec l'insoutenable dura plusieurs jours. Tout ce que Taym avait vu, il voulait le voir, tout ce qu'elle avait écrit, il devait le comprendre. À côté de presque chaque vidéo ou photographie, elle avait réussi à définir une date et un lieu, parfois aussi l'identité des victimes et celle de leur bourreau présumé. C'était ça son testament, une cartographie de l'horreur

comme une mémoire numérique qu'on aurait tissée avec les corps entremêlés de tous les suppliciés du régime. L'histoire avait ses égouts et c'est là qu'elle avait décidé de creuser pour dévoiler sa face cachée. Son entreprise était celle de l'explicitation de la terreur, une décomposition méthodique de ses modes opératoires, des innovations de ses valets jusqu'aux profils de ses martyrs. Au fil des pages, Asim découvrait une écriture déliée, une pensée claire, comme si devant l'intolérable, Taym s'était forcée à une discipline et une rigueur d'esprit propres à surmonter la violence du présent, lui permettant de voir plus loin que le simple anéantissement. Il lui semblait qu'au cœur des ténèbres, elle avait trouvé la force et la lucidité de s'en extraire pour s'immerger dans un mouvement plus vaste. Et pourtant, derrière chaque constat elle entrevoyait toujours le risque de l'inertie, la possibilité du réensevelissement :

Chaque mort s'inscrit dans une logique de terreur souterraine. Elle doit à la fois innerver et paralyser le pays sans jamais se dévoiler en plein jour. L'extermination n'est pas l'objectif final mais une stratégie du régime pour préserver l'appareil d'État. Ces exécutions sont sa réponse sur le plan intérieur et elle se doublera inmanquablement d'une campagne internationale pour la couvrir. Dans le faisceau des conjonctures qui se dessine, je ne peux retenir qu'une hypothèse, et elle est terrible : cela fait des générations que le régime brutalise et affame un monstre qu'il a accouché dans ses prisons. Le jour est proche où il le lâchera pour qu'il prenne part à la diversion et aux massacres. Parce qu'il l'a porté en lui et qu'il rendra ses crimes invisibles, ce monstre sera le miroir du régime. À la terreur interne, il opposera une lutte globale, et pour faire oublier le secret de ses caves, il se fera médiatique. Ce monstre devra publiquement reculer les frontières de l'horreur jusqu'à laisser l'État apparaître comme un acteur raisonnable sur l'échiquier politique. Le circuit fermé de ses bourreaux sera couvert par les crimes d'un réseau international, autonome, et il n'est pas impossible qu'une fois le monstre abattu, le régime s'érige en sauveur d'un peuple qu'il a lui-même torturé et assassiné.

Maintenant que nous connaissons les rouages de la peur, maintenant que des milliers d'hommes et de femmes ont été consumés par l'obscurité, que les survivants ont parlé, que la chair repousse sur leurs os et que leurs yeux nous interrogent, nous ne pouvons pas laisser ce schéma se répéter. À ceux qui considéreront les tyrans comme des alliés de leur sécurité, nous rappellerons que les crimes sont des crimes, qu'il n'est pas plus acceptable pour un gouvernement que pour une organisation terroriste d'être un assassin. Nous dirons avec Victor Hugo que "s'il existe un gouvernement bête fauve, il doit être traité en bête fauve". Qu'il n'y a qu'une espèce humaine, que celui qui meurt aujourd'hui est un homme, et que celui qui tiendra le couteau demain en est un aussi et que c'est cela qui est horrible. Nous dirons que ceux qui tuent en ce moment ne sont que des serviteurs effroyables mais que les nations qui les contempnent avec une incrédulité gênée

comme s'il s'agissait d'une règle naturelle sont des lâches. L'ignorance contrite n'est pas une excuse, pas plus que l'aveuglement volontaire. L'immobilité des administrations est un sursis criminel qui réduit les peuples à l'état de question. Nous avons connu la question arménienne, la question juive, la question palestinienne, il reste la question yézidie et peut-être y aura-t-il bientôt la question kurde. Les charniers seront pleins de points d'interrogation et les vivants seront des silhouettes ponctuées de silences et de cicatrices.

Nous devons y réfléchir, nous avons tout le temps d'y réfléchir. Il paraît que la méditation vient avec la nuit et la nôtre est loin de finir. Il nous faudra trouver en elle les raisons humaines de notre courage. Ces raisons ne pourront plus être les mêmes que celles qui ont mené à la révolution ; parce qu'entre-temps, nous avons connu la peur et la faim, que nous avons connu le carnage et l'isolement, la perte et la haine. "À sa façon, et précisément parce qu'elle est horrible, la sauvagerie témoigne pour la civilisation", écrivait encore Hugo. Leur barbarie doit être le lieu de démonstration de notre intelligence, car elle nous a donné cette conscience aiguë de ce qui est irréparable et par là aussi, de ce qui importe vraiment. De là vient notre sentiment profond d'avoir été dépouillés de nos rêves de liberté, humiliés dans notre force et mutilés dans notre chair. Ils nous ont donné à voir un pays faible et monstrueux. Je sais qu'il n'y a rien dans la nature qui dit que les choses de la réalité doivent s'éclairer et se compenser. Mais c'est un ordre que nous devons sortir de nous-mêmes, faire advenir en nous pour que notre raison s'accorde à notre révolte. L'histoire a pris le chemin des décombres, à nous de l'en faire sortir en brandissant l'horreur une dernière fois, pour qu'elle nous lave les yeux, transperce notre imagination et retourne au néant auquel elle aspire. La bravoure ne peut exister qu'après la peur. Cette guerre aura éprouvé nos forces mais aussi sublimé notre courage.

Tenir, c'est ce qui compte. Même si les moyens matériels du conflit s'épuisent, il se peut que la haine joue encore avec nous, qu'elle use du vide en se retranchant derrière des années de trêve. Pendant la guerre le temps s'achète, après elle, c'est la mémoire qui se négocie. Tant que chaque supplicié n'aura pas été nommé et que son exécuteur n'aura pas été jugé, il n'y aura pas de paix possible. Des enfants ont été conçus dans des cages au prix de l'humiliation de milliers de femmes et de fillettes. Leurs entrailles ont été ouvertes et elles meurent encore dans les caves avec les rats et leurs vermines. Toutes ont été violées et torturées sans qu'on leur pose la moindre question. Ils ne voulaient rien apprendre d'elles. Parce que la torture n'a jamais été un instrument d'information ni de renseignement, mais rien qu'une entreprise d'aviilissement et de destruction. Elle n'est ni vérité arrachée, ni aboutissement de l'héroïsme. Ces femmes sont mortes sans qu'on leur pose la moindre question parce que la question à présent, ce sont elles : ce qu'il reste derrière leurs yeux et dans leur ventre. Le monde ne pourra pas leur faire l'insulte de les tuer une deuxième fois. Cette question, c'est à nous d'y répondre. Évinçons-la et leur sang se coagulera en médailles de plomb sur la poitrine de leurs geôliers, les squelettes de leurs frères seront réduits en poussière anonyme et leurs enfants grandiront dans une obscurité qui nous engloutira à nouveau.

Sans justice et sans mémoire, nous nous condamnons éternellement à être tour à tour victime puis bourreau. Pour briser ce cycle infernal, il ne nous faudra pas seulement triompher des combats mais aussi de notre propre vengeance. Écouter les survivants, honorer les morts, pour que l'horreur se résorbe enfin en justice. Peu importent la défaite ou la victoire, j'espère que ceux qui viendront après nous ne résisteront plus jamais à la tentation d'être humains.

Asim tremblait de fièvre. Dans ce même dossier, à la suite d'une série d'articles, sa sœur avait dressé une liste de lieux où les exécuteurs d'Assad, puis les milices islamistes avaient pris l'habitude de se débarrasser des corps. Parmi les photos de chantiers, de ravins, de champs, il y avait une fosse entre la montagne et le désert. Asim serra les poings.

— Elle le savait, murmura-t-il.

Elle le savait depuis le début et pourtant elle avait revêtu sa robe blanche. Elle le savait quand elle avait pioché son crayon noir dans sa trousse de maquillage, elle le savait encore en regardant chauffer l'eau du thé. Elle avait apprivoisé depuis longtemps l'idée de la mort et jusqu'au bout sa sœur avait réussi à lui sourire. Même devant le sabre qui lui a rompu le cou, il devait flotter sur ses lèvres son sourire comme une promesse, là, juste en dessous de ses yeux de fauve. Asim l'imaginait encore sur son visage après qu'ils lui avaient tranché la tête. Même détachée du corps, elle continuait de les regarder en les bravant. Comme ils avaient dû avoir peur, comme ils avaient dû se sentir faibles. Peut-être trop pour oser la ramasser. C'est certainement pour ça qu'ils avaient seulement jeté son corps dans la fosse et c'est pour ça qu'Asim avait dû enterrer une sœur sans tête. Taym était restée là-bas pour les juger. Ses yeux s'étaient déversés dans le fond de l'horizon et son sourire flotterait toujours à la surface du désert.

Les pensées d'Asim s'embrouillaient, son esprit était plein de décombres, de lambeaux vacillants. Il faisait des cauchemars éveillés dans lesquels la fosse du désert s'ouvrait devant lui comme une bouche fétide et articulait des sons de métal. Il voyait des fantômes nager au bord de ses lèvres, elles devenaient une fente noire comme un sexe qui accouchait de chapelets de cadavres. Certains avaient des voiles déchirés sur leurs cheveux blanchis, d'autres portaient des uniformes rouillés. Il y avait des robes en sang, des barbes d'insectes et du sable qui coulait de leurs orbites vides. Asim les voyait tous alignés, les morts de la guerre de demain, chacun se montrait du doigt en riant. Ils lui demandaient de ne pas les oublier. Il voulait s'échapper mais ses membres étaient paralysés par des essaims de mouches qui bourdonnaient sur sa peau, il sentait les battements d'un millier d'ailes, dans ses cheveux, dans ses oreilles. Il voulait crier pour que ça s'arrête mais il avait peur que le sable et les mouches ne pénètrent entre ses dents, ne s'attachent à sa langue. Le vacarme s'amplifiait jusqu'à ce que sa violence lui retourne l'estomac et qu'il vomisse d'épuisement. Alors seulement, les rires et les hurlements cessèrent. Les mouches retombèrent en gouttes tièdes sur le sable. Il y eut un silence. Quelqu'un marchait dans sa direction. Il savait que c'était elle.

Taym était là, dans sa robe de mariée. Au-dessus du bouton de nacre sous sa nuque, elle portait un collier de serpents. Les reptiles ondulaient doucement sur ses boucles, cachaient la blessure de son cou tandis qu'elle s'avancait vers lui. Dans ses bras, elle tenait la pierre avec laquelle sa tante l'avait embaumée. Elle

la serrait contre son sein comme s'il s'agissait d'un enfant emmitouflé dans des linges. Arrivée à quelques pas d'Asim, elle s'immobilisa et fit lentement glisser la pierre vers lui. Il aurait voulu se lever et serrer sa sœur contre lui mais Taym s'éloignait déjà. L'horizon se brouillait. Elle avait son air faussement sévère qui lui demandait de ne pas la suivre. Asim restait seul en face de la pierre. Sa surface était aussi chaude qu'une peau humaine. En passant la main sur ses contours, il remarqua qu'elle avait été gravée. Des signes s'étaient incrustés entre ses aspérités, une myriade de dates et de noms qui lui brûlaient les doigts lorsqu'il les effleurait. Asim regarda ses phalanges rougies. À ses genoux, la pierre saignait et le sang incandescent fumait au soleil.

Asim se réveilla en sueur. Les images moites de son rêve stagnaient dans son crâne. La réalité poissait partout entre son corps et les choses. En se levant, il se cognait contre les débris de l'appartement, les murs autour de lui avaient l'épaisseur des montagnes. Il étouffait. Les poings contre le front, il essayait de faire le vide mais son cœur continuait de s'enfoncer comme du plomb dans sa poitrine. Il devait se reprendre. De l'autre côté du quartier, un tir de mortier s'écrasa contre une maison et fit trembler le sol. Il savait qu'il devait y aller. Il aurait dû se lever et partir pour essayer de sauver ceux qui pouvaient encore l'être. Un moment passa. Le vent chassait la fumée et déjà le silence se reformait comme une couche opaque autour des ruines. Asim restait assis, ses grands bras pendant comme des branches mortes. Que se passait-il ? Pourquoi ne bougeait-il pas ? Qu'avait-il peur de trouver là-bas ? Pas la mort, il la connaissait trop intimement maintenant. Asim inspira profondément. Il n'avait plus peur des corps, ni des blessures inertes. Mais que ferait-il s'il se retrouvait en face d'un vivant ? Un vrai vivant avec des yeux pour le voir et une bouche pour l'appeler ? Il réfléchit un instant et il sentit qu'il avait tout perdu des anciens réflexes : arrêter une hémorragie, maintenir la tête, faire un garrot, retenir la vie qui s'écoule hors du corps. C'était un protocole qu'il ne maîtrisait plus. Quelque chose avait muté en lui, il était devenu comme étranger à la vie. Et il n'était pas le seul. Tout le monde ici, tous ceux qu'il avait connus. Depuis quand avait-il cessé d'être un pompier pour devenir un fossoyeur ? Depuis quand les infirmiers

gardaient-ils les morts ? Passé le premier moment de la révélation et du courage, la guerre se faisait puissance d'inversion. Elle transformait les médecins en bourreaux, les vieux en enfants apeurés et les enfants en vieillards nerveux. Asim comprit soudain qu'il n'était jamais sorti de la fosse, c'était la fosse qui s'était étirée jusqu'à lui.

Il repensait aux derniers travaux de sa sœur, sa mise en garde sur la mémoire. Il se perdait dans un délire de noms et de calculs. Depuis le début des conflits, combien de morts ? À quelle fréquence ? Est-ce que l'on pouvait faire une moyenne de tous les corps calcinés, battus, écrasés, fusillés, égorgés, pendus ? Combien de morts par minute ? Pendant combien de temps ? Combien fallait-il de jours pour venir à bout d'un peuple ? D'un pays ? Cinq ans ? Dix ans ? Une, deux générations ? Encore combien de morts jusqu'à la fin ? Quand est-ce que ça finirait ? Est-ce qu'il y aurait un signal pour que tout s'arrête ? À quoi ressemblerait-il ? Un drapeau ? Un oiseau peut-être ? Quand la paix arriverait enfin, y aurait-il encore quelqu'un capable de reconnaître sa couleur ? De se souvenir de ce qu'il faudrait dire ? Qu'est-ce que l'on ferait de tous les morts ? La même chose ou chaque fois des discours différents ? D'ailleurs, est-ce que toutes les morts se valaient ? Y avait-il des morts utiles ? Des morts qui accéléraient la fin du conflit ou d'autres, au contraire, qui le ralentissaient ?

Tout cela n'avait pas de sens. Asim essayait de se relever. Aucune mort n'avait de sens. Aucune ne pourrait abrégé la guerre, ne serait-ce que d'une seconde, alors à quoi bon ? Pourquoi un tel acharnement à tuer ? Partout, les habitations devenaient des tombeaux. En moins d'une minute, des familles entières étaient englouties et il ne restait plus personne pour les enterrer. En tuant les enfants avec leurs parents, la guerre privait tout le monde de pleurs et de sépultures. Bientôt, il ne resterait plus personne pour se souvenir qu'un tel ou un autre avait vécu. La chaîne des générations avait été brisée, sa mémoire s'évaporait par toutes les fenêtres, par tous les pores du pays. À ce rythme, il n'y aurait bientôt plus de vivants sur la terre, à peine des vestiges. Inéluctablement, leur chair allait changer de nature, leur corps prendrait un autre nom, il n'y aurait plus de langue, plus de visage. Juste une tache grasse sur de la poussière.

Une espèce de folie fermentait dans ses veines, se nourrissait de son malaise. Elle commençait la curée par les parties aveugles de son esprit. Ses angoisses, sa peur de l'effacement. Assis dos au mur, Asim essayait de passer en revue tous ceux qu'ils avaient connus et qui n'étaient plus là. Les visages et les souvenirs défilaient. Aussi lumineux et fugaces que les ombres derrière les fenêtres d'un train de nuit ou des vignettes blanches sur les pellicules de cinéma. Il y avait des gestes, des accents, des histoires qui se surimprimaient les uns aux autres, se rendant illisibles. Comme après un rêve, plus il essayait de se concentrer sur les images et plus elles s'estompaient. Les noms aussi glissaient entre les parois de sa mémoire. Il fouillait dans son passé comme dans un vieux livre d'histoires usées, il y restait des pages lardées d'éclats de rire et de mots dont le sens lui échappait. Devant lui, ses mains tremblaient et il ressentait cette paralysie qu'il avait déjà éprouvée lorsqu'il était petit et incapable de réciter une leçon compliquée mais importante. Le flux des scènes et des voix s'accélérait. Il avait beau se compresser les tempes, s'emmêler les doigts dans ses cheveux trempés, c'était une question de minutes, de secondes avant que la folie n'éclore, là, entière et consommée.

Lentement, la main d'Asim retomba, inerte. Dehors, il s'était mis à pleuvoir et le bruit sec et pointu de la pluie sur les bâches ne lui rappelait plus rien.

Jusqu'où pouvait aller la mémoire humaine ? Où commençait sa part d'oubli ? Y avait-il des limites collectives que l'esprit pouvait faire céder ? À quel prix ? Toutes ces questions n'appelaient plus de réponses. Asim n'en avait plus besoin. Il allait de ruines en ruines avec à la main un cahier défait. Il notait, traçait des chiffres sur les façades des murs écroulés, parfois avec des grosses lettres de cancre, parfois avec une écriture fine et nerveuse.

“Ici a vécu Waël Khalil, il aimait le foot et les chats.” Un peu plus loin, il recommençait. “Ici, Fadwa Charaf avec ses enfants Fares et Mouna, ils faisaient du vélo dans la rue et criaient dans la descente.”

Sous le ciel sans tain, Asim gravait des dates, des noms de famille, des lieux de naissance parfois. Comme si, à sa manière, il essayait de poursuivre les travaux de Taym. Le retournement fut complet et monstrueux : après avoir oblitéré pendant longtemps ceux qui étaient partis, il avait fait de la disparition et de la perte l'unique grammaire de sa pensée. Il parlait la langue des morts, des évanescents, et il réorganisait la réalité autour du trou de leur absence. Heure après heure, il avançait dans ce tunnel, avec la lourdeur des dormeurs qui se retournent dans la chaleur épaisse de leurs draps. Il se recroquevillait dans sa folie hypermnésique comme dans un cocon. La voix des vivants devenait lointaine, un bruit d'eau qui l'atteignait à peine pendant qu'il creusait les décombres pour en extraire et identifier les cadavres.

Ces journées, il les passait à les compter, à chercher sur eux les traces de leur identité. Avant de les mettre en terre, il tentait désespérément de retenir les visages, de repérer les blessures, s'imprégnant toujours plus de leur forme et de leur diversité. Il avait bâti dans un recoin de son esprit une nécrologie totale dont il était devenu à la fois le siège et la substance. Son rêve se poursuivait. Même éveillé, il avait l'impression que les inscriptions de la pierre léguée par sa sœur serpentaient entre ses doigts, s'enroulaient autour de ses poignets pour ramper sur sa peau. S'il enlevait son T-shirt, là, maintenant, il était certain qu'on verrait les lettres de sang palpiter et répandre leur lumière rouge.

Asim conservait la trace de ses comptes dans un ancien cahier de Taym. Il en arrachait parfois quelques feuillets qu'il semait près des fosses communes ou entre les pierres des maisons qui tenaient encore debout. Il en caressait le béton écharpé, murmurait des consignes avec un regard vague comme à un animal loyal à qui il promettait une récompense s'il délivrait son message. Il ne s'adressait plus à cette génération mais à celles d'après, aux fous qui viendraient faire l'archéologie de l'horreur. Ce seront d'autres humains, pensait-il, une fois que le monde aura fini de s'entretuer et qu'il ne restera plus rien. Qu'on aura enterré le dernier enfant qui a vécu pendant la guerre, que plus aucun vivant n'aura respiré l'air vicié des combats. Alors ils viendront et rouvriront les charniers avec un air étonné. Il s'imaginait presque avec délice leur surprise, l'innocence décalée de leurs questions. Quelle sera leur thèse devant tant de corps enchevêtrés ? Une épidémie ? Un sacrifice ? Les guerres auront disparu depuis longtemps et ils contempleront les restes de leurs ancêtres du haut de leur civilisation toute fraîche en se demandant comment ils avaient pu en arriver là. C'est ce qu'Asim se disait et c'est ce qu'il aurait bien voulu signer en bas des feuilles qu'il plantait : "Aux frères d'après, ne nous jugez pas trop durement, nous avons essayé. Ceux que vous voyez sont morts en essayant."

Jour et nuit, il errait comme un chien fou en trébuchant dans les gravats. Il ne parlait plus ou alors avec des cris de bête à l'agonie, effrayant tous ceux qui le croisaient. Parce qu'il avait longtemps été fort et inébranlable, sa douleur, plus que celle des autres, était insupportable aux derniers habitants de la ville. On

racontait qu'il était revenu en plein jour avec deux cadavres ; l'un attaché sur le dos, et l'autre, une poupée de chiffon décapitée, qu'il tenait serrée dans ses bras. Il avait sombré et tous savaient qu'il ne survivrait plus longtemps. Ils en avaient déjà vu, des hommes qui se mettaient à courir d'un coup pour offrir leur poitrine au sniper ou qui se jetaient sous les roues de la hisba. Des institutrices s'étaient immolées au-dessus de leurs livres interdits, des coiffeuses s'étaient planté leurs ciseaux dans la gorge quand leur métier avait été frappé d'infamie par les émirs. Asim, lui, avait choisi de ramper dans les fosses, quitte à s'approcher toujours plus des bâtiments occupés par les exécuteurs de Daech.

Il fallait qu'il parte. La rumeur s'était répandue dans les caves comme un murmure. Un souffle apeuré d'abord, qui était peu à peu devenu une condamnation unanime. Asim s'était détourné des vivants. On ne pouvait plus rien faire pour lui. Il avait préféré se poster entre les deux mondes et grattait la terre avec ses ongles pour en effacer la frontière. Sa détermination n'avait plus rien d'humain. On craignait que ces allers-retours sacrilèges ne précipitent un jugement plus terrible encore, ou empêchent les morts de trouver le repos. Personne pourtant n'avait assez de courage pour aller le chercher, le sortir des décombres et prendre le risque de plonger dans ses yeux délavés pour le lui dire. C'est sa tante qui mit finalement un terme aux voix qui s'élevaient dans son dos. Cela faisait plusieurs jours qu'il avait disparu et un matin, elle prit la direction de l'ancien cimetière. Il lui fallait traverser la moitié de la ville, emprunter les routes défigurées par les bombes, gravir les vieilles marches de marbre affaissées, mais elle savait qu'elle l'y trouverait.

Derrière le dernier portail, le jeune homme était bien là, assis dans la poussière. Ses lèvres sèches et décolorées tremblaient légèrement. Il avait ouvert sur ses genoux le cahier de Taym. Toutes les pages avaient été déchirées, toutes, sauf une feuille blanche battue par le vent. Asim ne regardait rien. C'est à peine s'il salua sa tante d'un signe de tête lorsqu'elle s'assit auprès de lui.

En fixant la peau de la vieille femme, il la trouva encore plus grise qu'avant. Ses cheveux avaient la texture vague des toiles d'araignées. La dernière fois qu'il l'avait vue, c'était à quelques pas d'ici, le soir où il avait mis en terre sa

sœur et son cousin. Après la dernière pelletée, il commençait à se détourner mais sa tante l'avait retenu par le bras :

— Ce n'est pas fini, mon garçon. Il te reste un dernier trou à creuser.

Elle s'était baissée pour ramasser la pelle et l'avait tendue à Asim.

— Celui-là sera pour moi.

Il n'avait rien dit. Il avait repris la pelle de ses mains noueuses, s'était décalé de quelques pas et avait marqué le sol avant de l'entamer encore. La vieille l'avait observé en silence. Elle ne cillait pas. Les bombes s'étaient arrêtées de tomber. Il ne restait dans le ciel que la déclinaison lente des aigles. Quand le jeune homme fut dans la terre jusqu'aux hanches, il se tourna vers sa tante pour chercher son approbation. La vieille femme secoua aimablement la tête :

— Non. Il te faut encore creuser. Je dois descendre très profondément pour que, sur ma route, je puisse récupérer toutes les âmes qui se sont perdues. Il le faut, je ne pourrai pas serrer dans mes bras tous mes petits si d'autres près de moi n'ont pas pu retrouver les leurs.

Asim n'avait rien ajouté. Il avait essuyé la sueur de son front avec le dos de sa main et il s'était remis au travail. Arrivé aux épaules, le jeune homme s'était une nouvelle fois tourné vers l'ancêtre, mais le trou n'était pas encore assez large :

— Je veux une tombe aussi confortable que le ventre de ma mère, sourit la vieille. Pourquoi me regardes-tu ainsi avec tes yeux d'homme étonné ? Moi aussi j'ai été dans un ventre, moi aussi je suis née d'une mère. J'ai été fille avant d'être femme et j'ai été aussi précieuse. J'ai senti le temps doré qui s'écoulait dans mes veines d'enfant. Comme il était court, ce temps-là ; nos jeux ne dureraient pas. Il fallait faire vite : grandir, aider, se taire, se marier, engendrer. La sagesse nous venait comme une blessure et elle ne pouvait pas se transmettre. Les hommes exigent notre amour, demandent nos soins mais ils se moquent de notre sagesse. On s'épuise toute une vie et notre savoir reste vain parce qu'il n'y a personne pour nous écouter ou nous croire. Nos mères et les mères de nos mères ont parlé et leur voix s'est perdue dans le désert. Peut-être que si quelqu'un avait recueilli leurs paroles, le monde aurait été différent.

La tête du jeune homme dépassait à peine du trou, il devait maintenant faire de grands mouvements pour rejeter la terre à la surface. La vieille se pencha sur lui comme si elle lisait par-dessus son épaule une ligne d'un livre qu'elle connaissait déjà. Quand la niche fut assez profonde, elle lui fit signe d'arrêter.

— Au moins, ma tombe est la seule que je n'aurai pas eu honte de te faire creuser.

Elle lui tendit la main pour l'aider à remonter. Asim fut surpris par la force qu'il sentit dans sa poigne. C'était la même impulsion que lorsqu'il était tout petit et qu'elle le sortait du bain où elle l'avait lavé avec ses cousins. Ou peut-être était-ce simplement lui qui avait maigri ? Sa tante contemplait l'ouverture d'un air satisfait.

— C'est bien, dit-elle d'une voix claire. Il ne me reste qu'une dernière chose à faire avant de m'y coucher. Et quand je l'aurai achevée, je viendrai te retrouver ici.

Ce jour était venu. Elle et Asim regardaient vers l'obscurité intacte de la tombe. Ils étaient de nouveau côte à côte, comme le jour où elle lui avait fait promettre qu'il ramènerait son fils. Aujourd'hui encore, elle allait lui demander de jurer et de tenir sa parole. Asim le sentait et serrait le cahier contre lui. C'était tout ce qu'il possédait. Ça et la clé USB qui pulsait dans sa poche.

— Je n'enterrerai pas un enfant de plus, dit-elle enfin en se levant. Cette terre a déjà trop bu de mon sang. Toi, il faut que tu partes d'ici. Je n'ai besoin de personne pour me fermer les yeux mais je veux qu'au moins un seul de mon nom me survive. Il ne reste plus rien ici pour toi. Rien que la défaite et la folie. Tu sais déjà à quoi elles ressemblent, tu rampes encore dans leurs pas. La ville est morte, Asim. Comme tous ceux qui y resteront. C'est pour cela qu'il faut me promettre de partir. J'ai de vieux amis. Ça m'a pris du temps, mais j'ai retrouvé la trace d'un oncle qui est passé du côté turc depuis quelques années maintenant. Une voiture quittera la ville cette nuit pour atteindre la frontière, j'ai déjà rassemblé l'argent pour le passeur. Ils sont prévenus mais ils ne pourront pas attendre longtemps.

Elle lui glissa une liasse de billets dans la poche, frôlant la clé USB.

— Ah, c'est bien, dit-elle en enlevant sa main. Tu l'as gardée sur toi. Taym a bien fait de te la confier. N'oublie pas, tout ce qu'elle a accompli et écrit doit servir. C'est son héritage. Il ne peut pas mourir avec toi. Dis-toi que l'argent vient en partie d'elle. Taym l'avait mis de côté avant le mariage et me l'a donné pour toi. Tu vois, en me faisant cette promesse, tu me permettras à moi aussi de partir sans manquer à ma parole.

La vieille femme jeta un dernier regard à Asim, à sa main crispée sur le cahier et aux larmes qui mouillaient la page blanche.

— Par contre, je reprends cette liste. Tu n'en auras plus besoin. Moi, si. Il ne faudrait pas que j'oublie quelqu'un en partant.

Puis, elle se redressa de toute sa hauteur pour regarder le soleil se coucher derrière les collines. Les rayons étiraient leur lumière jusqu'à elle et ce spectacle semblait lui convenir. Elle fit face à sa tombe avant de se retourner une dernière fois vers Asim :

— Maintenant, mon fils, il est l'heure que tu t'en ailles.

Bérénice était à quelques pas du dernier garage. L'idée d'un traquenard ne la laissait pas en paix. Et si les intermédiaires qu'elle avait dénichés étaient déjà au courant pour le trafic d'antiquités ? Cette ville grouillait d'informateurs en tout genre. Sans doute chercheraient-ils à mettre la main sur les objets. En emmenant l'enfant avec elle, elle leur offrait un magnifique moyen de pression. La jeune femme sentait l'angoisse gonfler dans sa poitrine. Elle n'avait même pas croisé sa logeuse ce matin pour lui dire où elle se rendait. Elle n'avait pas non plus rédigé de note pour éviter de laisser des preuves qui risqueraient de l'incriminer. Si les choses tournaient mal, la pension ne pourrait envoyer personne, ni rien expliquer à Olga. Bérénice était partie dans la précipitation et elle le regrettait, maintenant. Sans s'en rendre compte, elle referma un peu plus ses bras sur le corps de la petite. L'enfant, elle, ne paraissait pas nerveuse, au contraire. Lorsqu'elle était contre elle, la petite avait pris l'habitude de jouer avec le médaillon, ses doigts caressaient la figure hérissée de la Furie, et elle faisait tanguer sa tête comme si elle écoutait une berceuse.

Parfois, il semblait à Bérénice qu'elle avait deviné comment le médaillon était venu jusqu'à elle. La fillette le flattait avec défi et tendresse, une tyrannie d'enfant sur un jouet d'adulte. Dans ses moments de crise de terreur à la pension, Bérénice essayait de capter son attention en faisant danser devant ses yeux l'or de Mossoul et les ceintures cuivrées de Tadmor. Le sac à dos ouvert, elle exposait les objets précieux, retraçait leur histoire qui s'enracinait dans une époque lointaine, forcément merveilleuse. Elle narrait les combats, les étals du

bout du monde, les fêtes et les danses camphrées. À mesure que l'enfant se calmait, elle se découvrait une autre voix, une voix qui lui rappelait les inflexions de son père, ses efforts pour articuler mélodieusement une langue qui lui était étrangère mais qu'il lui offrait en cadeau inestimable. Elle avait eu tort de penser qu'il ne lui avait rien transmis de son passé. Il était dans toutes les histoires qu'il lui avait inventées, dans ses anecdotes sans chute et dans chacune de ses adaptations approximatives. Peut-être y avait-il un peu de son exil quand il lui avait parlé d'Ulysse et de son périple, d'Énée et de sa fuite. C'était maintenant à son tour d'invoquer les génies du temps.

Sur les draps où se réfugiait l'enfant, Bérénice dessinait les cartes des empires engloutis, faisait renaître sur les tapis l'ancienne Palmyre, la Venise des sables qu'elle posait comme un port ouvert dans le désert entre Babylone et la Mésopotamie. Au centre de sa forêt de colonnes, elle faisait se dresser la reine Zénobie dans sa cape d'étoiles et de pourpre, son armure de bijoux étincelant contre Rome et ses armées. L'enfant regardait, interdite, ces maquettes d'or et de chiffon se métamorphoser en décors vivants. Elle jouait avec l'Orient des perles, se rapprochait de la jeune femme pour saisir les boucles de Dioclétien et ceindre son front d'émeraude. Mais arrivée dans son giron, toutes les splendeurs antiques s'évanouissaient et elle n'avait plus d'yeux que pour le médaillon de Bérénice. La première fois, elle avait caressé la grimace de la Furie avec une expression curieuse et avide. Ses peurs s'étaient temporairement envolées au profit d'une résonance nouvelle. Il y avait dans les yeux du monstre la promesse d'une fureur qui apaisait ses terreurs d'orpheline.

Les minutes avant de s'endormir auprès de Bérénice, elle les passait dans un dialogue silencieux avec la relique et il n'y avait que le sommeil pour interrompre leur tête-à-tête. Ses crises commençaient à s'espacer mais leur violence restait la même. Chaque fois, la jeune femme en appelait aux anciens métaux. C'était devenu leur rituel alchimique pour conjurer ses angoisses, des hochets somptueux qu'elle brandissait contre le temps et la ruine. Il était déjà arrivé que la femme de ménage débarque dans la chambre, un plateau fumant à la main, et les surprenne, le sac défait au milieu des parures, la tête de la fillette

couverte d'or et Bérénice maladroitement drapée dans une couverture. La Française accueillait ses regards outrés par un sourire à demi fautif et bredouillait quelques mots pour excuser l'état de la chambre :

— Aujourd'hui on a essayé d'apprendre à compter... On a aussi fait un peu d'histoire...

Dubitative, la vieille femme enjambait le désordre millénaire. Elle déposait le plateau sans un mot mais en prenant bien soin de manifester sa désapprobation par quelques soupirs. Un jour, en quittant la pièce, elle n'avait pas pu s'empêcher de jeter un dernier coup d'œil aux bijoux et d'ajouter dans un grincement amer :

— On pourrait se demander pourquoi une gamine qui fait le bruit d'un animal aurait besoin d'apprendre à compter avec des pierres précieuses...

Bérénice lui avait répondu sans se détourner de l'enfant.

— Elle a certainement vu ce que l'humanité avait de plus laid, pourquoi lui refuser d'approcher ce qu'il y a de beau ?

La femme avait gardé le silence et la porte s'était refermée. Elle était sans doute digne de confiance pensa Bérénice, mais s'attarder trop longtemps dans cet établissement aurait été une erreur et elle ne pouvait pas prendre un tel risque.

Elle continuait d'avancer. La rue était de moins en moins fréquentée à l'approche du terrain vague. D'après ses informations, c'était le dernier garage de l'allée. Derrière lui rouillaient des usines trop éparses pour former une friche industrielle. La sérénité de l'enfant avait un peu calmé Bérénice et elle s'approcha de la lourde porte en fer, tâchant de balayer ses hésitations. Elle n'avait pas le choix. Le temps jouait contre elle et c'était la piste la plus sérieuse qu'elle ait trouvée. Nazar ne l'avait jamais rappelée depuis leur dernière conversation téléphonique. Pourtant, en vérifiant ses comptes bancaires sur son portable, elle avait remarqué le transfert d'une grosse somme d'argent. Le numéro du débiteur lui était inconnu mais l'intitulé de la communication ne laissait pas de doute. Il mentionnait simplement les mots : "Pour l'odyssée". Malgré ses invectives et ses cris d'orfraie, il semblait que le tonton avait fait sa part. Grâce à cet argent, Bérénice allait pouvoir acheter un nouveau passeport à

la petite et leur offrir une chance de rentrer en Europe. Il ne lui manquait plus que les services du faussaire. Bérénice marqua une pause avant de frapper contre le métal. Puis, elle exécuta le rythme convenu avec l'intermédiaire pour signaler sa présence et ses intentions. Le bruit de ses coups résonna derrière l'obscurité encombrée. L'écho se répercutait contre les étagères surchargées sans que rien ne bouge à l'intérieur.

Bérénice attendit un moment mais aucun signe d'une présence ne lui parvint. Sceptique, elle déposa l'enfant sur le sol et observa le rideau de fer. La trace d'un impact empêchait la cloison de se fermer complètement. En manœuvrant un peu sa base, il devait être possible de la relever suffisamment pour se frayer un passage. Bérénice jeta un regard à la petite qui s'était accroupie pour apercevoir l'intérieur. La jeune femme avait pris trop de risques pour renoncer maintenant. En gardant appui sur ses genoux, elle remonta légèrement la porte. Le bruit d'un monstre métallique qu'on éventre la fit grincer des dents mais il ne dura pas longtemps.

— Attends-moi ici, murmura-t-elle, et elle se glissa de l'autre côté.

De l'autre côté de la frontière, Asim y était parvenu sans s'en rendre compte. Le voyage n'avait été qu'une succession d'ombres et de frissons. Sur les dernières indications de sa tante, il avait rejoint une file discrète et silencieuse qui s'était formée à la sortie de la ville. Les silhouettes paraissaient aussi irréelles que des fantômes plantés sur des ruines de théâtre. Chacun restait prudemment drapé dans son attente immobile. Lui avait presque oublié pourquoi il se trouvait là. Il resta debout et inconsistant jusqu'à ce que le vrombissement d'un véhicule lui fasse relever la tête. Des exclamations aussitôt étouffées fusèrent. Des hommes descendirent du camion et fendirent la foule transie. Il y eut des lumières furtives, des ordres jetés comme des pierres. Ils trièrent les corps du bout de leur lampe torche, braquaient leurs faisceaux sur les visages et les billets qui se défroissaient dans les paumes moites. Son tour arrivé, Asim tendit mécaniquement la liasse de Taym. Il n'avait pas le droit de reculer, comme elle n'avait pas reculé en prenant place dans le cortège nuptial. Elle était partie triomphante par une après-midi de musique et de fête. Lui fuyait dans le silence et la honte. Sa chute n'avait pas de fin et entre ses dents, il continuait de lui demander pardon.

Les gens poussaient dans son dos, il fallait embarquer. Le moteur s'ébroua laborieusement dans le sable. L'habitacle était bondé, les respirations irrégulières. Asim ne percevait plus rien hormis quelques frémissements, des bruissements de tissus, l'odeur douceâtre de la sueur qui imprégnait les corps saisis par l'angoisse. Les enfants, s'il y en avait, osaient à peine bouger et

observaient un silence animal malgré les cahots du trajet. Quand les roues s'enlisaient, il fallait descendre, pousser le véhicule et remonter alors qu'il se remettait en marche. Le reste du temps, Asim restait tassé au fond de lui-même. Les paysages qui défilaient entre les interstices des bâches ressemblaient à des souvenirs mal rangés, des formes falsifiées, rauques. Parfois, la nuit était déchirée par des éclairs qui saccadaient l'espace. Des lueurs épinglées sur la ligne d'horizon blanchissaient par salves et chaque fulgurance éteinte donnait l'impression d'être un matin bruyamment avorté. Dans le camion, les vivants se contractaient comme un seul corps face à ce même constat : à quelques kilomètres d'eux on bombardait une ville. Cette pression du vide, Asim la sentait lui écraser la poitrine. Elle se plaquait sur ses tympan, affaissait ses paupières. Comment était-il arrivé dans cette ville turque, il ne s'en souvenait même pas. Toutes les langues lui paraissaient étrangères et il n'était plus sûr de reconnaître la couleur de l'aube.

Le véhicule à peine arrêté, les groupes s'étaient déversés sur le terrain vague. Certains s'étaient immédiatement évanouis vers les hauteurs de la ville. L'endroit devait aussi servir de point de rendez-vous car d'autres semblaient être attendus. Les parents qui les avaient précédés étaient rassemblés le long de la route. Ils s'approchaient d'eux avec des gestes d'affamés et souvent, un obscur sentiment d'urgence et d'hébétude les privait de tout soulagement. Il y avait des larmes au milieu des effusions et toujours ce même silence qui pesait sur les retrouvailles. Le silence des absents qui ne reviendraient pas. On tendait des bouteilles d'eau à ceux qui venaient d'arriver, ils buvaient en tremblant, essuyaient la peur et la saleté du voyage. Pour la première fois depuis le début du trajet, Asim remarqua la présence de trois femmes. C'était leur mouvement qui avait attiré son attention. Tout était sombre avant qu'elles fassent ce geste, un geste immense qui leur faisait lever les bras, se grandir jusqu'à se dédoubler pour fantastiquement réapparaître. Elles venaient d'enlever leur voile. En dessous se déplaient de longues robes colorées aux motifs fleuris, des embarcations dorées ou des oiseaux de paradis. Asim se souvint que sa mère avait coutume d'en porter avant la guerre. Elle en entassait aussi dans son

armoire en attendant que sa sœur se décide enfin à les revêtir. Les après-midi d'ennui, elle les disposait sur son lit pour en lisser le tissu avec le dos de la main ou en vanter une coupe, une fantaisie qui ferait changer d'avis sa fille. Taym l'écoutait avec un mélange de patience et de circonspection. Il suffisait que le jeune homme passe dans le couloir pour qu'elle lui adresse des clins d'œil et prenne un malin plaisir à lui répéter l'argumentation maternelle. Bien sûr, elle aimait forcer le trait. En général, Asim cachait mal son fou rire pendant que Taym, elle, faisait mine d'esquiver les coups de cintre.

Les niqabs furent jetés au sol sous les anciens cris de triomphe. Ce hululement modulé des femmes, Asim ne l'avait plus entendu depuis le mariage de sa sœur. Et il y avait dans cette scène la même force, la même joie féroce. La plus jeune s'était saisie d'un sac en plastique. Un sac qu'elle avait gardé serré contre elle toute la nuit. C'était d'ailleurs le seul effet qu'elle avait emporté. Elle en sortit une boîte d'allumettes et une bouteille sale. Il y eut une odeur d'essence lorsqu'elle la décapsula pour en asperger les voiles. Asim pensa brièvement qu'économiser autant de carburant pendant le siège avait demandé du temps. L'adolescente avait certainement dû se priver de chaleur, de nourriture, pour cet instant. Avec des mouvements solennels et précis, elle craqua une allumette. Durant les quelques secondes qui précédèrent l'embrasement, les témoins de ce nouveau rituel parurent partager son vertige et retrouver ce sentiment de sacré qu'ils pensaient irrévocablement perdu. L'horreur ne les avait pas dépouillés de tout et cette découverte était un triomphe discret, bouleversant qui se déployait au fond d'eux avec, qui sait, la promesse d'une renaissance. Le tissu noir se recroquevillait, s'atrophia sous les flammes comme une peau morte. La jeune fille restait immobile devant le brasier. Elle y regardait brûler quelque chose que personne d'autre qu'elle ne pouvait atteindre. Dans ses yeux, Asim lut que si elle s'était fait arrêter avant la frontière, elle aurait quand même mis le feu à son voile. Peu importe si elle le portait encore.

Asim non plus n'arrivait pas à se détacher des flammes, il en avait pourtant éteint des centaines, c'était son métier. Mais cette fois était différente. Il y voyait les contours épais de ses cauchemars, les ombres de la fosse se consumer dans

une lente agonie. Un bûcher pour les fantômes, voilà ce qu'il contemplait. Il aurait voulu que le feu emporte tout ce qu'il avait vu et qu'il n'aurait jamais dû voir. Il aurait voulu qu'il le laisse nu, qu'il dévore jusqu'à la trace même de son nom. Mais les flammes, repues, décroissaient déjà et il restait toujours quelque chose à la fin. Une espèce de mue noire et fangeuse qui s'était collée à l'asphalte. Asim en aurait pleuré. Le feu mourant, les groupes commençaient à se disperser. Lui restait immobile devant les loques fumantes. L'exposition répétée aux substances dégradées et à la poussière lui avait abîmé la gorge. À cause des solvants, il fut pris de maux de tête et dut réprimer une nausée. Ses yeux lui brûlaient atrocement mais lorsqu'il les releva, il croisa le regard d'un vieil homme braqué sur lui.

Ses prunelles étaient d'un vert profond mais oxydé par endroits, comme du cuivre. Asim pressentait que c'était le parent contacté par sa tante, sans pour autant attendre quoi que ce soit de lui. De l'autre côté du terrain, le vieillard ne prononça pas un mot et se contenta de faire un signe dans sa direction pour lui demander de le suivre. Asim n'avait pas de bagages. Sa tête était vide. Aller avec lui ou errer dans les rues lui était bien égal.

Les quartiers se succédaient, Asim marchait derrière le vieux à la manière d'un somnambule, ne retenant rien du parcours ou des visages qu'il croisait. Les couleurs et les passants en nombre lui étaient douloureux. Il craignait à chaque instant qu'une alarme ne retentisse et que cette illusion de paix ne se résorbe en catastrophe. Car la catastrophe était toujours là, même larvée dans un sourire ou un éclat de voix. Il s'étonnait de voir des commerces ouverts, des femmes dehors. À chaque rue qu'ils traversaient, il s'imaginait voir arriver une voiture armée d'un fusil-mitrailleur ou que l'empressement affairé de la foule allait être soufflé par une explosion. Pas de pendus aux fenêtres, pas d'exécutions aux carrefours. Pourtant, ça devait encore se passer, à quelques kilomètres seulement, à l'instant même où il formulait cette pensée. La juxtaposition des réalités ouvrait en lui un gouffre infini mais il restait impassible. L'angoisse avait lavé

ses traits, tranché le fil de ses nerfs. C'était certainement ce qu'il se passait quand le cerveau, même sans le vouloir, s'était habitué à la terreur. Il savait juste mieux dissimuler ses surgissements intérieurs.

Arrivé chez le vieil homme, Asim était épuisé, étourdi par le frôlement de tous ces vivants auxquels il n'appartenait plus. Dans le tumulte, il lui avait bien semblé croiser quelques ombres comme lui, le regard éteint. Ici, on les appelait les réfugiés. Il devrait s'y faire, mais il ne se sentait pas plus proche de ces exilés que des autres. Et eux, de leur côté, n'auraient rien à lui dire non plus. Ce n'était pas leur faute. Seuls quelques mois séparaient leur départ, mais au milieu il restait cette impossibilité du lien qui perdure au-delà la perte et de la violence. Le mot "refuge" était creux, vidé par la différence entre les enfers personnels et l'inexistence d'un langage commun. Le paradis pouvait bien être un fantasme collectif mais chaque enfer était particulier, insaisissable par la langue. Ça, Asim en était sûr.

Peut-être que Taym, elle, avec ses mots, aurait pu... Non. C'était terminé. Elle n'était plus là. Il n'y avait plus de pont possible entre les hommes et plus rien à attendre. Bien sûr, certains ne le comprenaient pas et continuaient d'espérer. Asim en avait vu à la sortie du terrain vague qui les accostaient avec des photos et une question qu'il avait mille fois entendue sur le seuil des portes ou dans les hôpitaux. Il ne regardait même plus les visages. Par peur de les reconnaître et d'annoncer une réponse, sans doute. Lâche. C'était le mot qui lui battait les tempes depuis qu'il avait embarqué dans le camion. Lâche. Comme si les mouches de la fosse bourdonnaient encore dans ses cheveux. Lâche. S'il fermait les yeux, il était certain de voir ces lettres gravées sur la pierre que lui avait tendue sa sœur. La pierre était sur ses épaules et elle pèserait jusqu'à la fin.

Le temps s'écoulait. Lentement. Asim restait confiné dans un coin de la chambre que le vieux habitait, au fond de sa boutique, fixant le mur sans que plus rien n'émerge en lui que le reflet cru de la réalité. L'oncle vivait dans une pièce unique rendue labyrinthique par tous les objets qu'il y entreposait. À première vue, c'était un naufrage de papeterie et de matériel informatique désuet. Il passait ses journées à réparer ses machines avec une énergie et une technicité qui contrastaient avec ses allures de vieil ermite. À bien y regarder, il n'était peut-être pas si vieux. Son ossature anguleuse semblait avoir été déviée de sa forme initiale, à croire qu'il avait été abruptement déchu d'une stature plus épaisse. Ses gestes avaient été prématurément ralentis et ses muscles séchés sur ses os avant d'atteindre leur maturité. Dans cet organisme rongé de l'intérieur, seul le visage demeurait parfaitement mobile, et ses yeux verts donnaient l'impression de pouvoir gratter la conscience de celui qu'il regardait. Il n'avait posé aucune question à Asim et n'exigeait rien de lui hormis sa présence. Il le postait dans la pièce comme un djinn et sa sombre silhouette suffisait à décourager les clients trop avides ou les intermédiaires agressifs. Cette agitation nerveuse autour de lui, Asim le savait, ne pouvait pas s'expliquer par la simple activité d'informaticien de l'oncle. Même avec sa pensée chancelante, il avait reconnu le ballet fébrile des trafiquants et leurs précautions superstitieuses. Pourtant, ni la brusquerie des transactions, ni les menaces personnelles ne semblaient entamer la routine du vieil homme. Ce dernier ne répondait qu'à son propre rythme et l'idée qu'il se

faisait d'un travail bien fait, comme si la clandestinité du crime n'était pour lui qu'une contrainte esthétique, une ascèse volontaire pour raffermir sa prise sur son art. Quelle que fût la situation, il ne se départait jamais de son calme, encore moins de son sourire flottant qui décontenançait peut-être plus ses interlocuteurs que la carrure décharnée d'Asim dans le fond de la boutique.

Combien de temps le jeune homme resta-t-il auprès de lui ? Personne ne pouvait le dire. Un an ? Deux ans ? Il s'était peu à peu habitué à évoluer entre les piles de papier coton, le matériel de typographie et les reliures de cuir bleu. L'immobilité poussiéreuse des objets le réconfortait. Il s'était surpris à interagir avec eux à la manière concentrée et silencieuse de l'oncle. Doucement, ce dernier avait réussi à l'intéresser à ses réalisations et à ses outils. Une initiation muette qui s'était faite presque à son insu et qui, au fil des mois, avait recouvert ses plaies de la rustine blanche des habitudes. Sans s'en rendre compte, Asim était devenu son élève et il le secondait dans ses tâches quotidiennes avec une sorte de lenteur appliquée. Seul le résultat final de leurs travaux continuait de provoquer chez lui des pensées violentes. Revoir le faucon de Quraych⁴ et les armoiries du régime sur les faux passeports faisait remonter des images à la surface de son esprit comme des noyés après un naufrage. Il avait l'impression que les fantômes transpiraient à nouveau des murs, se frayaient un passage sous sa peau.

— Cet oiseau te contrarie, mon garçon ? avait un jour demandé le vieil homme.

Asim était revenu à lui avec des yeux vides :

— On ne devrait pas le recopier, juste le brûler.

— Moi je trouve que c'est un bel animal, avait répondu le vieux en feignant d'ignorer à qui il faisait référence. Rien n'est mauvais par essence dans la nature, il n'y a que les hommes qui l'enlaidissent à force de mal voir et de mal nommer.

— Je ne pense pas que ce soit un problème de langue ni de vision, répliqua le jeune homme d'une voix terne.

Sous ses sourcils blancs, les yeux du vieillard brillaient :

— Et pourquoi pas ? Les poètes donnent des noms aux choses et aux êtres pour leur permettre d'exister. Que crois-tu que l'on fasse ici ? Pourquoi penses-tu qu'il faille voir les gens à qui je remets ces feuillets ? Il n'y a que l'art pour sauver les hommes, l'art pour leur laver la langue et les yeux.

Asim jeta un regard épars autour de lui :

— Des poètes ? Moi je ne vois ni pinceau ni oud. Ils ont été remplacés par les tampons officiels des assassins. Il n'y a rien de vrai ici.

— Il n'y a pas de vérité, mon garçon. Entre la nature et nos paroles, il ne peut y avoir de place que pour l'art ou l'imposture. Les deux se paient avec des illusions. Aux régimes d'usurpateurs, il faut des artistes faussaires. Nous sommes là pour tisser des fils dans la toile de leurs mensonges et créer des saufs-conduits pour que quelques-uns en réchappent.

Asim ne dit plus rien et déposa le passeport entre les feuilles creusées d'un vieux livre. Il s'était fait aux énigmes de son hôte et acceptait ses lubies. Sans doute en aurait-il même été ému si sa tristesse avait laissé assez d'espace pour permettre aux mots de se semer. Le vieux, lui, ne semblait pas contrarié par les réserves du garçon. Il continuait de lui transmettre son art et ses secrets. Les gestes du jeune homme s'affermirent de jour en jour. Il gagnait en précision à mesure que la souplesse du vieux maître déclinait. L'oncle semblait soulagé de transmettre. Longtemps, il avait attendu un successeur, maintenant qu'il l'avait trouvé, il s'autorisait à disparaître comme si son corps ne voulait plus retenir ce qu'il donnait à apprendre. Rester derrière ses écrans pour parachever ses modèles lui était de plus en plus difficile et il lui arrivait souvent de confondre les codes et les chiffres. Asim le voyait et corrigeait ses erreurs sans jamais les lui faire remarquer. Il cachait aussi ses lacunes devant les questions inquisitrices des intermédiaires.

Un jour où le vieil homme recevait un couple pour lui donner leurs nouveaux noms, son esprit s'égarait un instant. Lui qui avait forgé tant de nouvelles vies ne parvenait plus à trouver ses mots. Les lettres qu'il désirait inscrire sous leur photo d'identité s'évaporaient sous ses doigts. À croire que la réserve de la langue en lui s'était épuisée. Il scrutait leur visage, devinait une histoire mais il

ne voyait plus rien derrière eux. Le temps l'avait transformé en poète aveugle et mutique. Asim était venu s'asseoir à ses côtés pour le soutenir. Après un regard sur le couple exténué, il comprit qu'ils étaient arrivés là avec leurs dernières forces. L'homme et la femme posèrent sur lui des yeux lourds et attentifs. Ils ne disaient rien, attendant simplement la permission d'exister à nouveau pour pouvoir s'en aller. Deux noms, pensa Asim. Il en fallait deux et il pourrait les renvoyer sans les avoir trahis. Ce soir-là, il se passa quelque chose qu'il n'aurait jamais cru possible.

La pierre qu'il portait sur son dos se mit à luire comme dans son rêve et il sentit couler le long de ses épaules et de ses bras les noms de tous ceux étouffés dans les ruines. Il en choisit deux et les inscrivit sur les carnets bleus. Il les prononça une dernière fois avant de les tendre à l'homme et à la femme. Incrédules, ces derniers avaient contemplé leurs feuillets sans se rendre compte que les lettres passaient de la peau d'Asim à la leur. Au moment où ils allaient remettre la somme convenue sur le bureau, le vieillard leva la main pour les en empêcher.

— Cela ne sera pas nécessaire, avait-il doucement articulé. Car ce soir, il y a eu trois renaissances. Gardez ça pour le voyage.

Le couple les remercia en les recommandant à Dieu. Asim, lui, était resté assis, presque sonné. C'est à peine s'il avait entendu l'oncle refermer la porte derrière eux. En imprimant les lettres sur le papier, le jeune homme avait eu la sensation qu'elles avaient glissé hors de lui et il se sentait plus léger de deux âmes. Sur toutes celles qu'il avait abritées, celles-là s'étaient accrochées à l'ombre de cette femme et de cet homme. Elles avaient passé le seuil de la porte avec eux. Asim n'en était plus le gardien, juste le passeur, et cette révélation fut pour lui comme être rappelé au monde.

Les forces du vieillard déclinaient lentement et il avait confié à Asim le soin de ses affaires. Depuis ce fameux soir, c'était lui qui signait et remettait les faux papiers. Le faucon sur la couverture des carnets bleus ne l'émouvait plus, il marquait le doré de ses plumes avec le soin d'un homme qui fait un vœu. Chaque demande, chaque passeport était l'occasion de faire fondre la pierre qui pesait sur ses épaules. Tous les noms qu'il avait retenus en lui jusqu'à la folie, il les redonnait aux vivants. C'était comme ressusciter les morts. Quelque chose d'eux survivrait au-delà des ruines. À l'encre, il inscrivait les lettres sur les pages des feuillets, tamponnait les photos et par cette magie obscure, ceux qu'il avait enterrés se tenaient à nouveau devant lui. Il éprouvait un sentiment d'un autre monde, celui d'un enfant qui se rêve invisible et joue avec les choses immatérielles. Les morts pouvaient revenir et la douleur changeait enfin de nature.

Un jour, sa sœur lui avait dit qu'il y avait dix fois plus de morts que de vivants sur la terre. Ils étaient encore enfants et mangeaient des gâteaux allongés sur le tapis du salon. Taym lui avait parlé d'un article de géographie qu'elle avait lu. Un professeur y expliquait que si on comptabilisait tous les morts depuis le début de l'humanité, ils étaient dix fois plus nombreux que la population totale des vivants actuels.

— Tu imagines, lui avait dit sa sœur. C'est comme si derrière nous il y avait dix personnes qui marchaient tout le temps, dix ancêtres qui nous accompagnaient en permanence.

— Des morts ? avait répété Asim vaguement inquiet.

Taym avait hoché la tête avec un air mystérieux et ravi.

— C'est fort non ? On ne naît jamais seul, il y aura toujours dix personnes derrière nous.

Asim avait fait mine de regarder autour lui, se demandant si leur salon pouvait contenir autant de monde. Il avait imaginé la suite de sa mère coincée autour d'elle dans la petite cuisine, des gros fantômes qui devaient se contorsionner pour ne pas la gêner dans ses mouvements quand elle ouvrait et refermait les placards encombrés. C'était peut-être pour ça qu'elle marmonnait autant. Cette scène lui donna une autre idée :

— Tu crois qu'on peut les choisir ? Si on peut, moi je voudrais un homme des cavernes avec une grosse massue, un soldat de Carthage, un pompier dans son uniforme, une belle danseuse, comme celles que l'on voit parfois à la télé, tu sais, celles qui dansent en agitant des voiles transparents et colorés.

Il avait continué d'égrener la liste idéale de son escorte mortuaire en les comptant sur ses doigts collants de sucre. Après la danseuse, il s'était un peu perdu dans les détails, mais au bout de quelques minutes, il savait qu'il tenait l'équipe parfaite. Ça avait beaucoup fait rire Taym et elle aussi avait réfléchi à ceux qui pouvaient l'entourer. Est-ce que la reine Zénobie faisait partie des possibilités ? Les enfants s'étaient lancés dans un débat sur les personnages historiques qui leur seraient le plus utiles. Est-ce qu'une liste était définitive, ou pouvaient-ils échanger leurs morts selon le jour et l'humeur ? Que faire d'eux au quotidien ? Il aurait été confortable de pouvoir leur parler, leur demander des conseils, trouver en eux une aide pour les devoirs ou les corvées.

— Tu penses qu'on peut les faire s'affronter pour savoir qui a le meilleur groupe ?

— Ça pourrait être une idée, mais contre les miens tu n'aurais aucune chance !

À ce moment, il avait brièvement songé que, quitte à combattre, les adultes auraient pu se faire remplacer pour la guerre. Comme ça, tous les conflits n'auraient plus été que des escarmouches de fantômes déjà sacrifiés et les vivants auraient pu jouir du reste de l'histoire en paix. La chose était impossible,

mais l'idée avait plu à Asim et le sentiment presque physique de sa naïveté débordait encore sur ses pensées d'adulte. Il aurait pu en rire. Seulement, avec la recrudescence des massacres, le compteur universel avait dû s'accélérer et il y avait maintenant plus de dix morts derrière chaque vivant. C'est à cela qu'il pensait lorsqu'il remettait les papiers dans les mains des exilés. À la longue file qui marchait déjà sur leurs pas, il ajoutait une personne, un nom, un visage qu'il avait connu ou retenu dans les archives de Taym. Le carnet à peine délivré, il voyait l'ombre se former silencieusement derrière eux et embrasser leurs mouvements fatigués jusqu'à la porte. Asim ne s'arrêterait pas tant qu'il ne les aurait pas tous épuisés, tant que la pierre brûlerait encore sur ses épaules.

Les jours passaient, et l'oncle s'enfonçait doucement dans une épaisse léthargie. Asim restait à son chevet pour travailler, humectait ses lèvres avec un peu d'eau sucrée. Le vieillard ne permettait pas qu'il entreprenne plus pour le soigner. Il savait que sa fin approchait et ne voulait rien faire pour la retarder. Il gardait le visage tourné vers le plafond, seule la couleur de ses yeux changeait. Elle se confondait avec les paysages qu'il avait connus, passait d'un vert primordial à des nuances plus délavées. Asim n'était pas triste, le vide avait pris une place trop grande dans son cœur pour avoir encore peur de la solitude. Il lui était simplement reconnaissant d'avoir vécu jusque-là pour lui transmettre ses instruments. Depuis son voyage dans la fosse, il était resté sur le seuil. Mais grâce à l'enseignement du vieux, il pouvait rendre les regards que l'abîme lui lançait. Bien que son esprit fût loin d'être apaisé, il avait été en quelque sorte lissé par l'apprentissage et il n'offrait plus autant de prise au désespoir qu'avant.

Asim avait maintenant une boussole pour affronter le mirage anonyme de la guerre et ses souvenirs. Patiemment, il se reforgeait une communauté sur les ruines, une armée sans armes qui marchait à travers le monde en portant en bannière la mémoire des morts. Il était convaincu que redistribuer leurs noms ne revenait pas à effacer leur existence. C'était au contraire un moyen de les honorer, d'entretenir une preuve vivante de leur passage. Il avait l'impression de tromper le destin en relançant les dés. Toutes ces pensées, il ne les avait jamais partagées avec son hôte, il n'en avait pas eu besoin :

— Après ma mort, mon garçon, fais attention à qui tu donneras mon nom. Celui-là partira avec une soif d’insatiable. Parce que ma soif me survivra, j’en suis sûr. Elle m’est venue en traversant le désert, en cherchant dans ma langue les mots que les hommes n’avaient pas voulu apprendre.

Ils n’avaient jamais échangé sur leur histoire respective. En dehors des digressions poétiques du vieil homme, leur conversation s’était bornée à la formulation des tâches quotidiennes et des étapes nécessaires à la fabrication des faux papiers. Il n’avait jamais raconté à Asim pourquoi ni comment il avait atterri dans cette ville. Quelques anecdotes lui étaient revenues au cours des derniers jours, des récits décousus qu’il livrait parfois avec une grammaire classique et, de plus en plus souvent, dans un babillage d’enfant. La plupart du temps il se taisait, se contentant de fixer les ombres ou les formes invisibles qui nageaient sur les murs. Asim resta auprès de lui jusqu’au dernier soir.

Le soleil s’était couché et le jeune homme avait refermé la porte sur un client tardif. Il regagna l’arrière-boutique pour s’asseoir près du matelas de son oncle. Les genoux écartés et dos au mur, Asim avait pris l’habitude de lui tenir compagnie en faisant tourner entre ses doigts la clé USB de Taym. Il la manipulait sans la voir, comme on égrène un *misbaha*⁵. Au lieu des noms de Dieu et des prières, il se répétait mentalement ceux que Taym avait consignés. Peut-être commençait-il à s’endormir lorsqu’il sentit soudain des doigts se saisir de sa main. Asim se retourna et accrocha le regard du vieillard. Il avait des yeux étonnement clairs et toujours ce sourire acéré flottant sur les lèvres :

— Ne t’inquiète pas, mon garçon. Après moi, tu ne resteras pas longtemps seul. Elle sera bientôt là pour t’aider.

Son œil vert brillait encore et il lui désigna la clé. Asim resta interdit. C’étaient ses premiers mots intelligibles depuis des jours et il avait réussi à rassembler ses forces pour se relever sur les coudes, même en tremblant. Passé la surprise, le jeune homme l’aida à se recoucher, prenant cette agitation comme le signe de la fin. Cette illusion d’exaltation, il la reconnaissait pour y avoir déjà été

confronté lors d'interventions, à l'hôpital aussi, au moment où les mourants semblaient retrouver un peu de vitalité avant de sombrer. L'oncle décéda dans la nuit. Asim ne pensa plus à ses dernières paroles, jusqu'à ce qu'il la rencontre.

5. Chapelet de prière musulman.

Le garage était rempli de fournitures en tout genre et de matériel informatique dépassé. Bérénice progressait difficilement entre les meubles surchargés. Dans la pénombre, il lui fallut quelques minutes pour comprendre que des ouvertures avaient été aménagées dans les murs pour faire communiquer les espaces entre les cellules et ainsi obtenir une réserve plus grande. Bien entendu, cette enfilade de pièces restait indécélable depuis la rue. À l'intérieur, rien ne bougeait. Ce silence lui pesait et elle ne savait plus ce qu'elle devait chercher : une forme de vie ou des preuves d'une quelconque activité qui pourraient la mettre sur les traces du faussaire ?

Elle enjamba une des entrées de fortune pour pénétrer dans le garage voisin. C'était la dernière salle qu'elle se permettait de visiter avant de rebrousser chemin et de récupérer la petite. Elle s'aperçut trop tard qu'une ombre arrivait de l'autre côté de la pièce : l'ouverture creusée dans le mur semblait trop étroite pour sa masse et quand le grand corps se déplia enfin, Bérénice eut instinctivement un mouvement de recul. En face d'elle, un homme la regardait avec surprise. Malgré son dos voûté sous une veste informe, il paraissait immense. Sa peau, ses cheveux avaient la couleur de la poussière, comme si on avait soufflé une poignée de sable sur le squelette d'un ancien géant. Bérénice n'était plus tout à fait certaine de ce qu'elle devait dire, mais l'idée de s'excuser pour être entrée sans permission ne la traversa pas :

— Je cherche le pompier syrien, lança-t-elle d'une voix un peu trop haute.

Même en anglais, cette suite de mots lui semblait parfaitement improbable. Et elle avait dû s'entendre les prononcer pour se rendre compte qu'ils produisaient dans son esprit une ébullition de références contradictoires, allant de ses souvenirs de calendrier kitsch à des images de villes en guerre, les mêmes qui passaient en boucle sur les chaînes d'information.

— On m'a dit que je pouvais le trouver ici, poursuivit-elle. J'ai un service à lui demander.

Elle le regarda plus attentivement. Il avait des airs de félin blessé, des yeux vagues et perdus prisonniers des muscles de son visage. L'homme gardait le silence. Bérénice fit un pas dans sa direction.

— Est-ce que c'est vous ?

Il la détailla longuement avant de répondre, comme si la question ne lui avait pas été adressée. Bérénice le laissa faire, il n'y avait rien dans son attitude qui fût penser à l'examen visqueux des douaniers. C'était un regard d'homme qu'elle ne connaissait pas encore. Des yeux qui glissaient sans rien vouloir posséder, avec au fond des pupilles une prière silencieuse. Il semblait guetter quelque chose au-delà d'elle, une confirmation peut-être. Puis, il s'arrêta sur sa gorge et hocha lentement la tête, toujours sans prononcer un son. Bérénice percevait une sorte de retenue volontaire, comme s'il portait en lui-même un cataclysme qu'il craignait de voir resurgir à tout moment.

— Tu ne ressembles pas à quelqu'un qui a besoin de papiers, articula-t-il après un temps.

Son anglais était rauque, mais la voix n'hésitait pas.

— Ce n'est pas pour moi, répondit Bérénice.

Derrière elle, un bruit de ferraille attira leur attention. La fillette s'était faufilée sous le rideau et observait la scène dans un coin de la pièce. Elle aspirait l'air par petites bouffées sans quitter l'homme des yeux. Bérénice n'ajouta rien, elle laissa simplement l'enfant la rejoindre et la prit par les épaules :

— C'est pour elle.

Un éclat passa dans le regard de l'homme. Doucement, il se décala de l'embrasure. Son pas était lourd, on aurait cru qu'une armée d'ombres marchaient avec lui. Il s'accroupit et tendit la main vers la petite fille.

— Elle est un peu sauvage, voulut prévenir Bérénice qui craignait un mouvement brusque ou un cri.

Sa phrase se perdit dans l'air. La petite s'était avancée sans aucun signe de peur. C'était la première fois depuis qu'elle l'avait embarquée que l'enfant allait au-devant d'un étranger. Elle s'était approchée de la main tendue en animal qui sent l'homme avant d'accepter son aide. Puis, elle se saisit de la large paume, observa l'enchevêtrement des lignes et y déposa sa tête comme pour y chercher une caresse. Elle n'avait pas fermé les yeux. Les deux Syriens échangèrent un long regard, il n'y avait plus besoin de mots. Bérénice n'en revenait pas.

— Comment s'appelle-t-elle ?

La question la frappa. Elle ne connaissait pas son nom et n'avait jamais songé à le lui demander. Jusqu'à maintenant elles s'étaient contentées d'un langage personnel. Un dialogue ininterrompu qui n'avait jamais nécessité ni d'adresse ni de référence extérieure. C'était stupide, pensa Bérénice. Elle aurait dû avoir la présence d'esprit de se présenter et de l'interroger. De toute façon, elle aurait besoin d'une identité pour les papiers. Les regards se tournèrent vers la petite qui ne disait rien. Elle comprenait mais ne bougeait pas. Un sourire presque sérieux aux lèvres, elle attendait simplement qu'on lui trouve un nom pour une vie qui n'avait pas encore commencé.

— J'ai peut-être un nom pour toi, murmura l'homme.

Bérénice restait interdite. Le dos appuyé contre le mur de la boutique, elle essayait de se faire oublier d'un univers où elle avait pénétré par effraction. Comment elle avait atterri dans cette salle, au milieu de ces gens, lui importait peu. Elle éprouvait l'étrange impression d'avoir mis les pieds dans les traces d'une autre. Son existence entière semblait déviée par l'attraction d'une orbite préétablie, et pourtant, elle ne s'était jamais sentie aussi libre. Bérénice avait cédé à la force de son étoile errante et tout avait changé.

Après la rencontre avec le faussaire, un rendez-vous avait été pris. Il lui avait demandé de revenir avec l'enfant pour prendre quelques clichés. La petite, comme la première fois, s'était laissée faire de bonne grâce. Un lien semblait s'être instinctivement noué entre ces deux-là. Il y avait quelque chose d'étonnant à voir un être aussi minuscule interagir à égalité avec un géant de cette stature. Bérénice avait observé leurs échanges en silence. Les jours suivants, l'homme leur avait demandé de revenir, toujours pour un motif différent. Il fallait relever les empreintes, prendre les mesures. Une autre après-midi, c'était l'encre qui manquait et il les avait invitées à rester dîner. La jeune femme n'était pas dupe de ces prétendus retards. Plusieurs fois, elle avait été tentée de poser un ultimatum ou de chercher une autre filière. Plusieurs fois, elle avait renoncé en voyant le visage de l'enfant. La gamine semblait tirer de chacune de ces

rencontres un équilibre et un réconfort au-delà de ce qu'elle pouvait lui apporter. Ses terreurs s'atténuèrent et elle acceptait de se nourrir pourvu que ce soit le "pompiers" qui lui donne à manger.

— Elle préfère la cuisine de ma région, disait-il presque en s'excusant.

Il avait de l'allure et des gestes naturels là où Bérénice prodiguait des soins réfléchis mais nerveux. L'enfant s'étoffait et les traits de la statue de ciment se faisaient doucement plus humains. Bérénice avait accepté ce contrat tacite entre eux. Pour quelques jours encore, elle consentit à ne pas les hâter. L'enfant se réfugiait près d'elle le temps que le faussaire honore d'autres commandes. Ses services étaient très demandés. Et, contrairement à ce que Bérénice aurait pu croire, la grande majorité de ses acheteurs étaient de véritables ressortissants syriens. Sans comprendre la langue, elle s'en était doutée en observant les groupes qui allaient et venaient. Après avoir payé son livret, un jeune étudiant lui avait expliqué dans un anglais parfait que passer par les voies légales pour l'obtenir était beaucoup trop dangereux. Les passeports étaient devenus les hameçons du régime pour emprisonner les citoyens qui avait disparu de son radar un peu trop longtemps. Ceux qui avaient pris le risque de retourner au pays pour faire une demande en bonne et due forme n'avaient jamais pu en ressortir.

— Ma terre est la plus belle du monde mais elle est avide, lui avait dit le jeune homme. Elle est avare de notre sang et ne supporterait pas qu'on le verse ailleurs, même par accident.

Les réfugiés qui n'avaient pas l'argent pour payer à prix d'or le personnel des ambassades à l'étranger se tournaient vers ce genre de trafic.

— Combien ? demanda Bérénice un soir.

Le faussaire avait fait mine de ne pas entendre et acheva de glisser un morceau de kibbeh dans la bouche grande ouverte de l'enfant.

— Combien pour le passeport et quand pourrait-il être terminé ?

Cette fois, Bérénice avait répété la question avec une voix ferme. L'homme lui répondit sans quitter des yeux la petite qui tenait son assiette.

— Le vieux qui m'a appris à travailler me disait qu'un bon prix devait correspondre aux moyens du client.

— Tu pourras en tirer une belle somme à condition que tu me le délivres rapidement.

— Et d'où viendrait l'argent ?

La jeune femme se tut. Elle n'appréciait pas cet élan de zèle. Dans le contexte qui les réunissait, il lui apparaissait tout à fait déplacé.

— Les gens commencent à parler, continua l'homme en anglais. Certains disent que tu as volé des objets. Des objets précieux qui n'appartenaient pas à ceux de ta culture.

— Je ne vole rien, je transmets, se défendit Bérénice. Ce ne sont pas tant des objets que des histoires que j'emporte avec moi.

Ce disant, elle sentait de nouveau le médaillon peser sur sa poitrine. L'homme essuya doucement les lèvres de la petite et se releva pour lui faire face.

— Dans ce cas, il y a une histoire que je voudrais que tu transmettes.

L'idée l'avait traversé la première fois qu'il l'avait aperçue dans la pénombre. Ses cheveux emmêlés, sa silhouette inflexible. Quelque chose sur sa gorge avait reflété la lumière et attiré son attention. Pendant un bref instant, l'entrelacement des bijoux sur son cou lui avait rappelé les serpents qui masquaient la blessure de sa sœur dans son rêve. Il avait cru redevenir fou, terrassé à l'idée de la voir s'évaporer une nouvelle fois. Mais il y avait eu l'enfant. L'enfant l'avait rassuré. Elle avait ses yeux de velours sombre. En les plongeant dans les siens, elle lui avait rendu son courage. Lui donner un nom ? C'était bien ce que faisaient les adultes pour recommander les petits à la vie. Il en avait déjà donné des centaines. Certains qu'il avait lui-même écrits sur les tombes, d'autres qu'il avait entendus criés dans les hôpitaux. Pourtant, lorsqu'il sentit le poids de sa tête dans sa paume, un seul lui était revenu. Ce nom n'avait jamais été gravé sur aucune pierre parce qu'il l'avait gardé en lui comme une blessure. Il avait cessé de le prononcer depuis longtemps et il ne pensait pas pouvoir l'énoncer à nouveau. Qu'est-ce qu'un nom ? Une promesse ? Une malédiction ? En contemplant la lune, il se demandait ce qu'en aurait pensé le vieux poète. L'éclat qu'elle lui renvoya lui fit comprendre que, sans doute, il avait déjà trouvé une réponse à cette question.

Les rencontrer toutes les deux lui avait rappelé des sensations oubliées. Son corps répondait à d'anciens signaux. Il y avait de nouveau quelqu'un pour qui mélanger la viande avec le blé, quelqu'un pour qui couper les tomates et l'oignon. Il sentait la nourriture entre ses doigts s'amollir et la matière retrouvait

soudain un sens. De temps à autre, il posait les yeux sur la jeune femme. La ressemblance physique lui paraissait moins évidente. Ce n'était pas le même regard, ce n'était pas la même langue et pourtant, il retrouvait en elle des échos de sa sœur. Cette attitude face au silence, cette façon d'être absente sans rien perdre de sa concentration. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour se renseigner sur la Française et au fond, il n'avait pas été très étonné de ce qu'il avait découvert. Une après-midi, elle avait emporté son ordinateur pour travailler. Il l'avait observée assise en tailleur derrière son écran. Il avait pensé qu'elle devait avoir fait des études, qu'elle devait connaître beaucoup de mots. C'était une réflexion naïve et sans fondement, peut-être. Mais elle brûlait sa réalité comme la pierre sur ses épaules. Des images de son rêve lui revenaient de plus en plus souvent. Une séquence entêtante qui le ramenait chaque nuit dans le désert, juste devant la fosse. Il avait cru que transformer le sang en encre bleue sur les passeports suffirait. Malgré cela, les noms qu'il sentait gravés dans son dos lui déchiraient la peau. Au-delà de sa promesse, Asim commençait à percevoir qu'il se débattait avec un testament dont il n'était peut-être pas le destinataire. Il y a des héritages insolubles que l'on doit transmettre. Sa tante avait raison, c'étaient les derniers mots de Taym et ils ne pouvaient pas mourir avec lui.

Il lui avait tendu la clé USB et s'était assis près d'elle.

— Je ne parle que quelques mots d'arabe, le prévint-elle. Et encore, juste ce que j'ai appris en négociant.

Il hocha la tête et lui indiqua une série de fichiers en anglais. Ceux que sa sœur rédigeait pour des organisations étrangères. Il prit ensuite la petite qui était accrochée à Bérénice et l'emmena de l'autre côté du comptoir. La jeune femme resta seule devant l'écran. Asim, puisque c'était son nom, était resté vague sur ce qu'il attendait d'elle :

— Prends le temps qu'il faudra, lui avait-il lancé en emportant l'enfant.

Bérénice avait haussé un sourcil. Comme si elle avait du temps pour ses énigmes. En face des icônes fermées, elle avait l'impression de se retrouver devant le large rideau de fer qu'elle avait entrouvert dans l'allée des garages quelques jours plus tôt. À la différence qu'aujourd'hui elle n'était pas certaine de vouloir se glisser à l'intérieur. Sur sa gorge, la Furie s'étirait et elle sentait des écailles ramper sous sa peau. Bérénice ne pouvait plus reculer. Devant elle, l'homme venait d'ouvrir grande l'entrée. L'obscurité était béante et elle devait s'y engouffrer. La jeune femme soupira et ouvrit le premier fichier.

Les lignes et les images défilent.

Asim est à l'autre bout de la pièce avec l'enfant. Il n'a pas besoin de la regarder. Il connaît déjà le chemin qu'elle s'appête à suivre et se concentre sur la fillette qui l'observe avec ses grands yeux d'ombre. Il la serre contre sa poitrine. Curieusement, une ancienne chanson lui revient. Il la fredonne du bout

des lèvres. Les minutes passent, il ne tourne même pas la tête lorsqu'il entend la porte claquer. Partir ? Oui, lui aussi avait été tenté de fuir, d'abandonner. Il sent les mains de l'enfant qui se perdent dans ses boucles presque grises. Dans son cœur, il n'y a plus d'angoisse. Il sait qu'elle reviendra. Elle aussi porte autour du cou un serpent et, quand elle franchira de nouveau le seuil de la boutique, il sera là. Il lui tendra son ordinateur et, sur la table, le thé sera servi.

Témoins

Bérénice avait cru dans la langue. Elle avait reçu de son père le sens de chaque mot comme un cadeau, un trésor que son accent polissait spécialement pour elle. Aujourd'hui elle rencontrait une autre parole, à la fois sublime et impuissante. Une voix qui ouvrait un gouffre. Elle comprenait soudain que les mots avaient deux faces, deux histoires parallèles qui s'écrivaient avec le sang d'une même humanité. Plus jamais elle ne pourrait prononcer le mot paix, le mot justice, sans éprouver de la honte. Les lettres s'effaçaient, elles n'étaient plus que des coquilles vides. Toute la lâcheté de la civilisation résidait dans cette promesse non tenue, dans cet écho répété à l'infini.

Quand son père lui racontait les épopées, les guerres antiques, elle se demandait toujours comment le monde avait pu survivre à ces assauts formidables. Les hommes, à l'époque, ne pouvaient pas être les mêmes. Elle imaginait des dieux assoiffés de sang qui prenaient part aux combats, des mortels qui traînaient derrière eux les carcasses de leurs victimes. Elle se représentait les flammes dorées dans les palais, les objets précieux qui disparaissaient dans les cales des vainqueurs. Avec terreur et envie, elle avait écouté ces récits toute son enfance. La guerre alors lui apparaissait dans sa pompe virile et éclatante. Petite fille, elle enviait la gloire des héros, la mort des hommes. Était-elle indifférente au destin des perdants ? Elle ne voyait pas le visage de Troie, les ravages de la guerre et de l'exil. Elle rêvait de sang, et de conquêtes, d'empires engloutis et de

demi-dieux sacrifiés. C'était peut-être ce qu'elle cherchait en creusant dans le sable, retrouver cette musique infaillible, l'illusion de la toute-puissance et, surtout, l'ivresse gratuite de la langue.

Elle comprenait maintenant à quel point elle avait été naïve. À quel point la pourpre des mots, la trahison du langage avaient fait de la guerre quelque chose de noble, d'exaltant. Le sang humain était un nectar qu'il fallait répandre pour honorer les dieux. Elle n'en retrouvait jamais sur les restes qu'elle déterrait. Dans ses recherches, les squelettes étaient blanchis par les siècles qui les séparaient. Ils l'émouvaient souvent comme des objets lointains, mais leur souffrance lui restait inaccessible. Bérénice les considérait comme des couches d'humanité sédimentées par le temps, des corps semés dans la terre par des victoires grandioses qu'elle avait appris à chérir comme des légendes.

À contre-courant, son esprit remontait le fil de ses intuitions. Elle cherchait dans le noir des images familières. Les mots qu'elle venait de lire, les photos sur l'écran s'emmêlaient dans la masse de ses souvenirs de classe, les vignettes de ses manuels sur l'Antiquité. Elle comprenait maintenant que les Grecs s'étaient couverts de sang et de honte. Il aurait fallu inventer un autre langage, un autre monde après ça. Mais il y a des mythes plus entêtants que des parfums. Pourquoi lui revenaient-ils maintenant ? Pourquoi devait-elle toujours s'abriter derrière ces récits ? Toute sa vie, Bérénice avait utilisé la langue comme un bouclier, le même qui étincelait au bras d'Achille. Une arme, à la fois œuvre et miroir, sur laquelle on préférait admirer les vaches ciselées d'or et d'étain, les noces d'argent, au lieu de regarder la ville assiégée qui brûlait. Bérénice devait voir ce qu'il y avait derrière, réapprendre à parler, à lire. Au-delà des faux mythes et du silence, elle découvrait un nouvel alphabet, une voix qui résonnait de l'autre côté et qui rendait à tout sa densité première.

Lorsqu'elle était retournée dans la boutique, Asim ne lui avait posé aucune question et lui avait rendu l'enfant. Bérénice était restée muette tout le long du trajet jusqu'à la pension. Elle ne sentait même plus le poids de la petite dans ses bras. Elle pensait à toutes ces années pendant lesquelles elle avait regardé ailleurs, creusé la terre. Elle s'était enterrée dans des chantiers, ensevelie sous

des tonnes de ruines comme si l'histoire s'était arrêtée avant elle. Mais l'histoire ne s'arrête jamais. Pas plus que sa fièvre ne se calme ou que ses vieux monstres ne s'endorment. Ils se tordent, convulsionnent, cherchent un nouveau théâtre et les acteurs qu'ils y engloutiront. En filant dans la nuit, Bérénice restait sans force devant sa propre lâcheté. Ce faux vide en elle n'avait été qu'un aveuglement calculé. Peut-être parce qu'elle n'était pas prête pour ça. Mais est-on jamais prêt ?

Une fois arrivée dans l'arrière-cour, elle aperçut sa logeuse qui l'attendait en haut des escaliers. Sa mine était encore plus sinistre que d'habitude. En rentrant à sa suite, Bérénice ne s'étonna pas de voir toutes les lumières éteintes. Elles restèrent quelques minutes immobiles dans l'obscurité de la cuisine, jusqu'à ce que la vieille femme se penche sur elle, comme pour vérifier que l'enfant était bien endormie.

— Il y a des hommes qui rôdent dehors, ils recherchent une Française. J'ai dû louer la chambre à quelqu'un d'autre ce matin pour ne pas éveiller les soupçons. L'attaque du café, ce n'était pas un attentat mais un règlement de comptes. J'ai mis vos affaires dans la pièce du bas...

Les mots glissaient sur Bérénice sans vraiment l'atteindre. Quelque chose dans sa tête s'était réveillé et n'en finissait pas de hurler.

— ... Si ça se confirme, ils ne mettront pas longtemps avant de débarquer ici.

La logeuse tirait nerveusement sur son voile. Bérénice comprit ce qu'elle n'osait pas lui demander.

— Ne vous en faites pas. C'est la dernière nuit. Pour le reste, je sais où aller.

La vieille femme baissa la tête, un peu honteuse :

— Mes fils essaient de brouiller les pistes, ils lancent de fausses rumeurs. Je les enverrai te prévenir si les autres se rapprochent un peu trop. Dans tous les cas, tu ne devrais pas t'attarder et rentrer dès que tu le peux.

Bérénice la remercia de ce qu'elle avait déjà fait, pour elle et l'enfant.

— Demain, j'appellerai moi-même la galerie pour l'annoncer à Olga. Par contre, je ne partirai pas maintenant. Il me reste encore des choses à faire.

Le lendemain matin, Bérénice se présenta à la porte du faussaire. La petite dans une main et le sac à dos dans l'autre. Lui n'eut pas l'air surpris en leur ouvrant. Il s'effaça simplement pour les laisser entrer. À l'intérieur, Bérénice remarqua que son ordinateur était resté sur la table basse, là où elle l'avait laissé. La clé avait simplement été retirée et déposée à côté de la machine. Il y avait aussi trois verres de thé qui fumaient sur le plateau martelé. Asim les attendait. À peine posée sur le sol, l'enfant se dirigea vers les coussins délavés et se saisit d'un verre. La jeune femme pensait qu'elle allait simplement le porter à ses lèvres, mais au lieu de cela, la petite revint vers eux et leur en offrit.

— Tu vois ? sourit le faussaire, elle est déjà chez elle.

Comme souvent avec le destin, il ne fallut que quelques mots pour tout changer. Cette phrase venait d'aplanir leur errance, de relancer les dés avant la dernière partie. À compter de maintenant, ils vivraient tous les trois et il n'y avait pas de commentaire à faire. Assise sur le tapis, Bérénice finissait lentement son thé. Ses yeux ne quittaient pas la clé USB sur la table.

— À qui appartient-elle ?

— À ma sœur, répondit-il après un temps.

Bérénice aurait voulu lui poser plus de questions mais elle pressentait qu'il ne lui en dirait pas davantage. Et de la même façon, elle savait que rencontrer cette sœur n'était plus possible. Si elle voulait comprendre ce qu'il s'était passé, elle n'avait pas d'autre choix que de se plonger à nouveau dans ses écrits.

Ce jour-là et tous ceux qui suivirent, Bérénice reprit sa place dans le coin de la boutique. Son ordinateur entre elle et cette femme dont elle ne connaissait même pas le nom. Oui, elle avait accepté de plonger dans les méandres et la violence de cette histoire. Mais devant chaque photo, devant chaque corps supplicié, elle découvrait l'horreur comme si c'était la première fois. Les heures passaient et elle gardait cette impression de scruter le noir avec des yeux d'enfant paniqué. Et pourtant, au plus obscur de ses recherches, il y avait encore la voix de cette femme qui la guidait. Au milieu de sa torpeur, Bérénice ne pouvait pas s'empêcher d'être fascinée par cette force sans visage. Celle-là avait décidé de donner des règles au chaos, de tirer les leçons d'un cauchemar pour dépasser la défaite.

“La peur, avait-elle écrit, est obscurité et solitude. Elle est un manque absolu de repères qui nous isole, nous prive de notre force. Le ressort de notre lutte n'est pas l'annihilation de l'adversaire, mais la revendication forcenée de rester des humains, avec notre nom et notre histoire.” Il n'était jamais question de Dieu ou de drapeau dans ses notes, seulement des hommes. En parlant avec les survivants des prisons, elle avait compris que même les bourreaux suivaient des protocoles, ils avaient leur méthode et leur signature. Les pratiques de l'ombre étaient rationalisées : pour chaque victime, il devait y avoir une identité et une famille à contacter. Nommer l'horreur, chiffrer un massacre, c'était déjà lutter contre l'écrasement de la pensée, surmonter le fantasme et, peut-être, s'y préparer.

Bérénice retrouvait beaucoup de traces d'entretiens avec d'anciens prisonniers du régime. “Éclairer les contours du monstre, délimiter son empire mouvant pour le priver de l'ombre qui le nourrit”, c'est ce que cette femme avait écrit en anglais au-dessus d'une série de retranscriptions. Une sorte de défi ou de prière. Elle connaissait l'histoire, les mécanismes des massacres, les rumeurs qui entretenaient la mémoire de la peur. Elle savait que contre l'instinct du désespoir, il fallait la clarté brute des faits, qu'il fallait chiffrer l'horreur pour lutter contre le silence et l'oubli. L'endormissement des consciences, la paralysie des forces

prenaient leur source dans l'impossibilité de la parole, dans l'effacement des preuves et l'impunité des bourreaux ordinaires. C'était contre tout cela que la sœur d'Asim avait décidé de se battre.

Son travail titanesque n'appelait jamais la vengeance, seulement la justice et la mémoire. Parfois, à la résurrection des ombres succédait une écriture brisée. Bérénice ouvrait des articles inachevés, des fichiers incomplets. La parole se raréfiait, se désarticulait par à-coups. À ces endroits, on ne lisait plus que des tirets amers :

“21 août 2013_utilisation d'arme chimique dans la Ghouta_ silence de la communauté internationale_ pas d'intervention.”

Et puis, sans savoir d'où lui venait ce nouvel espoir, Bérénice la sentait retrouver son souffle. La voix se faisait chant, elle devenait une vague pour noyer à rebours du temps les mensonges qui contaminent l'histoire et le désespoir qui dévore le cœur des hommes. Dans ces moments-là, le médaillon sur la gorge de Bérénice ne pesait plus, c'était comme si la Furie avait ouvert ses ailes et répondait à une musique dont elle connaissait déjà la partition.

Les jours se suivaient, il arrivait souvent que Bérénice ait besoin de sortir pour respirer et secouer un peu son corps engourdi. Dès que la fatigue lissait les images ou qu'elle se levait encore étourdie par la nuit, Asim était là, comme une statue sculptée par l'insomnie. Il lui tendait le thé du matin avec son ordinateur. Tous les jours, sans exception. C'était lui aussi qui s'occupait de l'enfant. Quand elle levait les yeux de son écran, elle le voyait assis en tailleur, la petite reposant sur un de ses genoux pendant qu'il lui brossait les cheveux. Il avait ramené de ses allers-retours au marché des accessoires improbables. Plein d'élastiques en forme de papillons, des pinces en plastique coloré qu'il épinglait sur la tête de l'enfant avec une infinie délicatesse. La gamine se laissait faire en riant. Ça lui arrivait de plus en plus souvent. Elle reprenait du poids aussi, la chair repoussait autour de ses os et repulpait ses joues. Plus Bérénice se plongeait dans l'histoire de son pays et plus elle avait l'impression que les limites entre elles s'abolissaient. Comme si la petite s'apaisait à mesure qu'elle descendait plus profondément dans la chronologie de la guerre. Ou peut-être était-ce simplement elle qui commençait à mieux la comprendre ?

Entre les lignes, il arrivait qu'Asim s'ouvre et partage une bribe de souvenir. Il revenait sur des anecdotes de sa vie d'avant, des éléments anodins sur son premier métier. Avec beaucoup de pudeur et les mots d'anglais qu'il connaissait, il sous-entendait pourquoi il avait dû en changer. Il lui posait aussi des questions sur la France, il était curieux de ses études, des chantiers auxquels elle avait participé. Le soir, lorsqu'ils se couchaient sur les matelas, la petite entre eux,

Bérénice pensait aux centaines de corps qu'il avait enterrés, à tous ces mois où elle avait gratté le sol. Comme c'était étrange. Tous les deux avaient creusé la terre, l'un pour ensevelir, l'autre pour révéler. Et puis quelque chose dans l'histoire s'était accéléré et ils se retrouvaient maintenant face à face, comme si les siècles qui auraient normalement dû séparer leurs tâches s'étaient contractés d'un seul coup et les avaient réunis dans un repli du temps. L'archéologue et le fossoyeur pouvaient se regarder, se confronter. Il leur venait à tous les deux des questions absurdes qui n'appelaient pas de réponses. Bien sûr, il restait toujours la part intransmissible, celle qui faisait baisser les yeux et se perdre dans le vide. Il y a une vérité personnelle du malheur qu'il faut respecter.

Un matin, Bérénice alla le trouver pour lui rendre la clé USB.

— J’ai lu tout ce que je pouvais lire, appris tout ce que j’étais en mesure d’apprendre. Mais pour transmettre cette histoire, il me faut en écouter d’autres. Je dois reprendre son travail, essayer de comprendre ce qu’il s’est passé ensuite.

Elle, qui n’avait trié que des fibules gallo-romaines sur des tableurs Excel, se retrouvait à exhumer une parole enfouie, dispersée par le vent et l’exil. Bérénice avait d’abord pensé à arpenter les rues de la petite Syrie pour rencontrer les familles, gagner leur confiance et tenter de recueillir leur témoignage. Mais par où commencer sans attirer l’attention ? Le faussaire, lui, avait une autre idée.

— Tu n’as pas besoin d’aller bien loin, lui avait assuré Asim.

Et devant le regard sceptique de la jeune femme, il avait agité un passeport :

— Ce sont eux qui viendront à toi.

C’est comme cela qu’eurent lieu ses premières discussions avec les survivants, juste là, derrière la porte mal fermée des garages qui précédaient le terrain vague. Certains avaient accepté sans poser de questions, d’autres n’étaient jamais revenus. Il y avait ceux qui passaient fréquemment mais ne disaient rien, ceux qui parlaient un peu parce qu’ils pensaient obtenir leur passeport plus vite et ceux qui avaient moins confiance en leur parole qu’en l’étrangère qui les écoutait. Asim s’était chargé de trouver un traducteur de fortune parmi les étudiants réfugiés afin d’accompagner Bérénice dans ses entretiens. L’entreprise isolée avait d’abord suscité la méfiance et puis, imperceptiblement, le besoin de parler s’était fait plus fort. Mettre des mots sur

les choses, même s'ils n'avaient pas de sens, même si la voix qui résonnait dans le noir n'appartenait plus à personne. On ne pouvait pas réellement parler de conversation. Ce n'était qu'un souffle raide où l'espace qui séparait les mots était plus signifiant que les mots eux-mêmes. Aux côtés de tous ces anonymes, Bérénice découvrait un vide entre la langue et l'expérience. Elle apprenait à déchiffrer les larmes dans les sourires, les gestes qui se répètent et s'évident, toute une langue qui s'éteint d'impuissance.

Parce que le langage, l'imagination, même, avaient une limite devant leur réalité. Et pour beaucoup d'entre eux, cette réalité se poursuivait dans la nuit des corps. Elle se lisait sur les lèvres qui se serrent, derrière les mains qui se tordent. Le silence devenait un prolongement de la guerre, de toutes ces choses qui tremblaient encore au fond des yeux. Pourtant, de combats, il n'en était jamais question, du moins pas au début. Tous ceux qu'elle interrogeait commençaient par lui parler de leur vie d'avant, du figuier qui poussait sous la fenêtre de la cuisine, des vergers dans les montagnes qu'il fallait entretenir, de la maison, du nombre de salles de bains, des vendredis en ville, des marchés, du garage à construire, des chambres à terminer avant l'arrivée du bébé et puis, comme venus de nulle part, les premiers bombardements, l'effondrement du deuxième étage et les jambes arrachées de la petite voisine.

C'étaient des histoires de villages désertés, de valises vides. Il y avait des morts sans blessures aux yeux grands ouverts. Le gaz attaquait leurs nerfs, les faisait s'ébattre comme des oiseaux cloués au sol. Au milieu de ces images éparses, Bérénice entendait souvent des faits très précis sur des dates ou des armes. Des détails fulgurants de netteté et d'horreur qui effaçaient l'information personnelle. Elle avait écouté des hommes parler avec une précision clinique des frappes du régime, du type d'avion à l'odeur du carburant qui brûlait la gorge. Un docteur lui avait expliqué comment, en voyant la mousse dans les bouches ouvertes et les pupilles minuscules, comment en ressentant la nausée, les tremblements au contact des corps, il avait déterminé qu'il s'agissait de gaz sarin. Il lui avait raconté les secouristes qui s'effondraient en s'approchant des civils à terre, des enfants morts qu'on ne pouvait plus toucher. Pendant trois

jours, il était revenu pour répéter chaque fois le même récit. Ce n'est que le troisième jour que Bérénice comprit que les enfants dont il parlait, c'étaient les siens.

La jeune femme recueillait les paroles qui venaient à elle avec honte et précaution. Elle se sentait à nouveau voleuse, comme les fois où elle s'était emparée du médaillon ou avait pris la petite dans ses bras. Elle avait déplacé les objets, les hommes et à présent, c'était une mémoire vivante qu'elle emportait avec elle : Bérénice était devenue la voleuse de mots et cette mission ne lui était pas moins sacrée. Elle repensait parfois à la phrase d'Olga avant son départ. "Il nous faut faire le travail des justes avec des précautions de criminels." La vieille galeriste avait peut-être raison.

La nuit, Bérénice revoyait tourner autour d'elle toutes les histoires, celles qu'on lui avait racontées, mais aussi celles qu'elle avait devinées dans les silences. Certains lui avaient montré des photos, récentes et en couleurs avec de grandes tablées où il fallait plusieurs minutes pour énoncer les noms de tous les convives mais moins d'une seconde pour saisir que pas un seul n'avait survécu. Bérénice ne s'étonnait plus que des familles entières puissent disparaître en un souffle. Elle se souvenait de cette femme qui, un beau jour, avait passé la porte du garage. C'était une après-midi où Asim l'accompagnait. La Syrienne était venue s'asseoir sans rien dire et avait posé devant eux un bulletin de notes. Asim s'en était saisi et l'avait parcouru en murmurant pour lui-même quelques annotations. Pendant tout ce temps, la femme les avait fixés sans bouger. Arrivé à la fin des commentaires, Asim avait partagé avec elle un regard plein de douceur et de satisfaction. En lui rendant la feuille, il s'était tourné vers Bérénice :

— Rami était un bon élève, ses professeurs étaient très fiers de lui.

La femme n'avait pas besoin de parler anglais pour comprendre ce qu'il venait de dire et elle leur avait souri. C'était un sourire indéfinissable, une déchirure qui irradiait d'une chaleur lointaine. Elle avait rangé le morceau de papier sur son cœur et elle était repartie. Comme ça. Bérénice n'avait rien réussi à lui dire. Plus tard dans la journée, elle avait eu juste envie de pleurer. Ça lui arrivait encore

lorsqu'elle était allongée sur le matelas à l'arrière de la boutique. Alors elle se tournait, dos à la petite. Est-ce que les larmes coulaient vraiment ? Elle ne s'en rendait pas bien compte. Ce dont elle était sûre en revanche, c'est qu'elle n'en surprenait jamais chez ceux qui lui parlaient. Il n'y avait plus de pleurs, ou alors ils étaient d'une autre nature que les siens. Ils devaient être plus denses, plus concentrés. Des larmes capables de lui vitrioler le visage. Bérénice y pensait, dans le noir, les fois où elle ne parvenait pas à dormir. Pendant ces minutes interminables, il lui arrivait même de percevoir la respiration d'Asim de l'autre côté du matelas. Elle entendait le mouvement d'un tissu que l'on frôle, d'un bras qui se tend doucement par-dessus l'enfant endormie, et sur le mur, elle voyait l'ombre d'une main qui se retire avant de l'avoir touchée.

Bérénice ne lui avait pas dit qu'elle avait rencontré une personne venant de la même ville, une personne ayant connu sa sœur. Elle avait retrouvé leur histoire au hasard des récits de fuite et de bombardements. Ce n'étaient que des éclats de vie entraperçus en écoutant une jeune fille qui travaillait comme institutrice avant l'arrivée des djihadistes. Ses anecdotes avaient comblé les silences d'Asim. De sa bouche, elle avait appris la dernière noce avant le siège : Taym en robe de mariée qui défiait encore une fois la violence et les ignorants. Bérénice avait été heureuse de partager ses souvenirs. En les écoutant, elle savourait le soulagement qu'elle ait existé mais aussi la joie inattendue de la découvrir dans des moments anodins. Son nom, déjà. Le type de vêtements qu'elle portait, sa manière de parler, de plaisanter de tout et de rien. En lisant ses notes d'activiste, Bérénice ne l'avait pas imaginée aussi jeune, aussi exubérante, et la concomitance de ces deux facettes redoublait son admiration.

De son côté, l'institutrice était venue dans les garages parce qu'on lui avait dit qu'on pouvait y parler avec une étrangère, qu'avec elle, les mots n'avaient pas vraiment de conséquences. La jeune femme souhaitait au contraire que quelqu'un l'entende, que son témoignage compte et traverse l'océan. Elle ne savait rien de la présence du "pompier syrien", ni de son trafic. Aussi, lorsqu'elle parla du frère de Taym, Bérénice fut surprise par ses paroles.

— Elle avait un frère oui. Le pauvre, il est devenu complètement fou après sa disparition. Il doit être mort là-bas. C'était quelques semaines après l'ouverture de la ville.

Malgré un frisson, Bérénice n'avait rien dit et l'avait écoutée jusqu'à la fin. Ce n'était jamais elle qui interrompait les entretiens. Les gens parlaient, et lorsqu'ils avaient fini, ils se levaient et partaient. Certains la remerciaient sans qu'elle sache réellement pourquoi.

Ce soir-là, en retrouvant Asim, elle n'avait fait aucune mention de l'entrevue. Elle s'était assise dans un coin et avait laissé la petite grimper sur ses genoux le temps qu'il finisse une commande. L'enfant dans les bras, Bérénice avait longuement observé cet homme, sa grande silhouette voûtée sur la presse, ses gestes lents et minutieux lorsqu'il martelait le cuir bleu. Son apparence de calme n'était semblable à rien qu'elle ait connu, pas même aux silences de son père. Il y avait quelque chose comme de l'expiation dans ses absences et un abîme embusqué derrière ses sourires. Tandis qu'elle le sondait, la fillette recommença à jouer avec son médaillon, comme si elle cherchait à distraire la Furie de quelque chose. Sans y penser, Bérénice prit la parole :

— Le passeport devrait être bientôt prêt.

Le faussaire entendit mais n'esquissa aucune réponse. En parler, c'était consentir à les voir partir. Et c'était un sujet qu'il avait pris soin d'éviter depuis leur installation. Sans se soucier de son silence, Bérénice reprit comme si elle avait interrompu une pensée à voix haute :

— Lorsque le passeport de la petite sera prêt, peut-être que tu pourras penser à t'en faire un. Tu ne crois pas ?

Cette fois-ci, Asim se retourna et sourit.

Beaucoup de réfugiés ne craignaient plus de rencontrer Bérénice, même ceux qui ne voulaient plus jamais entendre parler de passeport. Certains franchissaient le seuil du garage pour lui demander de venir dans le camp et d'écouter les autres. Il aurait fallu tous les entendre : ceux qui étaient partis mais aussi ceux qui avait choisi de rester dans les villes détruites. Les récits des guérilleros et ceux des civils, ceux des blessés éparpillés entre les tentes, ceux qui s'écorchaient aux frontières, et les autres encore, qui attendaient leurs enfants les yeux rivés sur des ruines. Bérénice n'avait pas les épaules pour poursuivre l'œuvre de Taym. Une dizaine comme elle n'auraient pas suffi à remplir sa mission. Il aurait fallu une centaine de personnes, une armée pour finir ce qu'elle avait eu la force de commencer. Bérénice se contentait de recueillir leurs paroles dans toute la puissance et la fragilité de leurs souvenirs, avec la même délicatesse qu'il fallait pour exhumer des objets précieux.

Elle avait gardé de sa formation d'archéologue l'habitude d'établir une relation entre le fragmentaire et le total, de comprendre à quel moment l'anecdote rejoignait l'universel et comment le chemin allait de l'une à l'autre. À la différence qu'aujourd'hui sa matière était vivante. Elle devait faire face à cette lucidité acérée des consciences d'exilés, aux récits qui s'arrêtaient parce que la parole suffoquait. Parce que revivre les faits était intolérable et que les avoir vécus et en douter était pire. Que restait-il après ça, sinon des vies brisées par l'impossible ? Elle pensait aux étudiants qu'elle avait croisés, des jeunes qui

arrivaient à peine à se faire engager comme journaliers dans les champs, à ces filles qui n'auraient jamais leur diplôme, aux enfants qui n'apprendraient jamais à lire.

Entre deux entretiens, Bérénice comparait les dates avec sa propre vie. Ces années d'indifférence où la Furie dormait dans sa valise. Elle n'avait pas entendu l'orage, elle n'avait pas senti le vent se lever lorsque d'autres étaient sortis offrir leur nom à crier dans les nuits de révolte. Longtemps, Bérénice avait cru que l'histoire, c'était un peuple qui se levait, mais elle n'avait jamais pensé à ce qui arrivait après. Après la résurrection des spectres et l'indifférence des nations. Il avait fallu la sœur d'un faussaire pour qu'elle puisse mettre des mots sur cette trahison.

Dans son esprit, les années défilaient : 2012, 2013, 2014, 2015. C'était l'époque où elle s'ennuyait sur les bancs de la fac. Dans les amphis, personne ne parlait de la guerre, à part peut-être les plus désabusés. Il y avait pourtant déjà des rumeurs. Oui, quelques blagues sur les élèves partis pour de mauvaises raisons. Par haine, par provocation, par ignorance aussi. Avaient-ils participé aux exactions sur place ? L'idée que des personnes de sa classe avaient traversé la mer pour prendre part à l'horreur faisait tanguer son monde. Comment la mécanique de l'histoire s'était-elle emballée à ce point ? À quel moment le ressentiment individuel s'était-il mué en folie collective ? Bérénice se souvenait de cette période trouble sans plan ni attache. Comme beaucoup d'autres, elle avait été en proie à ce vertige. Car il y a toujours un âge où l'on brûle d'injustice et de batailles. Où l'on est prêt à s'immoler sur le premier autel, à se jeter dans le premier feu. Elle comprenait qu'on se sente la force de déchirer l'humanité et de se tenir seule au milieu du vide. Après tout, l'école nous enseigne le langage de l'histoire mais le monde parle le jargon de l'entreprise. On se rêve sauveur, le temps passe, on grandit et on n'est rien. Alors on change, on sent la flamme vaciller. On a peur qu'elle étouffe, on a peur de se perdre. Les rêves sont restés les mêmes, il n'y a que leurs contours qui se durcissent. Bérénice replongeait dans ce gouffre au sortir de l'enfance, dans ce vide qu'il fallait enjamber sans croire à ce qu'il y avait de l'autre côté. Percevoir le monde avec des yeux

d'écorché, c'était déjà être prêt à mourir pour une cause, n'importe laquelle, pourvu qu'elle nous venge du fait de vivre et de n'être rien. Lentement, les pensées de Bérénice se détachaient d'elle comme la peau d'un serpent en mue. Est-ce qu'elle aussi avait appelé les bourreaux pour mourir en mordant la crosse de leur fusil ? Quoi qu'il en soit, elle n'avait rien dit, elle n'avait pas bougé. Comment y avait-elle échappé ? Était-ce à cause de la maladie de son père ? De son dégoût pour l'idéologie ou bien de son inclination pour la solitude ? Il n'existait pas de réponses à ses questions.

La jeune femme pressentait seulement que l'amour de son père lui avait donné l'instinct de la lumière et de l'estime pour tout ce qui vit. Elle avait toujours fui les foules, craint les groupes et leur besoin de chef, leur fureur aussi, contre ceux qui n'en voulaient pas. Elle sentait qu'il y avait dans leur obéissance aveugle quelque chose qui entrouvre les cercueils. Toutes les haines, même les plus anodines, peuvent être transfigurées par le nombre. Le sens de la mesure se dissout dans la masse. C'était peut-être ce qu'ils recherchaient au fond, celles et ceux qui avaient quitté leur pays pour un territoire en guerre ? Il n'y avait pas de dieu là-bas, seulement la soumission avide et la fascination pour l'ordre donné. Quoi de plus pratique qu'un commandement divin pour abdiquer sa volonté ? Il y en avait toujours pour qui le joug de la liberté était trop lourd. Alors ils venaient grossir les foules qui rêvent d'exécutions et jouissent derrière leurs dogmes trop serrés. Ils étaient heureux d'obéir à nouveau, les discours des prédicateurs devaient avoir pour eux le parfum des fleurs volées dans les cimetières. Bérénice se disait que la barbarie n'exigeait rien de plus. C'était pour cela que le vivier des tueurs, passifs ou volontaires, était sans fond. Il ne fallait que la participation de quelques-uns et la peur de tous les autres. Se lever et rester droite comme l'avait fait Taym demandait une force qu'elle n'aurait peut-être jamais. La jeune femme faisait ce constat sans amertume tandis qu'elle refermait la porte du garage derrière elle. Perdue dans ses pensées, elle n'avait pas remarqué l'ombre qui attendait à l'angle de la rue.

Ses pas la conduisaient machinalement à la boutique du faussaire. Elle continuait d'avancer dans le jour déclinant, sans souci de l'individu qui marchait sur ses traces. De rue en rue, elle traînait ses réflexions inachevées alors que la foule autour d'elle se dispersait. Lorsqu'elle arriva devant la boutique, elle fit le tour pour frapper à la porte arrière, comme elle le faisait chaque fois qu'elle rentrait des garages où elle rencontrait les réfugiés. Pourtant, ce soir-là, elle vit Asim se raidir en lui ouvrant. Bérénice ne l'avait pas connu si grand depuis le premier jour où elle l'avait surpris dans la pénombre. Il s'était redressé de toute sa hauteur et fixait un point derrière son épaule. Les muscles saillants de son visage se contractaient dans une expression qu'elle ne lui connaissait pas. En se retournant, Bérénice comprit qu'il y avait un autre homme dans la ruelle. Elle eut juste le temps de le reconnaître avant qu'Asim l'entraîne à l'intérieur.

— C'est Jaad, le fils de mon ancienne logeuse ! lança-t-elle pour le rassurer.

L'homme sortit lentement de l'ombre. Derrière son regard dur et altier, Jaad était le plus jeune de la fratrie.

— C'est moi aujourd'hui, mais ça pourrait être un autre demain. Ma mère m'envoie te dire que les trafiquants se rapprochent tous les jours un peu plus. Ils cherchent les parures et les diversions de mes frères ne les tromperont plus longtemps. Si j'ai pu te suivre jusqu'ici, cela veut dire qu'eux aussi pourront te retrouver. Tu n'es plus en sécurité. Ma mère pensait qu'après avoir trouvé un passeport tu repartirais.

— J'avais des choses à terminer, répondit Bérénice.

Asim, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, annonça :

— Le passeport est prêt, elles pourront partir avec le premier vol demain.

Bérénice n'avait jamais douté que les livrets attendaient depuis longtemps dans un tiroir. Le moment était venu de quitter Kilis. Malgré tout, les traits du jeune homme s'assombrirent et elle sentit la catastrophe :

— Y a-t-il quelque chose d'autre, Jaad ?

Le jeune homme baissa les yeux.

— Les aéroports sont surveillés. Il y a eu une enquête après le règlement de comptes dans le café. Le trafic d'objets a été découvert, ton nom circule déjà. À ce rythme, tu ne pourras jamais repartir.

— Si c'est une affaire de nom, il est toujours possible d'en changer.

Bérénice jeta un regard au faussaire, mais elle ne trouva pas sur son visage la confirmation qu'elle y cherchait.

— C'est trop tard et trop risqué, murmura Jaad. Les autorités locales veulent des responsables. Si vous tenez à avoir une chance de rejoindre l'Europe, il faudra d'abord quitter la région.

— Quitter la région pour aller où ? demanda Bérénice. Si on ne peut même plus circuler à l'intérieur de la Turquie, je ne vois pas où nous pourrions nous rendre.

Il y eut un léger silence et ce fut Asim qui prit la parole :

— Dans mon pays, articula-t-il doucement.

En Syrie ? Si la réponse déstabilisa Bérénice, elle ne semblait pas émouvoir Jaad. Au contraire, le jeune homme poursuivit :

— Ma mère connaît quelqu'un qui pourra vous aider à passer la frontière et à atteindre le Rojava.

Le Pays des Deux Rivières

Le Rojava. Ce nom était confusément lié à l'image que Bérénice se faisait des peshmergas et de la guerre contre l'État islamique. Elle ne savait rien de ces territoires, si ce n'est qu'ils s'étendaient en partie au Nord de la Syrie, le long de la frontière turque. La majorité kurde devait y lutter pour reprendre les villes détenues par les djihadistes. Elle se souvenait des vidéos des combattants alliés à la coalition internationale : des jeunes types au visage souriant et des femmes avec de longues tresses qui participaient aux opérations. Mais ses connaissances s'arrêtaient là.

— Ces territoires sont autonomes et démocratiques. Ils accueillent aussi des réfugiés des zones occupées. Vous devriez pouvoir y rester le temps que la situation se calme.

Les mots de Jaad résonnaient encore dans ses oreilles pendant qu'elle regroupait ses affaires et celles de la petite. Un véhicule viendrait les chercher au petit matin. Bérénice n'était pas rassurée à l'idée de se rapprocher de la ligne de front, surtout avec l'enfant. Malheureusement, la situation ne leur laissait pas d'autre choix. À Kilis, elles étaient coincées entre les autorités turques et les trafiquants. Une Française coupable de recel d'antiquités et d'enlèvement, pas de doute qu'ils en feraient un exemple. La petite, quant à elle, serait renvoyée au camp sans personne. Bérénice vérifia une dernière fois que les bijoux étaient bien cachés dans le fond du sac avant de le glisser sur ses épaules. Dans son dos, une main vint en réajuster la lanière. C'était Asim, qui tenait l'enfant dans ses bras. Il n'avait pas hésité un seul instant à les accompagner. Depuis que Bérénice

lui avait proposé de réaliser un passeport à son nom, ils avaient tacitement conclu qu'ils partiraient vers l'Europe ensemble. Lui n'avait presque rien à emporter. Il avait soldé ses affaires courantes à une vitesse impressionnante et avait confié à son intermédiaire les derniers passeports à remettre. En observant ses grands mouvements calmes, Bérénice n'osait pas lui demander comment il se sentait à la veille de rejoindre un pays qu'il avait dû fuir. Pour une raison qui lui échappait, la jeune femme appréhendait le détour par le Rojava. Le médaillon palpitait étrangement sur sa gorge et d'un geste nerveux, elle en lissa la chaîne qui frisait autour de son cou.

La porte était grande ouverte. En jetant un dernier regard à la pièce en désordre, elle s'attarda malgré elle sur les trois verres de thé. Ce qui avait été partagé dans cette pièce comptait plus que tous les trésors qu'elle avait extraits du sable. Asim l'attendait à l'entrée. Lorsqu'elle fut sortie sur le seuil, il lui remit la clé USB.

— Tu n'as plus besoin de me la rendre, elle t'appartient maintenant.

Bérénice l'accepta en hochant la tête, la voiture arrivait déjà. Dans un crissement de pneus fatigués, l'Espace Renault des années 1990 fit une embardée pour se garer derrière la boutique. L'homme qui en sortit était long et brun. Il les salua directement en ami. Même Asim fut un peu surpris par sa chaleur si cordiale. Dans un anglais fluide et exalté, le chauffeur expliqua que le faussaire avait permis à sa sœur d'atteindre le Canada en lui fournissant de nouveaux papiers :

— Il a donné des passeports à ma sœur et à son mari, comme ça, sans rien demander en échange, dit-il à Bérénice. C'est le destin qui m'a mis sur votre route pour vous remercier.

Asim se souvenait de ce couple qui s'était évaporé dans la nuit. C'était la première fois qu'il avait imprimé de nouveaux noms. La coïncidence le ramenait un an en arrière et à la pierre rougeoyante qui pulsait encore quelque part sous sa peau. Un peu surpris, il déposa la petite sur le sol pour recevoir l'accolade de leur passeur pendant que l'enfant en profitait pour se rapprocher du véhicule.

— Je suis Alperen pour te servir, petite princesse, lança le jeune homme en lui ouvrant la portière.

Il se tourna ensuite vers Asim et Bérénice, un sourire confiant sur le visage :

— La gérante m’a demandé de vous faire passer du côté du Rojava. Je vais vous conduire jusqu’aux environs d’Afrine. Là-bas, vous pourrez vous adresser au Comité de la paix. Nous y serons dans quelques heures. Ne vous inquiétez pas pour la frontière. Elle s’ouvre le mardi et le jeudi pour les funérailles : on se glissera dans le cortège. Le vieux gardien qui surveille le passage me connaît et il ne nous fera pas d’histoires.

En aidant la petite à grimper à l’arrière du véhicule, Bérénice remarqua les longs panneaux noirs disposés entre les sièges.

— Des panneaux solaires ? demanda-t-elle en tentant de retenir la gamine qui voulait s’asseoir à cheval sur les plaques.

— C’est exact, confirma Alperen. La Turquie a détourné l’eau du fleuve pour rendre les barrages hydroélectriques inutilisables. En réaction, notre gouvernement autonome et la Commission de l’énergie ont lancé un plan pour mettre en place des solutions écologiques alternatives. Je ne suis pas le seul à faire passer ce genre de matériel de l’autre côté.

Et il ajouta dans un élan triomphal :

— S’ils pensaient nous priver d’électricité, ils se trompent. La bonne nouvelle, c’est qu’avec toute la flotte qu’ils ont détournée, les champs ne manqueront pas d’irrigation cette année !

La voiture démarra. Bérénice resta songeuse, elle ne s’attendait pas à entendre un discours écolo aux portes de la guerre. À travers le rétroviseur, Alperen devina la raison de son trouble et lui adressa un clin d’œil :

— Ça t’étonne, la Française ? Tu pensais que tout ce qui était bronzé roulait pour le pétrole ?

La réplique arracha un sourire à Bérénice :

— Tu m’excuseras, je ne connais pas bien la région.

— Peu de personnes la connaissent en réalité. Et puis ici, ce n’est pas une question de région, mais de révolution !

Un éclat de fierté s'alluma dans les yeux du jeune homme. Tout au long du trajet, il leur parla du Pays des Deux Rivières, de la terre où les peuples s'organisent pour vivre et se défendre ensemble. Car il n'y avait pas que les Kurdes, disait-il. Même s'ils payaient un lourd tribut, il ne fallait pas oublier les Syriaques, les Arabes et les Arméniens, les Turkmènes également, quelques Tchétchènes et les Circassiens. Tout ce monde se déclinait en assemblées populaires, en coopératives qui elles-mêmes regroupaient plusieurs villages et familles. Il n'y avait pas un sujet local qui ne soit soumis au débat ou à la discussion. En ce moment, on parlait de mettre en place des revenus globaux et de fixer le prix du blé. Au-dessus des violons qui grésillaient à la radio, la voix d'Alperen continuait de s'élever, douce et passionnée. Il parlait de leur combat avec des mots forts et oubliés. Des mots comme "camarade" ou "égalité". Des mots que Bérénice avait lus autrefois mais n'avait jamais entendu prononcer avec autant de force et d'urgence.

— Tu verras lorsque tu marcheras dans la rue, riait-il. Il y aura les couleurs de plusieurs tribus, les temples de toutes les religions, mais un seul peuple ! C'est pour ça que notre armée n'a pas de nation, pas de dieu. Elle s'appelle l'Armée de défense du peuple et c'est tout. Quand la guerre sera terminée et qu'on aura enfin gagné notre liberté, ce sera ce qu'il y a de plus beau au monde.

Bérénice l'écoutait sans l'interrompre. Elle caressait doucement les boucles de la petite endormie. Peut-être qu'à cet instant son cœur battait un peu plus vite. Elle était touchée par la foi et l'idéalisme d'Alperen. Plus jeune, son père se serait certainement enthousiasmé pour ce genre de discours. Elle essayait de l'imaginer aussi rayonnant et fou que ce garçon qui n'évitait aucun nid-de-poule à force de parler avec les mains au-dessus du volant. Assis à l'avant, Asim restait silencieux. Il n'entendait rien à la politique mais il ne connaissait que trop cette lumière qui éclairait le visage du jeune homme. Il avait déjà entendu la musique, avait goûté à cette ivresse qui peignait des ailes sur les rêves en ruine. Les yeux fixés sur la route, il essayait de ne pas penser à la pierre qui l'appelait dans le désert et aux eaux du fleuve que l'on détournait.

Passé la frontière turque, Bérénice s'était préparée à une sorte de no man's land avec des barbelés grillageant l'horizon. Il n'en était rien. Bercée par la voix d'Alperen, elle découvrait des terres grasses gorgées de verdure ; des paysages purs et sans états d'âme, comme s'ils avaient été libérés de la contingence des hommes. Après des kilomètres de champs d'oliviers, ils longèrent un bâtiment aux murs crénelés de sable pour se poster devant une grille en fer blanche. Là, Alperen ouvrit la fenêtre et sortit la tête du véhicule. L'air chaud qui s'engouffra dans l'habitacle exhalait des parfums de fleurs lourds et piquants. Un vieil homme en uniforme armé d'une kalachnikov était posté en haut de la terrasse surplombant la voie. Ils échangèrent un signe et le garde donna l'ordre d'ouvrir la grille. En bas, les soldats qui connaissaient Alperen laissèrent passer la voiture d'un coup contre le pare-chocs, comme pour faire avancer une vieille bête. D'autres véhicules attendaient un peu plus loin.

— On va rejoindre le cortège, leur lança Alperen. Je vous conduirai ensuite devant le comité de la ville. Malheureusement, je ne pourrai pas rester avec vous, j'ai une cargaison à livrer et des délais à tenir. Mais ne vous inquiétez pas, je serai toujours dans les environs.

Les pierres de la cour étaient blanches de soleil. Les yeux de Bérénice tentaient vaguement de saisir autre chose que les gouttes de lumière qui perlaient au bord de ses cils. Au loin, elle entendait le chant des oiseaux noyé par le ciel. Il y avait aussi le bruit d'une fontaine, quelque part dans un repli du jardin, de l'autre côté du mur. La petite remua légèrement entre ses bras. En la serrant, Bérénice ramena son regard sous l'auvent où siégeaient les membres du comité. Alignés sur des coussins brodés, les hommes et les femmes écoutaient attentivement les paroles d'Asim. Bérénice se contentait de fixer ses grands gestes d'aigle équarri sans savoir s'il racontait leur véritable histoire ou un mensonge effaçant leur passé de faussaires. Là, dans cette cour, la jeune femme n'était pas différente de ce qu'elle avait toujours été : étrangère aux risques et à leurs conséquences. Ses yeux allaient d'un officiel à l'autre, simplement surpris de rencontrer tant de clarté et de diversité dans les visages. Il y avait des hommes aux traits creusés, certains portaient le keffieh, d'autres les cheveux ras. La plupart des femmes avaient le front découvert, l'une d'elles semblait même plus jeune que Bérénice et arborait des tatouages sur le front et le menton. Les membres du comité échangeaient entre eux, ils parlaient arabe, syriaque et d'autres langues que Bérénice ne connaissait pas. Personne ne semblait avoir besoin de traduction. Asim, lui, répondait à leurs questions en arabe avec des accentuations douces, ses longs bras s'ouvraient et se refermaient alors que les regards se portaient alternativement sur elle et la petite.

Après un certain temps, le comité délibéra et la plus jeune des femmes se tourna vers Bérénice :

— Vous pouvez rester, articula-t-elle en anglais. Cette assemblée répondra d'Asim et de l'enfant. Mais toi, tu devras te présenter devant les membres responsables de la sécurité. Nous souhaitons nous assurer que les étrangers comprennent ce qu'il se passe ici et participent le temps qu'ils restent à nos côtés.

De biais, Bérénice lança un regard à Asim qui n'ajouta pas un mot. Il tendit simplement la main afin d'accueillir l'enfant sur ses genoux. La jeune femme continua :

— Le garde à l'entrée t'indiquera le chemin. Ton ami restera avec nous, nous devons encore parler. Ne t'en fais pas. Si tu te perds ici, il y aura toujours quelqu'un qui t'aidera.

Comme pour confirmer la fin de l'entretien, la petite agita la main vers Bérénice en signe d'au revoir. Elle fut imitée par Asim qui lui adressait un sourire confiant. Il n'y avait plus rien à dire. Bérénice leur rendit leur salut et prit congé de l'assemblée.

Dans la rue, le souffle brûlant de la ville se plaquait contre ses vêtements, salait sa peau et ses cheveux. Il y avait dans le vent un rythme qui était lourd de feu. C'était peut-être le même qu'à Palmyre songea-t-elle, celui qui parfumait les fêtes antiques et faisait frissonner les linceuls. Des échos familiers tournoyaient dans l'atmosphère. Bérénice marchait le long des avenues gorgées de chaleur et elle se sentait enfin au centre du hasard, parmi les choses qui n'ont plus besoin d'orbite pour avancer. Doucement, elle se laissait envahir par les odeurs de pain tandoori et les vapeurs de thé. Les façades qu'elle longeait étaient pleines de vie et de musique. Des rythmes lourds et plaintifs, assez entraînants pour faire oublier leur mélancolie. Les voix qui les chantaient n'étaient ni réellement masculines, ni vraiment féminines.

Quand elle arriva au cœur de la ville, le bruit de la rue enfla comme si l'on ouvrait une immense porte. Bérénice s'arrêta un instant pour contempler les drapeaux jaune, rouge et vert qui pavoisaient la place. Partout, les affiches de

l'armée du peuple bleuissaient au soleil. Elle jeta un regard de l'autre côté de la rue. On lui avait dit qu'elle devait se rendre à l'université des femmes. Les bureaux des Forces de la défense se trouvaient à proximité. Elle allait se remettre en marche lorsqu'une volée de cloches résonna dans son dos. Sur le parvis, un long cortège sortait de l'église. Ils étaient des centaines. Bérénice repensa aux mots d'Alperen : les funérailles ont lieu le mardi et le jeudi. La foule des civils et des uniformes se confondait dans une même clameur. Beaucoup portaient, épinglés à la poitrine, des carrés bleus avec les photos des défunts en armes. Drapés d'insignes, les cercueils avançaient sous les hululements des femmes restées droites dans leur douleur. Il y eut des mots prononcés que Bérénice ne comprit pas, des familles qui se soutenaient sans tomber, parce que si elles étaient tombées à cet instant, elles se seraient brisées comme de la glace. Ce sont surtout les yeux des vieilles qui interpellèrent Bérénice, des yeux à faire s'effondrer les murs. Il y en avait une qui se déplaçait avec une béquille. Elle redressait tous les autres, les parents, les voisins, et elle brandissait le poing vers le ciel. Ce n'étaient pas des cris de rage sur ses lèvres, mais des appels aussi vastes et profonds que la terre. D'autres cercueils colorés convergeaient des temples un peu plus haut, des guitares les accompagnaient. Quelques balles furent tirées en l'air alors que les familles prenaient place dans les voitures. Enfin, la colonne s'ébranla sous les acclamations, et les klaxons mêlés au chant des martyrs se perdirent dans l'horizon.

Les oreilles remplies de bourdonnements, Bérénice était ivre, ivre comme s'il y avait eu dans cette scène un peu de la démesure des hommes qui lui donnait désespérément envie de croire en quelque chose. D'ailleurs, est-ce qu'elle avait jamais cru à quoi que ce soit ? À part au vent et au soleil, à part au poids de la terre qui tombe quand elle creusait à rebours des siècles ? Jusqu'à maintenant, elle avait simplement répondu au jeu des coïncidences sans cesse rebattues. Celles qui lui avaient donné l'amour d'un père et une tache dorée sur la nuque de l'enfant. Ses pensées allèrent à Asim presque malgré elle, à son sourire maladroit quand il se cachait derrière la petite. Mais il y avait plus que cela. La clé qu'elle avait enfouie dans sa poche se faisait plus lourde. De toute sa pesanteur, de toute

son errance, Bérénice savait que quelque chose s'était insinué entre les hasards. Elle avait rencontré une force immense, rendue nécessaire par des sacrifices plus grands encore. En face de ce dévoilement, plus aucun pari individuel ne tenait. Bérénice avait été comme livrée au monde et elle devait s'en montrer digne, répondre à l'appel. Seule dans les odeurs de poudre et d'encens, la jeune femme fut saisie de vertige. La chaleur engourdissait ses épaules, raidissait sa nuque.

Lorsqu'elle parvint à l'université, elle hésita un instant à s'abriter sous les arbres, mais les ombres courtes du zénith ne lui auraient offert aucun répit. Elle préféra donc longer le trottoir où allaient et venaient les étudiantes. L'une d'elles lui indiqua le bureau qu'elle cherchait. Pour s'y rendre, Bérénice dut traverser un patio réaménagé en salle de conférences. On y avait installé une centaine de sièges en plastique, tous faisant face à une chaire à peine surélevée. Des hommes et des femmes sans âge commençaient à y prendre place. Il n'y avait pas d'empressement dans leurs manières, juste la concentration recueillie de ceux qui s'appêtent à prendre la parole. Bérénice filait sous les arches et reconnut finalement le drapeau des Unités de protection du peuple. Là, le triangle vert sous l'étoile et la lettre J au lieu du G signifiaient bien qu'elle était arrivée auprès des brigades féminines. Le temps de l'annoncer, on la fit patienter dans une salle adjacente.

La sensation de flottement qui l'avait étreinte devant l'église ne l'avait pas quittée et la blancheur des murs redoublait son malaise. En tâchant de conjurer cette faiblesse, Bérénice détailla les portraits qui l'entouraient. Entre les différentes bannières du YPJ et les montages un peu désuets, elle compta une vingtaine de photographies de femmes en uniforme. Il y avait de la lumière sur les fronts et une fierté qui ne se réduisait pas aux armes qu'elles portaient. En observant les silhouettes alignées derrière le verre, Bérénice n'était pas sûre qu'il s'agissait de combattantes encore en vie. Elle avait gardé de ses échanges avec les réfugiés l'intuition que les images des morts éclairaient toujours plus étroitement les vivants. Au cœur même de la disparition, l'horizontalité du deuil conférait aux portraits quelque chose d'atemporel, une empreinte entre la gloire et l'expiation collective. La respiration encore sifflante, Bérénice continuait de

se plonger dans les cadres. Ses yeux s'étaient un peu habitués à l'ombre et elle finit par remarquer un large tableau dans le fond de la pièce. Il avait certainement été peint par un artiste de la ville. Dans un style simple, il représentait une jeune femme surgissant des ruines devant une aube naissante. Elle avait des manches larges avec des motifs rouges qui se confondaient avec les meurtrissures du béton. On aurait dit qu'elle dansait. À cet instant, Bérénice eut une pensée pour Taym. Elle l'imagina le jour de ses noces, debout au milieu de la ville assiégée, et elle se dit qu'elle avait dû être aussi belle, aussi libre. Il y a des danses qui valent plus que les triomphes des anciens empires, songea-t-elle. Au-dessus de la toile, trois mots étaient brodés sur une écharpe dorée.

— *Jin, jiyān, azādī.*

Bérénice se tourna vers la voix qui venait de s'élever derrière elle. En bas de l'escalier se tenait une jeune femme en treillis. Une arme en bandoulière, elle avait sur le front des perles blanches qui brillaient aux franges de son voile. Sur sa tresse, un tissu coloré où s'étaient étalées des fleurs rouges, vertes et bleues.

— “Femme, vie, liberté”. C'est notre devise.

La voix claire, les joues encore rondes de l'adolescence, elle sourit à Bérénice. Un vrai sourire, comme si elle venait de lui faire un cadeau. C'était sans doute le cas.

— Mon nom est Rokan. La commandante Bahia a été prévenue de ta visite par le Comité de la paix. Elle t'attend dans son bureau.

Bérénice la suivit jusqu'à l'étage. Lorsqu'elle franchit le seuil, Rokan se redressa dans un salut et la commandante se leva pour les faire entrer.

— Je te remercie, camarade Rokan. Tu peux nous laisser.

La porte refermée, la commandante ne se rassit pas, alors Bérénice resta debout. Autour d'elle, les insignes frangés d'or côtoyaient des armes et des dessins d'enfant. Quelques voix s'élevèrent dans la cour. Derrière les rideaux mal tirés, Bérénice devina que l'assemblée du patio venait de commencer.

— Tu es sûre que tu n'es pas journaliste ? fut la première question que la commandante Bahia lui adressa en anglais.

Devant la réponse négative de Bérénice, elle secoua la tête :

— Non ? Dommage.

— J'ai seulement fait des études d'archéologie, je classais les collections, participais aux fouilles, creusais dans les chantiers...

Bérénice sentait le sang battre à ses tempes. Après les contours vibrants de soleil, la montée des marches avait troublé son sens de la gravité. Elle avait l'impression qu'on avait frotté son cou, sa langue avec du sable. Sa phrase resta en suspens.

— Ici, il faut se méfier de ce que l'on trouve en creusant, c'est pour ça que beaucoup préfèrent directement reconstruire.

La commandante parlait d'une voix sûre. Ses traits étaient francs, comme taillés dans le bois gris des oliviers. Elle fixait Bérénice avec des yeux habitués à lire les hommes.

— Pourrait-on savoir ce que faisait une archéologue, seule, à Kilis ?

Bérénice aurait bien aimé répondre mais la matière de ses pensées était devenue friable. Elle avait envie de parler du hasard, de la promesse de son père, de la visite du temple de Baal et de la tache sur la nuque de la petite. Elle avait envie de parler du vent dans l'amphithéâtre de Tadmor, des yeux de la Furie et des silences d'Asim. Tout s'emmêlait dans son esprit.

— Je voulais... retrouver la trace des antiquités de Palmyre. J'ai essayé d'enquêter sur les réseaux de recel.

— Enquêter ?

À l'expression de la femme, Bérénice comprit qu'Asim n'avait pas menti au comité. Bien sûr, comment aurait-il pu en être autrement ? Comment avait-elle pu douter un seul instant que cet homme n'aurait pas dit la vérité ? Rien que la vérité. La commandante perçut son angoisse :

— Il n'y a rien à craindre. Nous ne sommes pas là pour parler de ce genre de trafic.

La conversation devenait de plus en plus lointaine. Bérénice refoula un nouvel étourdissement. C'est à peine si elle sentit le verre d'eau qu'on lui glissa dans la main.

— Assieds-toi. C'est vrai que ces dernières semaines, il a fait anormalement chaud pour la saison. Nos anciens disent que cela annonce un hiver rude et un printemps encore plus difficile.

Le liquide qui coula dans sa gorge lui fit retrouver un peu de sens. La femme en face d'elle avait aussi pris place dans un fauteuil. En la fixant droit dans les yeux, la commandante poursuivit :

— Ce ne sont pas tes démêlés avec les réseaux qui nous intéressent. Mais ce qu'il y a eu après.

Elle inspira :

— Nous respectons toutes les théories qui sont un refuge pour la moralité humaine, ceux qui respectent l'humanité, souhaitent la démocratie, nous leur ouvrirons notre porte. Ton compagnon a dit que tu avais rencontré des Syriens exilés, recueilli leur parole. Pourquoi ce soudain intérêt ?

La première décharge passée, Bérénice reprenait lentement ses esprits.

— Peut-être pour les mêmes raisons qui me faisaient creuser la terre, murmura-t-elle.

Toutes ces années passées à collectionner sans comprendre, à toucher sans voir. Elle s'était jetée sur des cailloux polis pour tromper sa soif d'histoire et l'histoire l'avait rattrapée. Un jour, un prof leur avait lu un texte, quelque chose écrit par Frantz Fanon. C'était bête que ça lui revienne seulement maintenant : "Chaque génération doit, dans une relative opacité, affronter sa mission : la remplir ou la trahir." Bérénice n'avait ni honoré ni trahi. Qu'elle accouche les entrailles du sable ou la voix des survivants dans le noir, au fond d'un garage, sa mission avait toujours été celle de rendre à la lumière, de déplacer. Elle ne pouvait ni remplir ni trahir, seulement voler. Il fallait bien dérober le feu là où il avait été allumé, là où il pouvait encore éclairer, purifier le cœur des hommes. Ramener au jour ce qui avait été enterré dans le secret des cimetières, voilà ce qu'elle devait faire et elle devait le faire aux côtés des cultures qu'on condamnait à force d'indifférence. C'est à travers l'enfant qu'elle avait compris tout cela et puis, Bérénice avait croisé le courage de femmes capables de danser au milieu des ruines et ça, c'était planté au fond d'elle. Jamais elle ne s'était sentie aussi

forte, jamais elle n'avait été aussi démunie. Dans sa poche, la clé de Taym pesait plus lourd que toutes les pierres de chantier, plus lourd que la terre des siècles qu'il fallait déblayer. À présent, Bérénice savait qu'elle avait trouvé une mémoire universelle, un écrin d'horreur et d'espoir : le trésor de la Furie.

— Sans doute le monde existe parce que les générations se sont succédé pour le raconter. Je crois que des vies peuvent être libérées du néant parce que quelqu'un les aura entendues. Je crois à la fraternité des mots et des peuples qui se lèvent et chantent alors que tout se tait autour d'eux. Il y a des hommes et des femmes qui se sont tenus droits dans la tempête avant d'être engloutis. Et il faudra bien que quelqu'un le raconte.

— Pourquoi toi ?

C'était la première fois que Bérénice croisait réellement son regard :

— Peut-être parce que pendant longtemps je n'ai rien écouté, j'ai refusé de les voir, de les entendre. Aujourd'hui, je ne souhaite pas parler à leur place, je veux simplement parler d'eux. Je veux parler, pas parce que je suis la seule à connaître la vérité, mais parce qu'après ça, j'aspire au silence. Au fond, c'est lâche, mais je sais qu'avant le silence il faudra bien prononcer un dernier mot, comme toi, combattante, tu sais que la paix demandera toujours une dernière bataille.

La commandante ne répondit rien. Bérénice sentait qu'elle mesurait chaque inflexion de son discours, chaque tremblement dans ses genoux. Dehors, les voix de l'assemblée se firent plus pressantes. Un homme avait pris la parole et les mots claquaient contre les murs avec la force d'un torrent. Par réflexe, Bérénice tourna la tête vers la fenêtre.

— Les échanges lors des assemblées sont souvent vifs, lui expliqua la commandante en réponse à sa question muette. Nos représentants y sont habitués et ne les craignent pas. Chacun sait ici que nous sommes entourés d'ennemis. Il n'y a que quelques kilomètres qui nous séparent des tyrans et de leur guerre. Ils veulent nous priver de notre force, briser la volonté du peuple comme ils l'ont déjà fait par le passé. Ces assemblées sont là parce que nous ne voulons pas perpétuer les vieilles erreurs dans notre recherche de liberté. Les élus y font leur autocritique. Car ils doivent rendre des comptes à celles et ceux dont le sang a

été versé. Les gens n'enterrent pas leurs enfants pour qu'ils fument et discutent les jambes croisées. Celles et ceux qui composent les assemblées ne sont pas au-dessus du peuple, ils sont leurs serviteurs.

— Je crois comprendre.

— Vraiment ?

La commandante lui avait répondu avec de l'ironie dans la voix, comme si la phrase lancée trop légèrement l'avait atteinte en plein visage. Elle se leva pour contempler les insignes sur le mur derrière elle.

— Pourquoi crois-tu que l'on se batte, ici ?

À cette question, Bérénice n'avait plus réellement de réponse.

— Certains pensent que nous nous battons pour la terre. C'est faux. La terre nous appartient déjà, elle nous a été donnée par l'histoire. Et quand bien même on ferait taire l'histoire, elle est nôtre par le sang versé, par tout ce que nous y avons planté. Nous ne nous battons pas non plus pour un drapeau, encore moins pour une religion. Les fous que l'on affronte sont une assez belle preuve de ce qu'il arrive lorsque la raison se soumet devant l'inhumain. Daech n'est que le visage grimaçant de ce qui s'est longtemps perpétué dans l'ombre.

La commandante fit une pause et se retourna :

— Notre peuple n'a pas choisi cette guerre, mais les moyens avec lesquels nous la menons. Sais-tu ce que cela veut dire ? Ce combat, nous le devons à nous-mêmes, nous n'y avons pas été contraints par la force des intérêts ou la lâcheté des gouvernants. Peu importent les cartes et les frontières, le passé nous a enseigné l'art de la révolte. Celui qui donne de l'intelligence à l'indignation et de la force au silence. Chaque jour nous luttons pour une liberté que nous nous sommes désignée, pour une idée de l'homme et de la femme qui ne seront plus jamais à genoux. Notre indépendance ne lésera personne... et malgré cela, nos alliés n'ont jamais été aussi discrets.

— Vous êtes pourtant l'un des bras armés de la coalition internationale.

La remarque de Bérénice venait d'étirer un sourire amer sur les lèvres de son interlocutrice.

— Quelques jours ici te suffiront pour comprendre qu'il y a des alliances qui sont plus fragiles que le papier. Est-ce que le Comité de la paix et de la réconciliation t'a informée de ce que l'on attendait de toi ?

Jamais la question de sa neutralité n'avait été posée. Cela n'étonnait pas réellement Bérénice. Elle ne saisissait simplement pas sa pertinence au sein de cette nouvelle équation.

— Même si j'aimerais mériter votre protection, je ne vois pas quelles compétences je pourrais mettre à votre service. Je n'ai jamais étudié que la terre et les langues.

— Détrompe-toi, cela peut être utile. Et puis, une Française... On avait plutôt pris l'habitude de les trouver dans le camp d'en face, ces derniers temps.

Au relâchement de ses muscles, Bérénice comprit que la vraie conversation était terminée. La commandante avait obtenu ce qu'elle voulait savoir. Elle était quitte pour l'instant.

— Bérénice, entendit-elle prononcer d'un air songeur. C'est la première fois que je rencontre un tel nom. Est-il commun dans ton pays ?

— Pas vraiment.

La jeune femme expliqua l'amour de son père pour la littérature, son penchant pour les tragédies et l'histoire de cette reine destinée à rentrer chez elle. Elle s'attendait à entendre la question qu'elle avait elle-même posée à l'époque : rentrer où ? Mais au lieu de cela, la commandante Bahia hocha la tête :

— Ne t'en fais pas, Bérénice. Nous ferons ce qui est possible pour que tu puisses rentrer en Europe avec l'enfant et celui qui t'accompagne. En attendant, Rokan sera chargée de t'informer lorsque nous aurons besoin de toi.

Quand la porte se referma sur Bérénice, son vertige s'était évaporé. L'évidence avec laquelle la commandante avait mentionné son retour l'avait laissée nue face à sa propre histoire. Et, comme on le fait entre veille et sommeil, elle continua de retourner cette idée d'Europe. Quelque chose se dessinait qui allait au-delà de la simple consolation. Un futur encore jamais entrevu jusqu'ici planait sur ses pensées. Elle remercia Rokan et déclina son offre de la ramener au comité. Oui, elle en était sûre, elle voulait juste marcher un peu. Ses pas la

menèrent jusqu'au parvis de l'église et de là, elle emprunta le chemin du cortège funéraire. Étonnamment, tout lui paraissait plus calme. La chaleur retombait derrière les collines et l'ombre s'étirait sur l'ocre des murs. Au-dessus de sa tête, le ciel avait enfin fini de s'embraser.

Bérénice avançait avec l'esprit limpide des rêves. La route qu'elle suivait conduisait à l'extérieur de la ville, là où des enfants à sandales menaient les chèvres. Certaines d'entre elles s'attardaient sur les plantes grasses qui écartelaient le béton encore chaud. Les yeux dans le vague, les garçons ne les pressaient pas et leur bâton servait à tracer des dessins entre la poussière et les nuages. La jeune femme les dépassa et bientôt, le bitume laissa place au sable gris. L'horizon n'était plus hérissé que par la ligne des montagnes. À leur pied, une couronne de marbre avait été déposée sur la plaine : le cimetière. Les funérailles devaient être terminées. Quelques voitures stationnaient encore près du terrain vague. Seuls restaient une dizaine de groupes formés au hasard des deuils.

Avant de franchir les grilles, il fallait descendre le sentier battu par les processions funèbres, respirer l'air encore plein des salves tirées bras tendu vers le ciel. Bérénice n'y était pas, mais il lui semblait de nouveau entendre les tambours et le chant de la foule qui se refermait derrière les cercueils. Intacte, la scène défilait sous ses paupières closes. Pourtant, lorsqu'elle pénétra dans l'enceinte, elle ne vit qu'une grande silhouette, le front levé vers les drapeaux, ou peut-être était-ce les aigles qu'il contemplait ? D'instinct, Asim se tourna vers elle et lui adressa un sourire tranquille, comme s'il était naturel qu'ils se retrouvent ici à la fin du jour. Il portait son sac sur les épaules. D'un geste du menton, il lui désigna la petite qui courait derrière les oiseaux de l'allée. Bérénice le rejoignit sans rien dire. Ils restèrent un long moment côte à côte, sans échanger un mot.

Le soir descendait de la montagne et la terre exhalait son parfum tiède. Comme les autres, la tombe devant laquelle ils s'étaient arrêtés était décorée des photographies du défunt et des bannières de son régiment : un carré de marbre avec du terreau par-dessus pour faire pousser les fleurs. Autour d'eux, quelques

familles profitaient des derniers rayons du soleil pour nettoyer les pierres ou redresser les fanions emmêlés par le vent. Plus loin encore, des soldats fumaient en discutant près du tombeau de leurs amis. Ils avaient posé une cigarette allumée sur la dalle. Personne ne fit de commentaires sur la fillette qui bondissait entre les arbustes. Il y en avait même pour sourire lorsqu'elle ouvrait et refermait ses mains pour vérifier qu'elle n'avait pas attrapé une plume ou un grillon. Lorsqu'ils quittaient le cimetière, les hommes et les femmes se saluaient en prononçant bien haut cette phrase que Bérénice avait déjà entendue sur le parvis de l'église.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-elle à Asim.

— “Les combattants de la révolution ne meurent jamais.”

Bérénice eut un regard pour les tombes alignées, pour les visages peints sur le marbre, les offrandes fraîches et les grands tournesols plantés à même les stèles. Est-ce que c'était vrai ? Le vent qui se levait fit danser la fumée de la cigarette offerte, émiettait les cendres sur les vivants recueillis. Elle en respira une pleine bouffée. Oui, c'était sans doute vrai.

Derrière eux, une voiture dérapa dans la poussière du terrain vague. La petite reconnut avant tout le monde la Renault Espace d'Alperen et lui adressa des signes alors qu'il sortait de la voiture.

— Enfin ! Je vous retrouve ! Le comité vous a déniché une chambre où résider en attendant que la situation s'éclaircisse. Embarquez, je vais vous y conduire !

L'enfant fut la première à franchir les grilles de l'enceinte. En voyant Asim la suivre, Bérénice pensa que c'était seulement la première fois depuis l'enterrement de son père qu'elle se retrouvait dans un cimetière. Mais lui ? Comme toujours, il gardait son visage de statue impénétrable.

“Elle avait un frère, oui. Le pauvre, il est devenu complètement fou après sa disparition. Il doit être mort là-bas.”

Plusieurs fois, Bérénice avait été tentée de lui dire qu'elle savait pour sa sœur et la noce. Elle aurait voulu lui raconter sa rencontre avec l'institutrice dans les garages. Pourtant, cette fois encore, elle se ravisa. Elle jeta un dernier regard sur

les tombes fleuries des Amazones. Il lui semblait que, derrière ses yeux, la Furie contemplait le spectacle de la plaine se remplissant d'ombres. Quelque part sous les profondeurs du marbre, elle sentait les anneaux antiques des reptiles se refermer sur les cercueils. Ici aussi, les serpents veillaient les morts.

Alperen ne leur avait pas menti. Ils avaient été accueillis dans un immeuble où ils avaient enfin pu poser leurs affaires. Les familles qui y vivaient étaient habituées à héberger les reporters de passage et les rares volontaires internationaux le temps qu'une mission leur soit assignée. En contrepartie, le comité avait insisté pour que l'enfant participe aux journées d'école. C'était Asim qui s'était chargé de l'accompagner et de rencontrer les professeurs. Les premières heures, il tenait toujours à rester auprès d'elle et lorsque, par le mystère qui lie les enfants entre eux, la petite s'immergeait dans les jeux ou l'apprentissage, Asim disparaissait. À sa demande, les voisins l'avaient inscrit sur les listes des travailleurs disponibles et il prenait part aux tâches d'entretien et de reconstruction dans les quartiers alentour. De son côté, Bérénice avait prévenu la galerie à Paris et s'était occupée d'organiser ses notes classées à la hâte avant leur départ. Elle continuait de s'entretenir avec Alperen au sujet des possibles itinéraires pour contourner les autorités turques. À ce sujet, Asim avait d'abord insisté pour qu'ils quittent le pays avant l'hiver mais, voyant que la situation ne l'exaucerait pas, il n'avait plus fait de commentaires. D'une voix monotone, il avait simplement assuré que les passeports étaient en ordre et qu'il se tiendrait prêt pour le jour du départ. Bérénice ne lui avait pas posé plus de questions. Notamment parce qu'au bout de plusieurs jours, elle s'était vu confier quelques travaux par Rokan. Ça avait commencé par des missions de traduction, des arrêtés administratifs ou des discours de propagande de l'EI adressés aux combattants étrangers que Bérénice retranscrivait du français vers l'anglais. De

simples tests, en somme. Puis il y avait eu de la correspondance plus privée. Les unités qui enquêtaient sur les djihadistes francophones voulaient avoir accès à leurs échanges pour mesurer leur responsabilité dans les exactions. Il fallait expliquer des expressions, repérer des tics de langage ou de possibles codes. Quand Rokan venait récupérer ses documents, elle ne laissait jamais rien filtrer des enquêtes mais restait un peu plus longtemps pour discuter et l'instruire sur la révolution.

Les semaines passèrent et l'automne touchait déjà à sa fin. Malgré la rumeur de la guerre et les convois qu'elle continuait de déplacer, Bérénice commençait à s'habituer à cette ville, aux cèdres qui bornaient ses rues et aux visages des martyrs qui ornaient les enseignes des épiceries, des carrefours. Elle y avait rencontré des âmes clairvoyantes, sans consolation mais fortes de toute leur espérance. Ces habitants ne demandaient pas au monde de les rassurer, juste d'être libres. Jamais auparavant Bérénice n'avait tant rencontré cette volonté de faire sa part, quand bien même l'histoire n'en retiendrait rien. Et c'est cette lucidité amère qui parait les gestes du quotidien de toute leur noblesse : les blessés qui se présentaient le matin devant les permanences pour aider, les grands-mères qui cuisinaient des kilos de pain pour les combattants, les professeurs, les sages-femmes, les élues qui arpentaient inlassablement les ateliers, mais aussi les jeunes qui travaillaient dans les champs et dans les théâtres. Bérénice avait compris que leur force ne se réduisait pas à la victoire, mais à cet idéalisme implacable qui défiait jour après jour l'épreuve de la nécessité. Ces gens, qui se levaient en dépit de tout, transformaient les anciennes gloires en fumée simplement parce qu'ils avaient osé y croire. Derrière chaque sacrifice, chaque joie, Bérénice sentait ce goût de vivre sans condition et elle commençait enfin à saisir le balancement qui va du vide à la révolte, de la douleur à la fierté.

Au fil des jours et des discussions, elle et la jeune combattante avaient appris à se connaître. Rokan était vive et passionnée. Elle avait perdu un oncle et une sœur, deux camarades aussi et elle y croyait encore. Quand elle parlait, sa voix claire et mesurée se modulait autour de mots simples et signifiants. Comme

Alperen, elle devenait lyrique lorsqu'il s'agissait d'expliquer son engagement. Si elle mentionnait la révolution, sa révolution, ce n'était pas pour conquérir un État ou un territoire mais pour se libérer d'abord elle-même. Elle disait croire à cette flamme "liberté" qui brûle sans se consumer et éclaire sans ombres. Mais malgré son enthousiasme et son anglais impeccable, il n'y avait que sur la question des combats qu'elle ne s'étendait pas. Bérénice lui montrait certaines photos, des clichés qui avaient fait sensation dans les médias français. Rokan les regardait à peine :

— Ils ont l'air de découvrir que les femmes aussi participent et meurent à la guerre. Ça a toujours été le cas, sauf qu'ici on a appris à mourir debout et que nos frères ne l'oublieront pas.

À son contact, Bérénice découvrait l'orgueil fou d'être une femme au bord du précipice, la surprise perpétuelle de se relever au-delà du silence et des entraves, même si c'était la dernière chose qu'elle faisait, surtout si c'était la dernière chose qu'elle faisait. Parfois, la Française essayait d'imaginer ce que Taym aurait pu en penser. Elle se demandait si, cintrée dans sa robe de mariée, seule sur le seuil de sa chambre, elle n'aurait pas un instant envié le destin de ces combattantes en armes. Cette pensée n'avait aucun fondement et Bérénice le savait. Taym avait choisi sa fin en pleine conscience. Elle l'avait choisi comme elle choisissait chaque mot, chaque lettre écrite. C'étaient ses propres faiblesses que Bérénice plaquait sur sa légende toute fraîche. Comme si les supposés regrets de cette femme avaient pu conjurer ses errements à elle, racheter en quelque sorte ses anciennes lâchetés. Lorsqu'elle y pensait, le médaillon pesait un peu plus sur sa gorge. Elle en entortillait la chaîne autour de son menton, faisait tourner la figure grimaçante du bout des doigts. Dans ces moments-là, l'enfant se lovait contre elle et Bérénice lâchait la pierre pour lui caresser la nuque. Sous les vêtements, la tache dorée qu'elle effleurait l'amarrait de nouveau au présent et à ses couleurs chaudes. Peu importait la tenue, robe ou treillis, sa mission était de ramener la petite saine et sauve sur la grève. Elle et Asim se l'étaient promis.

Bientôt, les documents que lui demandait de traduire Rokan se firent plus sensibles. La commandante attendait des retranscriptions d'appels téléphoniques, de conversations en ligne. Bérénice se doutait que ces éléments serviraient à l'instruction des procès de djihadistes étrangers. Cependant, elle n'avait jamais accès à leur dossier et les résultats des jugements lui demeuraient inconnus.

— Ne pourrais-je pas y assister une fois ? demanda-t-elle à Rokan, un jour qu'elle lui rendait ses épreuves.

— La bataille de Raqqa est à peine remportée, il y a trop de paramètres à prendre en compte. La camarade Bahia ne l'autorisera pas.

— Tu pourras quand même lui dire que je suis intéressée ?

Rokan acquiesça et vida son verre de thé pour signifier son accord. En partant, elle salua Asim qui rentrait de sa journée. La petite dans les bras, il resta un moment immobile sur le seuil de la pièce. La conversation lui était parvenue et il fixait Bérénice d'un air sombre.

— Nous avons un marché, lança-t-il. J'ai accepté de donner un nom à l'enfant, pas pour que tu coures derrière les fanatiques mais pour que tu lui construises un futur.

Un futur. C'était un mot inattendu dans la bouche d'un homme qui parlait si peu. Depuis qu'ils étaient arrivés au Rojava, il avait gardé en lui une réticence secrète qui l'empêchait d'envisager autre chose que l'instant, autre chose que le repas du soir et le coucher de la petite. Rien ne franchissait plus ses lèvres qu'un sourire doux et étrange à la fois, un sourire d'enfant malade. Une nuit, Bérénice s'était lassée d'attendre que son bras se tende dans le noir. Elle voulait consommer le pacte qui le ferait traverser l'océan, laver de l'angoisse son corps encrassé par la guerre. Il avait laissé Bérénice venir à lui comme il acceptait le vent dans ses cheveux et la pluie sur sa peau. Les yeux fermés, il s'était laissé prendre dans la mécanique et le silence des corps. Par ses gestes abîmés, ses contours rauques, Bérénice sentait bien qu'il avait perdu l'instinct de ces choses. Seul demeurait entre eux une espèce de vertige, celui qui transforme la rage en larmes et les larmes en sueur.

— Ne me regarde pas comme ça. Je ne comploterai rien qui puisse nuire à ce projet. Sois tranquille.

Asim continuait de la scruter avec une expression indéfinissable. Quelque chose l'épiait à travers lui que Bérénice n'arrivait pas à saisir. C'était comme ces nuits où elle s'appliquait à réanimer sa surface grise, qu'elle se suspendait à son souffle d'animal blessé. Même s'il lui rendait ses faveurs, elle le touchait toujours comme à travers une soie blanche qui aurait recouvert ses muscles et voilé ses regards. Et toujours à la fin, ce statu quo qui masquait au lieu de révéler. Asim n'avait pas la science des yeux que l'on baisse ou des mots que l'on prononce. Il se contentait de reprendre son air sérieux, un éclat de gratitude triste sur le front.

— Je n'en suis pas sûr, lui répondit-il.

— Tu as entendu ce qu'a dit Rokan. La commandante ne l'autorisera pas.

Pourtant, dans les jours qui suivirent, la jeune combattante se présenta à leur porte. Elle était équipée de son barda, le visage un peu plus fermé que d'habitude. Une voiture partait pour un camp de prisonniers, ils y auraient besoin d'interprètes. Si elle était disponible, Bérénice pouvait monter à bord, les Unités de protection du peuple assureraient sa sécurité. Asim s'était figé en la voyant se saisir de ses affaires.

— Il n'y a rien à craindre, avait tenté Bérénice. Je serai de retour dans deux jours.

Lorsqu'elle prit place dans la voiture, la petite lui adressa un signe d'au revoir. C'était le même geste qu'à leur arrivée en ville. On claqua la porte derrière elle et le convoi démarra dans le matin blême.

À l'intérieur de l'habitacle, les violons et les guitares se déchaînaient toujours à la radio mais malgré les récentes victoires, les hommes étaient plus silencieux. Loin de leur faciliter la tâche dans la lutte contre l'État islamique, les bombardements russes se rapprochaient toujours un peu plus de leurs positions. L'ambiance était à la concentration et les rares conversations tournaient autour des dernières pertes. Rokan lui expliqua qu'avant de se rendre dans les points de rétention, le convoi ferait halte dans un camp de déplacés. Il y avait du matériel à décharger et des combattants à relever. La Française hocha la tête, elle se savait observée. Dans le rétroviseur, les yeux du chauffeur ne la lâchaient pas. Elle ne chercha pas à soutenir leur fixité et laissa la torpeur du voyage la gagner. Pendant des heures, les kilomètres défilèrent derrière sa vitre. C'est seulement vers la fin de la matinée que Bérénice aperçut, comme soudain surgi de l'horizon, un océan de toiles blanches. Ils étaient arrivés.

— Ne t'éloigne pas de moi, lui souffla Rokan en l'aidant à sortir de la voiture.

Le vent était glacé et s'engouffrait entre ses vêtements. À mesure que les groupes descendaient des véhicules, Bérénice découvrait la grande diversité des hommes et des femmes qui l'entouraient. Certains étaient curieux de sa présence, d'autres l'ignoraient. Le froid aiguissait ses impressions et elle percevait tout avec une acuité nouvelle : le camp, les enfants qui faisaient des signes de victoire entre les tentes alignées, les visages épuisés, mais sérieux, de celles et ceux qui montaient la garde depuis des semaines, leur joie de retrouver

la relève et avec elle des camarades, des amis. Les rangées de toiles blanches s'étalaient à perte de vue et à l'entrée des grilles, les portes d'un bus s'ouvraient sur d'autres déplacés.

— Il en arrive tous les jours, murmura Rokan. Chaque fois que nous libérons une ville ou que des civils parviennent à s'échapper des zones de bombardements.

— Combien sont-ils ? demanda Bérénice.

— Des dizaines de milliers dans tous les territoires autonomes, leur venir en aide est une priorité. Notre victoire ne vient pas du nombre d'ennemis que nous abattons, mais du nombre de personnes que nous sauvons.

Bérénice remarqua qu'il y avait des reporters un peu plus loin, à côté des autres véhicules. À croire que la commandante avait tenu à ce qu'elle aussi comprenne et relaie leur message. Elle assistait en silence au débarquement des survivants, aux vacillements de leurs pas sur le sol poussiéreux. Étourdies, les familles attrapaient ce qu'on leur tendait, ici un peu d'eau, là un paquet trop léger pour l'hiver. Des groupes venaient à leur rencontre pour obtenir des nouvelles ou chercher des proches, des parents perdus dans la fuite. Il y eut les embrassades de ceux qui avaient été séparés, les larmes alors qu'on pensait ne plus jamais les revoir avec, au milieu, des enfants curieux de tout et n'écoulant rien. Ils tournaient autour de la colonne humaine avec des gestes d'albatros. Certains, souples comme des chats, s'approchaient des soldats en armes et on devinait aux précautions prises par les mains adultes pour les repousser qu'il s'agissait d'orphelins. S'arrachant à la scène, Bérénice entreprit d'aider Rokan. On avait besoin de bras pour décharger le matériel, et puis ça lui donnerait une contenance. Caisse après caisse, elle songeait à ce qu'il fallait aux peuples pour rester debout, continuer de marcher. Quelques-uns des visages qu'elle croisait au hasard brûlaient comme des points de feu dans le sable. Elle y lisait encore la force de piétiner les frontières, d'inventer des eldorados plus grands que les barbelés. Combien de temps faudrait-il avant que la vision de la commandante et d'Alperen se réalise ? Combien de jours, d'années pour des rues sans soldats et un drapeau qui ne flotte pas sur des ruines ?

D'une main sur son épaule, Rokan interrompit le fil de ses pensées. Il était l'heure de rejoindre les autres près du convoi. Les hommes et les femmes en treillis faisaient une pause à l'abri du vent. Parmi eux, Bérénice reconnut leur chauffeur, un homme aux traits creusés et à la barbe taillée court. On se passait des cigarettes, on buvait du thé. Ce fut l'occasion d'en apprendre plus sur l'unité. À chaque nouvelle histoire se dessinaient des accents, des régions, des motivations différentes mais toujours, au fond, il y avait cette même promesse, ce refus de la défaite et cet espoir qui aurait fait se battre nu. Pour eux, la résignation était pire que l'horreur et pourtant l'horreur, beaucoup l'avaient déjà traversée. Malgré cela, il n'était pas question d'orgueil et personne n'avait ce sentiment de puissance que confèrent les armes. Assez vite, les plus jeunes délaissèrent le sujet de la politique pour parler des anciennes équipes de foot et des tournois qu'il faudrait réorganiser après la guerre. Trouvant Bérénice du regard, Rokan lui adressa un signe de connivence consterné. Même si elle ne pouvait plus suivre les conversations qui s'emmêlaient entre les dialectes, la Française lui rendit son clin d'œil. Au-delà des plaisanteries, elle mesurait l'instant de grâce et d'insouciance qu'ils partageaient. Ce qu'il y avait d'amour et de malheur était là et elle discernait que tout cela en valait la peine, tous ces chants, toutes ces larmes et ces discours. Que leurs grands-parents s'étaient levés à l'appel et que leurs enfants, s'ils en avaient, se battraient encore pour y répondre.

À quelques pas du groupe, les reporters avaient demandé à deux combattants comment s'effectuait la danse traditionnelle des peshmergas. Depuis la récente prise de Raqqa, cette manifestation de joie simple était devenue un des symboles de la reconquête.

— C'est dingue ! Ils demandent toujours ça maintenant, avait lancé un jeune soldat. Ils ne savent pas danser chez eux ?

Malgré sa bravade, ses yeux brûlaient d'envie. Les conversations animées sur le foot avaient cessé. Il y eut un instant de flottement, et puis un élan formidable qui surprit Bérénice. En un bond, les hommes avaient rejoint leurs camarades, les lignes se formaient en rythme et dévoilaient une rangée de corps allègres,

unis par les épaules qui se balançaient sur la même cadence. En face d'eux, les femmes se tenaient par les coudes et Rokan, la première de la colonne, faisait virevolter un foulard au bout de ses doigts. Bérénice contemplait ce mouvement entre l'envol et le martèlement de la terre, les jambes qui se croisaient et s'élevaient, la lumière qui s'étalait sur les visages malgré le froid et la fatigue. Personne ne s'occupait plus de la caméra et des deux journalistes. Plus rien ne comptait que le décollement des corps rendus légers par la danse et le chant du désert. Seuls Bérénice et le chauffeur, un peu plus vieux, étaient restés en retrait. Lui se contentait de fumer sans prononcer un mot.

— Si les forces de l'armée démocratique continuent de reprendre du terrain à Daech, bientôt, c'est toute la région qui dansera comme ça, tenta Bérénice. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau.

L'homme posa son regard perçant sur elle :

— C'est beau comme une danse au milieu d'un brasier.

Il avait parlé avec une voix profonde, presque tranchante. Bérénice se tourna vers lui, interdite parmi les rires qui s'élevaient derrière elle. En lui adressant un sourire torve, l'homme avait décollé la cigarette de ses lèvres pour la lui présenter. C'était une cigarette épaisse et sans filtre, comme il s'en fumait beaucoup en Syrie. D'un geste précis, il alluma le bout qu'il pinçait quelques secondes plus tôt entre ses dents et regarda le tube se consumer lentement par les deux extrémités.

— Tu vois, dit-il en lui désignant une extrémité rougeoyante. Ici, c'est la Turquie et de l'autre côté il y a Daech et Assad. Nous, on est au milieu. Même si nous sommes victorieux partout, notre armée dansera toujours au bord du vide.

Bérénice ne sut pas quoi répondre, elle était encore trop pleine de la musique et du rire de Rokan. Dans leur dos, les exclamations redoublèrent. La danse venait de se terminer et les lignes se défaisaient pour revenir vers eux. Le chauffeur écrasa la cigarette d'un coup de talon. Il était temps de se remettre en route.

Les hommes allaient et venaient dans le couloir. On lui avait dit d'attendre, alors Bérénice attendait. Elle était arrivée la veille dans la base d'Aïn Issa et la commandante Bahia n'avait pas pu la recevoir. La nuit, elle l'avait passée avec Rokan et ses camarades mais au matin, lorsqu'elles étaient parties vers les centres de détention, elle avait retrouvé sa place dans la salle vide, à espérer que quelqu'un vienne la chercher. Elle tournait en rond, pensait soudainement au sac d'antiquités qu'elle avait caché sous une dalle pour empêcher que l'enfant n'étale les bijoux partout dans la chambre. Un sourire contrarié s'étira sur ses lèvres quand elle réalisa qu'elle était la responsable de cette mauvaise habitude. Elle continuait d'imaginer ce qu'il se passait dans cet appartement devenu familier et qu'elle avait quitté sans savoir pourquoi : l'eau qui bout, le parfum du thé sur les cendres du soir. À cette heure, Asim devait être en train de faire déjeuner la petite avant de l'amener en classe. Et dire qu'il s'inquiétait peut-être pour elle. Rien ne la guettait ici à part le froid et l'attente. Elle avait bien recroisé quelques jeunes combattants, les amateurs de foot avec qui elle avait discuté près des voitures. Ils avaient échangé quelques mots puis ils étaient repartis à leur mission sans avoir pu la renseigner davantage. Il fallait bien pourtant que le temps s'écoule. Entre les parois nues, Bérénice entendait des portes s'ouvrir et claquer. Les pas résonnaient sur le béton défoncé et ni les ordres étouffés, ni les courants d'air ne lui apprenaient ce qu'elle faisait là. Au bout d'une attente

interminable, elle se leva et adressa un signe au garde posté près de la porte. Elle avait besoin de prendre un peu l'air. L'homme ne cilla pas et la laissa passer sans même la regarder.

À peine avait-elle mis un pied dehors que le vent lui scia les nerfs. Bérénice était aveuglée par l'éclat minéral du désert. La lumière se réverbérait contre sa rétine et lui vrillait le crâne. Elle réprima un frisson. Quand elle resserra le foulard autour de son cou, la chaîne du médaillon se prit dans les fibres du tissu et lui érafla la gorge. Bérénice grimaça, secouant un peu ses membres ankylosés. Juste quelques pas pour se délasser, se répéta-t-elle. Et puis, voyant que personne ne l'arrêtait, elle poursuivit un peu plus loin sa déambulation. L'air avait un arrière-goût de sel et de fumée. Si elle s'était retournée, elle aurait pu apercevoir les bâtiments qui rétrécissaient devant la montagne, mais elle préféra continuer sa marche. Plus d'échos aux alentours, rien que la poussière blanche qui tamisait ses empreintes. Les minutes passaient, des taches grises finirent par se dresser dans le lointain. Encore des grillages et des tentes. Bérénice crut un instant être revenue devant le camp d'Öncüpınar, le jour où elle avait emporté la petite, comme si le temps s'était retourné sur lui-même et tordait la scène devant ses yeux. Mais ce qu'elle pensait n'être qu'une réminiscence s'épaississait jusqu'à devenir réel. Elle percevait même l'ombre de la femme de l'autre côté de la barrière, et l'enfant qui la suivait. Bérénice en était sûre à présent, quelqu'un l'appelait. Dans l'écho du vent, elle pensa que la voix venait de cette silhouette noire, elle voulait se rapprocher, lui demander peut-être ce qu'elle n'avait pas osé la première fois, juste avant le trou dans la clôture, juste avant qu'elle s'évanouisse dans un souffle. Arrivée près du grillage, la question mourut sur ses lèvres.

— Couvre-toi la tête, tu es indécente.

La phrase, comme un crachat, avait rompu le charme. C'était du français. Une langue que Bérénice ne s'attendait pas à entendre. Pas ici. Pas comme ça. Elle n'eut pas le temps de répondre, on l'appelait de nouveau. Elle comprit après un long moment de confusion que c'était la voix du garde derrière elle. Il la saisit par l'épaule et elle fit face à son regard courroucé. Cela faisait plusieurs mètres

qu'il la hélait et maintenant qu'il la tenait par le bras, il la ramenait vers la base. Sans desserrer sa prise, il adressa un signe brusque à la femme en noir pour qu'elle s'éloigne de la clôture. Son coup de pied fit trembler les grilles. Bérénice eut juste le temps d'entrevoir un rideau de tente tiré par une main d'enfant.

— Tu n'as pas le droit d'être ici !

La remontrance fut vive et Bérénice ne toucha presque pas le sol jusqu'au carrelage de la salle grise. C'était une question de minutes avant qu'elle ne soit appelée. Du moins, c'est ce qu'on lui avait assuré. Sur les murs, les ombres s'étiraient. Bérénice restait moins sonnée par la poigne du garde que par la vision de cette femme recouverte de son voile. Elle s'en sentait imprégnée comme d'un mauvais rêve. Et le petit garçon avalé par la tente ? Elle n'avait même pas vu son visage. Il devait avoir un regard inoubliable pourtant, comme celui de l'homme du bar qu'elle n'avait pas eu le temps de croiser avant l'explosion. Des yeux qui crucifient sans condamner.

Quand le garde réapparut, ce fut pour l'emmener dans un bâtiment adjacent. La commandante l'attendait au milieu d'un décor spartiate. Son visage était las et ses traits plus tirés que la dernière fois. Elle semblait être arrivée au bout d'un échange pénible et sans résolution. En silence, Bérénice prit place en face d'elle. De toute évidence, les plans avaient changé et sa présence ici, en tant qu'interprète, n'était plus nécessaire. D'un geste poli, elle refusa l'étui de cigarettes qu'on lui tendait mais accepta l'eau avec soulagement.

— Alors comme ça, on a tenté une petite balade, ironisa Bahia en allumant une cigarette.

Le ton se voulait léger mais la voix trahissait une fatigue lancinante.

— Il semblerait que j'ai fait courir votre camarade, j'en suis désolée. Je vous serai peut-être plus utile la prochaine fois.

La commandante expira une longue bouffée de fumée.

— Je ne crois pas, dit-elle de sa voix neutre. Aujourd'hui était le dernier jour où j'ai eu besoin de tes services. Mais dis-moi, qu'est-ce que tu as vu dans le désert ?

— J'ai vu le camp, articula lentement Bérénice. J'y ai croisé une femme avec un petit garçon.

— C'est là que sont retenues les familles des djihadistes qui ont été faits prisonniers. Beaucoup d'épouses et de veuves sont étrangères. Certaines ont des parents et des avocats prêts à tout pour les faire revenir dans leur pays. Initialement, c'est pour ça que je t'avais fait venir. Comprends-moi, je n'aime pas ces façons de faire. Officiellement, nous défendons toujours l'ouverture d'un tribunal international pour les juger. Mais nos moyens s'amenuisent et les camps ne sont pas sûrs. Il y a des règlements de comptes, des tentes sont brûlées. À ce stade, chaque retour pourrait nous soulager.

— Alors c'est ça ? Vous étiez en train de négocier avec les autorités pour rapatrier des familles ?

— Rapatrier ? demanda la commandante. Pour ça, il faudrait que leurs États se sentent concernés. Personne n'est pressé de voir réapparaître les fantômes de l'EI sur son sol. Les discussions sont à nouveau reportées. On va devoir se débrouiller seuls et vaincre la tentation de leur ressembler.

L'esprit de Bérénice était encore absorbé par le dessin de la petite main sur la toile de tente.

— Une fois la bataille remportée contre Daech, votre marge de manœuvre sera plus grande. La coalition internationale ne peut pas reporter indéfiniment les négociations avec les héros d'une guerre à laquelle elle participe.

Les mots s'échappaient de ses lèvres, mais Bérénice n'y croyait plus vraiment. En fixant le point rouge de la cigarette de Bahia, elle pensait au chauffeur qui n'avait pas dansé et à son sourire sans joie.

— Des héros ?

Le regard de la commandante s'immobilisa sur un coin de la pièce.

— Parfois, je me demande réellement ce que le monde pense de nous, surtout ceux qui se disent nos alliés. Ils croient peut-être que c'est simple, que les Kurdes sont nés pour se lever et pour mourir. Ils imaginent sans doute que c'est naturel de combattre dans des villes en ruine ou qu'il y a de la gloire à tuer. Ils ne sont pas là lorsqu'on ouvre les prisons, les caves. Ils n'ont jamais eu la gorge

tapissée des odeurs de graisse humaine dans les sous-sols. Ce qu'ils appellent l'héroïsme, c'est le choix de l'impossible. Il n'y a rien de facile ou d'évident là-dedans. Au contraire, c'est extrêmement difficile. C'est difficile de prendre les armes, de repousser les frontières, d'avancer vers la torture et l'humiliation quand on ne croit pas à la violence, quand on sait qu'il y a des batailles qui resteront vaines et quand on est certain que le sang versé ne pourra jamais être ni payé ni rendu. Ils n'ont pas idée de ce que ça coûte de se battre en détestant la guerre. D'accepter de voir tomber des frères, des sœurs en gardant le goût de l'humanité et la foi dans le bonheur. Après nous, il y aura sans doute des gens qui salueront cet élan, des poètes. Ils chanteront le basculement de la civilisation là où précisément, il y a bien longtemps, la civilisation est née avec le soleil. Peut-être qu'ils comprendront qu'ici, on s'est battus et qu'on est morts pour une nuance. Et d'autres qui diront qu'à l'échelle de tout ce qui a été accompli, ce n'était pas grand-chose, qu'on s'est contentés de rester humains au milieu d'une guerre qui consacre la victoire de la bête sur l'homme. Tomber pour un drapeau qui n'a même pas de pays, libérer des villes qui ne parleront pas notre langue. Tout cela, nous l'avons accepté. Du berceau aux champs de bataille, nous venons d'un peuple qui n'en finit pas de mourir et nous avons même accepté le risque de notre propre anéantissement. Mais aujourd'hui, on nous demande de rendre une justice à la place des autres, de devenir les geôliers d'enfants qu'ils ne reconnaissent plus. Je m'y refuse. Nous n'avons pas sacrifié tant de vies pour devenir vos bourreaux !

Son souffle lui avait échappé, c'était presque un cri. La commandante regardait de nouveau Bérénice. En croisant ses grands yeux creux et en voyant ses vêtements tachés de poussière et les marques rouges sur son cou, sa colère se changea en immense lassitude. Elle reprit la parole comme si son discours n'avait jamais été prononcé et qu'elle répondait à la première question, sans un mot de plus.

— Non Bérénice, il n'y aura pas de négociations après la bataille. Ou alors, elles auront lieu sans nous. Tu as vu les yeux de Rokan et des combattants au-dehors. Il y en a des centaines comme eux qui le savent et qui sont pourtant prêts

à se battre. C'est comme ça, ça l'a toujours été. Mais toi, tu n'es pas destinée à rester ici. Ce n'est pas ta terre et te faire venir ici était une erreur. J'espère que tu me pardonneras. Dès que tu sortiras, tu pourras embarquer dans une voiture qui te ramènera en ville.

Les images des derniers jours poursuivaient Bérénice. Tout, les camps, la danse, les mots de la commandante Bahia et la cigarette du chauffeur. Chaque détail bruissait du son de la défaite et Bérénice ne voulait pas l'entendre. Lorsqu'elle était rentrée quelques jours plus tôt, elle avait vu les trois verres de thé posés sur la table. Les deux premiers étaient vides et le troisième fumait encore. Le sien sans doute. Asim et la petite étaient de l'autre côté. Leurs têtes se tournèrent vers elle dans un même mouvement. Il y eut un instant d'absolu, comme suspendu au filet de vapeur. Et puis, d'une seule impulsion, Bérénice avait quitté le seuil pour les serrer dans ses bras.

— Je t'avais prévenue, avait murmuré Asim.

Le ton était celui des reproches aussitôt oubliés. Il ne lui avait pas posé de questions, elle n'avait rien dit. Et qu'aurait-elle pu lui raconter ? Il ne s'était rien passé, justement. Ces deux jours ? Une succession d'impressions invisibles, de nuages sans vent. C'était comme se réveiller après une nuit agitée : le matin efface les histoires qui nous ont hantés, on n'en garde qu'un poids qui se dilue dans la poussière des jours.

Après son retour, les apparitions de Rokan se firent moins régulières et il n'était plus question de travailler pour la commandante. Bérénice repensait souvent à sa dernière entrevue avec elle, aux murs nus de son bureau qui se rétrécissaient sur ses tentatives de pourparlers. Avant de la raccompagner, Bahia lui avait serré la main une dernière fois. Elle avait le front haut et dans les yeux, la vérité désespérée des personnes qui ont essayé de toutes leurs forces. Bérénice

ne pouvait pas se résoudre à oublier. Alors, pour tenter d'en savoir plus, elle avait repris les supports qu'on lui avait demandé de traduire. S'inspirant de la méthode de Taym, elle cherchait à tracer des faisceaux de sens dans les anecdotes du quotidien, dans les bribes de conversations ou les déclarations des prisonniers.

Parmi eux, il devait y avoir des criminels, des profils et des habitudes peut-être similaires à ceux des bourreaux que Taym avait déjà identifiés. L'obéissance changeait mais la vocation restait la même. Ou alors, non. Il s'agissait peut-être d'esprits plus erratiques, moins professionnels ? À force de répéter l'exercice, les vidéos de la clé USB se superposaient aux textes qu'elle n'en finissait pas de relire. Les langues se mélangeaient, l'horreur aussi. Le plus atroce, c'était qu'à mesure qu'elle creusait dans les mots, elle y retrouvait des hommes, des hommes qui se plaignaient d'allergies, du froid et de ne pas manger comme à la maison. Ça aurait été plus facile avec des monstres, des vrais, dotés d'une queue fourchue et du sens de la formule. Les siens faisaient des fautes d'orthographe, ils utilisaient un langage hybride, sorte d'assemblage de SMS adolescents et d'imprécations apocalyptiques. Entre deux blagues et une photo, un détail glaçant rappelait ce pour quoi ils étaient venus. Bérénice songeait à toutes ces mains qui avaient écrit ces messages, des mains qui avaient frappé, torturé, vendu des femmes, et c'étaient ces mêmes mains avec lesquelles ils mangeaient tous les jours, réajustaient leurs lunettes et se torchaient le cul. À quoi pensaient-ils ces gars, en ce moment ? À quoi pense-t-on après tout ça ? Après les exécutions, et le reste ? Est-ce qu'on peut encore penser quand on est obligé de s'essuyer les mains dans les cheveux parce que l'uniforme est déjà trop imbibé de sang ? Est-ce qu'on s'encourage mutuellement dans ces cas-là ? On se promet des récompenses ou est-ce qu'on est simplement pressé d'en finir pour prendre une douche ? Avec quoi ils se lavaient pour enlever l'odeur ? C'était une interrogation sérieuse parce que Bérénice ne pensait pas que l'odeur puisse plaire. Ça devait être une des choses qu'on apprenait à supporter et quand on la supportait, c'était qu'on était devenu tout à fait fou. Comment parler de tout ça ? Qu'est-ce qui en ressortait durant les procès ?

Cette question, elle l'avait posée à Rokan. La jeune femme avait simplement haussé les épaules :

— Il y en a toujours pour regretter de ne pas avoir tué plus. Mais la majorité est innocente, tu comprends ? Ce n'étaient que des chauffeurs, des informaticiens, des communicants... Même lorsqu'ils sont pris retranchés avec des armes dans la maison d'une famille égorgée. Il n'y a pas besoin de les laisser parler très longtemps pour les entendre dire qu'ils sont les premières victimes de la guerre. C'est pareil pour leurs femmes. Un jour, on a capturé l'épouse d'un émir qui tentait de fuir. Elle avait échangé ses vêtements avec une Yézidi achetée au marché aux esclaves. Tu y crois, à ça ?

Bérénice y croyait. Après tout, un vieux prof d'histoire lui avait bien raconté que c'était en 45, à Berlin, que les certificats d'ascendance juive se vendaient le plus cher. Juste avant l'arrivée des Russes, les membres de la Gestapo étaient prêts à tout pour se punaiser une étoile jaune sur la veste. L'histoire avait son ironie, ses effets inflationnistes, aussi.

— Mais tout cela ne sert à rien, avait continué Rokan. La plupart des preuves ont été détruites. Les témoins vivent encore dans la terreur et nous n'avons pas le temps, ni les moyens, de monter des instructions complètes. On ne pourra rendre justice à personne comme ça. Ni aux morts, ni aux vivants.

La Française hochait la tête en gardant le silence. Et après ? se demandait Bérénice. Que se passerait-il ? Est-ce que la vie reprendrait comme avant ? On allait couper les barbes, repeindre les murs, enterrer le nom des assassins en même temps que des cercueils vides. Et tous les disparus, il en resterait quoi ? À part des vidéos mal cadrées, des seaux de viande et un peu de merde sur les parois d'une cellule ? Bérénice se sentait happée par une mer noire qui l'engloutissait un peu plus à chaque respiration. Son sommeil se consommait en angoisses et autour de sa nuque, la Furie se contorsionnait de plus belle.

— Pourquoi t'intéresses-tu tant à ces témoignages et à ce qu'ils exhument ? lui avait demandé Rokan. La commandante t'a démobilisée, cela n'est plus de ton ressort.

Autour d'elles, la place était balayée par les allées et venues d'étudiantes. Le salon de thé dans lequel Rokan et Bérénice avaient pris l'habitude de se retrouver était juste en face de l'université des femmes. Les vestes cintrées y côtoyaient les costumes traditionnels et les voiles pailletés. Plus loin, un char soviétique sommeillait à l'angle du carrefour, le canon nonchalamment pointé sur l'avenue principale.

— Parce qu'il faudra bien comprendre pour raconter. Je ne suis pas de la trempe de tes camarades, je ne suis pas en mesure de me battre. Je veux simplement transmettre ce que j'ai vu. Dire que derrière les images abstraites de fin du monde, il y a encore des gens qui luttent.

— Transmettre ce n'est peut-être pas lutter, lui répondit Rokan. Mais c'est tracer une voie qui peut conduire aussi bien à la justice qu'à la vengeance.

— Tu penses ? Parfois, je me demande comment il peut encore rester de la force pour l'une ou l'autre après tout ça.

— Par la même force qui fait que les vivants viennent relever les morts et qu'à la nuit succède le jour. Inlassablement. C'est pour cela que les martyrs seront toujours plus nombreux que les balles.

— À t'entendre, cette guerre ne finira jamais.

Rokan lui lança un regard clair et sans fond qui la troubla.

— Et toi, pourquoi crois-tu qu'elle dure encore ?

Bérénice resta interdite. Il y eut en elle comme une mer qui se retire en aspirant la grève. Est-ce qu'elle savait, elle, comment les guerres se terminent et pourquoi elles ont commencé ? Jusqu'à présent, tout cela n'avait été qu'un débat de spécialistes, une figure de style. Elle ne connaissait que ce que la terre gardait dans ses entrailles et le discours des vainqueurs.

— C'est le passé que j'ai appris à lire, pas le présent. L'agenda qui déplace les acteurs sur le grand échiquier, les enjeux de leurs victoires ou de leur défaite me dépassent.

— Et alors ? Les guerres du passé sont-elles si différentes ?

Bérénice prit le temps de réfléchir avant de répondre :

— Sans doute. À force de changer les hommes, la guerre se modifie aussi. Depuis le début, c'est elle qui détruit ou consacre les sociétés. Elle révèle leur manière de penser, de s'organiser en même temps qu'elle les transforme.

Le silence de Rokan créait un vide qu'elle essayait de combler avec des réminiscences de ses lectures. Dans sa bouche, les anciennes dissertations se mêlaient avec les images encore fraîches des camps.

— Prends les débuts du monde grec par exemple, la cavalerie attique était le produit d'une aristocratie forte. Les guerriers étaient ceux qui avaient les moyens de s'armer et d'équiper leur monture. Ensuite est venue la démocratie des rameurs, parce qu'il fallait des bras innombrables pour triompher de la flotte perse à Salamine. Et puis Rome, presque invincible. L'empire grandissait en buvant le sang des hommes et des dieux barbares. Ses légions prenaient la couleur des territoires qu'elles annexaient, elles y transformaient les bâtards en héros. Plus tard encore, les guerres chamarrées des seigneurs furent remplacées par des armées de citoyens. On avait inventé la nation, il fallait concevoir les massacres qui allaient avec. En ce sens, la modernité n'était pas dénuée de charme. Avec elle, plus besoin d'économiser le sang noble car il ne subsistait plus de différence entre les sujets : la guerre devenait l'affaire de tous et elle s'exerçait au nom de la grande souveraineté du peuple. C'est comme cela que Napoléon a éprouvé la liberté toute neuve des barricades en transformant la

France en caserne et l'Europe en charnier. Imagine une génération entière conçue entre deux batailles et élevée dans les lycées aux roulements des tambours. L'Empereur pouvait bien pourrir au milieu de l'océan, le feu avait pris et il devait consumer le monde, marquer au fer rouge les frontières et les peuples.

Par vagues, les mots revenaient et accéléraient le débit de ses pensées. Bérénice s'échauffait et se parlait presque à elle-même :

— Ce que je ne comprends toujours pas, c'est que la mécanique génocidaire du ^{xx}e siècle ne nous ait rien appris. Les survivants ont parlé pourtant, on n'avait plus l'excuse de la virginité. Il y a eu des conférences, des cours à l'école. On a vu les fantômes de l'extermination, on a croisé le regard de ceux qui ne sont pas revenus, en photo, sur des pellicules de cinéma. Rien ne pouvait plus nous être révélé de l'espèce humaine, ni sa cruauté, ni son courage. Alors pourquoi cette conscience nerveuse et aveugle à la fois ? La connaissance de ce que l'homme peut faire à l'homme nous aurait laissés sans force au lieu de nous révolter ? C'est comme si on savait, mais que l'on avait accepté. Du renoncement collectif à l'aliénation intime, on a laissé fermenter un désœuvrement avide, des rages sourdes qu'on s'est plu à mépriser parce qu'elles nous coupaient de notre propre ennui. Aujourd'hui, l'ubérisation du djihad a donné naissance à une autre forme de guerre intégrale : une croisade privée dans un contexte global. Je doute que cette militarisation des consciences s'arrête à la perte ou au gain d'un territoire. Et c'est ce qui m'effraie dans cette nouvelle réalité : on peut vaincre un groupe armé sur le champ de bataille, pas un fantôme. J'ai peur que notre résignation ait créé en nous les conditions pour que la violence se déchaîne, qu'elle devienne un pari total et permanent.

Rokan était restée silencieuse. Elle l'avait écoutée la tête un peu penchée sur le côté, sans faire un geste, avant de prendre la parole :

— Tu parles de la guerre comme les hommes, avec des noms d'empereurs et de batailles. Tu penses qu'elle se transforme et évolue au fil des siècles, que c'est elle qui change le monde et les peuples. Mais regarde autour de toi, le monde n'a

pas changé. Les hommes se battent pour les mêmes arpents de terres et ils meurent au pied des mêmes montagnes. Les haines s'allument et s'éteignent, les fleuves, eux, s'écoulent toujours dans le même sens. Ne crois pas que les vainqueurs et les perdants d'aujourd'hui sont différents de ceux qui ont gagné ou perdu avant eux. Cette guerre, c'est la même depuis le début du monde et elle a toujours été totale et permanente.

Cette fois, Rokan planta son regard dans celui de Bérénice :

— C'est faux de penser que la guerre est un moment que l'on peut saisir entre deux dates et défaire par un traité. En tant que femmes, nous sommes bien placées pour savoir qu'elle n'a jamais cessé. On a cru parfois avoir refermé ses portes, enterré ses armes mais elle a continué de se perpétuer au-delà de nous, chaque heure, chaque minute. Car même si les hommes peuvent promulguer la paix et le commerce entre eux, pour les femmes et la nature, il n'y a jamais eu de trêve. Pas une seule seconde, tu entends ? Que ce soit en pleine lumière ou - derrière les portes closes, à chaque cri ou devant l'enfant qui se tait, on a laissé la guerre cultiver sa part dans l'esprit des hommes, affermir son empire en humiliant la terre sous leurs pas. Savais-tu qu'au début de ce conflit, quand l'armée noire a massacré les villages yézidis et enlevé les filles, ce ne sont pas les soldats de leur pays qui sont venus à leurs secours, mais les sœurs du Qandil. Elles ont été les seules à entendre leurs appels et elles sont descendues des montagnes où elles s'entraînaient pour les libérer. Et après des jours de lutte, lorsqu'elles les ont enfin tirées de l'enfer, il fallait encore les défendre de leurs pères et de leurs frères qui les attendaient avec des couteaux pour laver leur honneur. Leur sale honneur.

C'est contre lui que nous avons pris les armes, contre cet orgueil de l'homme qui l'érige en possesseur du monde et qui a inventé un dieu cruel pour se venger d'être plus petit que la nature. On se moque de prouver qu'une femme peut mourir sur le champ de bataille. Mourir, c'est ce qu'il y a de plus simple. Pour le reste, nous avons vite appris à reconquérir des villes qui n'existent plus et à inaugurer les cimetières. Mais eux, apprendront-ils à bercer les petits sous les bombes ? À ravalier leurs larmes et à s'humilier devant le ciel et la terre pour

défendre ce qui ne leur appartiendra jamais ? Ce courage-là n'est pas récompensé par des médailles ni mentionné dans les livres ; et il y a pourtant là quelque chose d'essentiel, à la fois comme un sacrifice et une espérance plus terrible encore. C'est l'espérance que tout cela s'arrêtera, que le sang qui s'est abreuvé au vert de nos fleuves ne se répandra plus dans la poussière et que les femmes, enfin, ne seront plus enceintes du malheur. Quand on en aura terminé, les cercueils, les berceaux cesseront d'être des boucliers, et les ventres, des trophées ou des armes. Nous nous battons pour en finir, nous nous battons pour arracher la part de la violence dans le cœur des hommes. Rien ne nous dit que nous réussirons, mais si tu savais pourtant comme ce jour est cher à mon âme. Je suis sûre que sortir de la guerre sera comme sortir du sommeil. On s'éveillera tous et le ciel sera pur d'un nouveau soleil. Il y aura assez de lumière pour sécher tout ce sang et des constellations neuves pour accrocher les prières pas encore écrites. Ce jour-là, les hommes se consoleront de ne pas être à l'image de Dieu mais dignes de sa nature. Crois-moi, nous nous battons pour que ça arrive. Avec notre vie et notre sang, nous nous battons jusqu'à l'extinction de nos forces. Nos camarades seront plus patients que les bourreaux et plus affûtés que leur sabre.

La nuit, Bérénice avait l'impression que les chaînes du collier se resserraient jusqu'à lui couper le souffle. Un rêve l'obsédait en particulier. Un rêve dans lequel tout le désert était en chantier. Comme à Thessalonique, les zones de recherches étaient quadrillées par de fines ficelles. Sauf qu'ici elles étaient d'un rouge qui contrastait douloureusement avec la poussière blanche. Les parcelles avaient la taille des tombes creusées sous la montagne. Ensemble, elles dessinaient une toile écarlate qui glaçait le ciel. En les longeant, Bérénice arrivait inmanquablement en leur centre et là, elle y voyait une épée suspendue dans le vide. Sans ombre et sans âge. L'arme ne portait pas la trace d'une époque particulière. Aucune datation possible. C'était une épée dénuée d'origine et sur laquelle le sang semblait ne jamais sécher. La lame luisait d'un éclat à faire crispier les mâchoires. En face d'elle, Bérénice ne pouvait pas tendre le bras. Même s'en approcher lui était impossible. Alors, elle marchait en cercle, comme on le fait autour des objets protégés par les cordons rouges des musées. Des serpents sifflaient sur sa course et leurs écailles bruissantes formaient des vagues sous ses pieds. À mesure qu'elle tournait pour l'observer, l'épée semblait changer de nature. Son acier devenait plus vaporeux et ses contours flottants. Peu à peu, Bérénice voyait son pommeau s'épaissir, le sang se faisait voile qui frissonnait dans l'air et bientôt, c'était toute la substance de l'arme qui se métamorphosait jusqu'à ressembler aux courbes d'une femme recouverte d'un linceul noir.

— Couvre-toi la tête, tu es indécente.

Bérénice se réveillait en sursaut. De nouveau, la voix avait claqué dans ses tympanes. Il y avait quelque chose dans cette phrase qui la glaçait plus que toutes les vidéos qu'elle avait vues. Peut-être précisément parce que c'était du français. Depuis des mois, la langue avait dormi en elle comme le squelette silencieux de ses pensées. Bérénice ne s'en servait plus que comme base de traduction. Et en quelques secondes, près des grilles, cette simple phrase avait tout effacé : les jeux qu'elle pratiquait en Turquie avec l'enfant, les histoires qu'elle lui avait racontées en faisant danser les parures devant ses yeux. Les mots qui avaient été prononcés, Bérénice les avait déjà entendus dans une autre vie, quelque part dans son quartier d'adolescente, et elle les redécouvrait comme un dialecte oublié, quelque chose d'amer qui lui faisait baisser la tête. C'est pour conjurer le souvenir que Bérénice se remit à enseigner sa langue avec plus de ferveur encore. Parfois, Asim écoutait les leçons qu'elle dispensait à la petite mais il n'y participait jamais. Il était simplement attentif à ses progrès et curieux des nouvelles sonorités qui se réverbéraient entre les murs qu'il habitait.

Les jours passaient et Bérénice ne parvenait pas à dissiper l'image de cette femme, ni ses paroles. C'est seulement maintenant qu'elle entendait son accent, l'accent dur et un peu traînant de la capitale. Il lui rappelait ses classes de paléontologie, la voix à peine pincée des chargées de TD qui leur faisaient cours. L'incongruité totale de retrouver ce phrasé à l'autre bout du monde la dépassait. Contre toute attente, ces mots balancés entre deux rangées de barbelés la confrontaient à sa propre manière de s'exprimer. Il y avait sans doute eu une époque où, à sa place, Bérénice aurait prononcé "couvre-toi ta tête". Le genre de répétition que ses profs lui reprochaient de commettre, elle qui ne venait même pas de la banlieue. C'était pareil pour l'oubli de la double négation qui décrédibilisait ses exposés devant l'amphi et lui faisait serrer les poings alors même qu'elle crevait d'envie de ressembler à ses pairs. Plus que ça, elle comprenait aussi les insinuations qu'on lui avait glissées depuis son arrivée ici : "Une Française, on avait plutôt pris l'habitude de les trouver dans le camp d'en face." Ce n'était même pas de l'ironie, juste une réalité mathématique. L'ombre

s'était levée sur l'esprit des Lumières. L'aveuglement avait faisandé dans les entrailles de la raison comme, des siècles plus tôt, la raison avait déchiré le ventre de l'obscurité. Comment en était-on arrivé là ?

En calculant les itinéraires de retour avec Alperen, Bérénice se posait pour la première fois la question de l'appartenance. Comme si, avant de rentrer, elle devait envisager pourquoi d'autres avaient choisi de partir. Elle essayait de peser la part de collectif et d'invisible dans les destinées des hommes. Personne ne pourrait jamais le dire et pourtant, le curieux mélange des forces situationnelles et de l'intime l'avait conduite en plein milieu du désert, en face de cette femme à l'accent plus parisien que le sien.

Dans les hautes sphères des métropoles, ils avaient tort de penser que ceux qui pourrissaient au milieu des camps ne les concernaient pas, qu'au-delà des grilles ce n'était pas eux. Parce que dans la poussière du bout du monde, ils parlaient leur langue, ils avaient leurs goûts et portaient leurs noms. Quand ils trébuchaient, c'était un "merde" qui s'échappait de leurs lèvres et le mot "maman" qu'ils maudissaient ou imploraient la nuit. Ils avaient appris l'histoire de France dans les mêmes livres, peut-être récité les mêmes poèmes. Quelque chose du pays se perpétuait en eux, même trouble, même dissonant, comme une folie qui était là avant leur naissance et qu'en reniant, ils avaient transformée avec leurs peurs et leurs symboles. Et qu'y avait-il d'étonnant à cela ? Après tout, ils étaient nés dans une arène privilégiée de l'histoire. Là où on avait décapité les rois, fait tomber les dieux du ciel, là où on avait inventé la modernité pendant une nuit de hasard entre la sueur des philosophes et les poux du bordel. Eux aussi venaient de ce peuple maudit, à la fois régicide et orphelin. Ils étaient nés de ces hommes et de ces femmes qui lavaient les empires dans le sang des révolutions, qui fouillaient les chairs à la recherche du pire et du meilleur. Civilisation éclairée, universelle, forte d'enterrer ou d'exposer la culture des autres. Peuple schizophrène, valet de l'horreur, héros des caves ou exilés du maquis. En France plus qu'ailleurs, on avait le goût de la chute, la conscience de la puissance renversée. Pourquoi vouloir en déchoir les criminels ?

La semence qui les avait engendrés était pleine de cadavres glorieux et de traîtres anonymes. Ils avaient hérité en partage d'une histoire violente, d'une légende sans direction. Alors plutôt que de souffler sur la cendre d'une épopée écrite sans eux, ils avaient préféré précipiter la fin du monde dans un Orient qui n'existait pas. Rien de plus qu'un courage sans volonté, une haine sans objet. Bérénice y voyait un fantasma d'esclave qui se rêve en sultan barbare. Des tyrans comme dans les livres de contes avec leurs harems et leurs janissaires. C'était ça leur guerre : l'enfer au palais des Mille et Une Nuits, une rêverie d'enfant dément qui casse ses jouets en hurlant de rire. Ils avaient débarqué de l'autre côté de la mer et ils avaient dit "Je suis le chef, mon dieu est le vrai dieu". Bérénice imaginait la lassitude des peuples qui les avaient vus arriver après des mois de résistance et des litres de sang versé. Eux s'étaient soulevés au nom de la liberté et on leur avait envoyé des croisés tout neufs. La commandante Bahia avait raison, la France ne méritait pas d'avoir des bourreaux plus nobles que ses assassins. Chaque peuple devait être responsable de ses criminels et de ses victimes, de ses héros comme de ses traîtres. Les lèvres serrées, Bérénice se recouchait contre le flanc d'Asim et dans son sommeil, la Furie rêvait de tribunal international.

Le ciel pesait sur la ville d'Afrine. Sur l'appui de fenêtre de l'appartement, la petite fredonnait une chanson apprise en classe. C'était un gazouillis d'oiseau où toutes les langues se mélangeaient. Un peu en retrait, Bérénice la regardait agiter ses mains dans les airs à la façon des marionnettes qu'on faisait danser sur le marché. Elle avait déjà remarqué que grâce aux bons soins d'Asim et de ses professeurs, l'enfant était devenue moins sauvage. La petite pouvait maintenant soutenir le regard des adultes et leur souriait franchement. Les mots que la jeune femme lui avait enseignés avaient aussi germé et il lui arrivait de parler français aux peluches qu'Asim lui rapportait d'on ne sait où.

Sentant le regard posé sur elle, la fillette sauta du rebord où elle était agenouillée. Des crayons gras roulèrent sur le sol lorsqu'elle se saisit de la feuille qu'elle avait coloriée. Le papier froissé en main, elle courut vers Bérénice qui fut bien obligée de lui faire une place sur ses genoux et de contempler son œuvre. Là, au milieu des formes et des fleurs que la jeune femme ne reconnaissait pas, elle vit une figure ailée au corps recouvert de bijoux. La Furie ? Les doigts de l'enfant allaient alternativement des colliers dessinés à un recoin de la chambre. Ils se posaient aussi sur la joue de Bérénice pour s'assurer de son attention et répétaient leur manège. La gamine savait pertinemment où étaient cachées les parures. C'était simplement sa manière de demander si elle pouvait aller les chercher pour jouer. Dans un soupir de vaincu, Bérénice caressa

la petite main sur sa joue et l'autorisa à les récupérer. De toute façon, Asim n'en saurait rien, il était parti tôt ce matin sur un chantier dans la montagne. L'enfant rit et se précipita dans la chambre pour sortir le sac.

Pendant que la fillette fouillait sous la dalle, Bérénice jeta un coup d'œil au reste du dessin. La petite avait crayonné des étoiles en plein jour, comme un fond de nuit autour du soleil jaune. La jeune femme sourit brièvement à la fantaisie avant de remarquer les autres figures, plus inquiétantes celles-là. Entre les fleurs grasses et les arbres tortueux, les yeux de Bérénice s'attardèrent sur quelques taches rouges à côté de silhouettes noires. Des corps allongés. Au-dessus d'eux, il y avait des têtes sans visage, avec dans les mains des objets lourds. Un massacre peint par une main d'enfant. La simplicité des traits effaçait les détails de la modernité, il ne restait que des formes figées qui se faisaient la guerre comme aux premiers âges du monde. Cela ressemblait à une peinture de chasse, sauf que ce n'étaient pas des animaux qui couraient devant les armes, mais des hommes et des femmes. Dans un froissement de conscience, l'image de l'épée dans le désert revint à Bérénice, les mots de Rokan aussi : "La guerre n'a jamais cessé." Bérénice se raidit sur sa chaise. Entre ses doigts, la feuille de papier ne tremblait pas encore mais quelque chose d'épais se détachait de ses pensées. Une sorte d'angoisse qui se réveillait, comme piquée par les couleurs vives du dessin. Espérant en obtenir une réponse, Bérénice ne quittait pas les formes des yeux. À force de les fixer, leurs contours devenaient abstraits. L'épée était dans le désert et elle attendait un nouveau maître. Quelqu'un s'en saisirait, juste comme ça, sans souci de la grandeur ou de la beauté des siècles et la chasse reprendrait. Ça pouvait être dans un an ou dans une heure. Ça pouvait être aujourd'hui, maintenant. Une panique sourde s'insinua dans ses veines, comme si le poids de l'air avait changé. Bérénice n'entendait plus l'enfant fouiller dans la chambre. Elle releva les yeux et vit que la petite était debout, le sac dans les mains et la tête tournée vers la fenêtre :

— Il y a quelque chose dehors.

Ce fut la dernière phrase que Bérénice entendit avant que le ciel se déchire et que la terre se mette à trembler.

Asim s'était réveillé tôt ce jour-là. Il avait replacé la couverture sur l'épaule de Bérénice et avait doucement entrouvert le rideau de la chambre. Là, il était resté un moment à regarder l'enfant dormir. Oh pas longtemps, juste quelques secondes pour s'imprégner de sa chaleur recroquevillée dans le matin blême, de la couleur de son poing qu'elle tenait fermement serré sur l'oreiller. Au milieu du silence, il lui semblait presque entendre le sang battre sous le treillis des veines, surtout sous la nuque et derrière les paupières closes. Ce spectacle faisait toujours trembler quelque chose dans sa poitrine. Prudemment, Asim ouvrit le tiroir de la commode et se saisit des petits livrets bleus qu'il enfouit dans sa poche. C'était une habitude que son maître lui avait transmise. "Au cas où je croiserais quelqu'un qui aurait besoin de lecture", lançait le vieux avant de sortir. Asim, lui, ne prenait que deux passeports, dont un double qu'il gardait près de son cœur comme un talisman. Parfois, quand la fatigue le surprenait ou qu'il sentait de nouveau le poids de la pierre brûlante sur ses épaules, il prenait le livret et, en y lisant le nom inscrit, c'était comme si le ciel au-dessus de lui redevenait jeune.

Après ça, avec des gestes discrets et machinaux, il avait remis du bois dans le poêle et une casserole d'eau par-dessus. Il ne partait jamais avant que la pièce soit chaude et le thé sur la table. Dehors, il avait retrouvé les ouvriers du chantier. Les visages étaient effilés, les écharpes nouées sur les fronts pour lutter

contre le froid. En attendant le bus qui les amènerait sur la montagne, on partageait le pain frotté au beurre et à l'ail autour d'un feu improvisé. Et on pensait, en remuant les braises, que ce mois de janvier ne se terminerai jamais.

— Attention, gamin ! lança le contremaître en replaçant du pain sur les grilles. Celui qui mange comme deux devra travailler comme trois ! D'ailleurs si tu oses encore traîner comme la dernière fois, crois-moi que le bus ne t'attendra pas et qu'on te laissera dormir au pied des montagnes !

— Les menaces n'allongent pas la lame du sabre, vieil homme, répondit l'adolescent en reprenant une plus grosse bouchée encore. Je me mettrai dans l'équipe d'Asim, et j'aurai même fini avant vous !

Le contremaître rit devant la bravade alors que le garçon adressait un sourire à Asim. Ce dernier contempla son visage maigre, le duvet irrégulier sur ses joues. Il ne le connaissait que depuis quelques semaines et pourtant, il avait l'impression de percevoir un écho lointain lorsqu'il le regardait. Tous les visages lui rappelaient quelqu'un alors qu'il ne reconnaissait plus personne. Dans le bus, le garçon se plaça près de lui. Asim l'écoutait sans vraiment l'entendre. Son timbre était encore haut perché et sa voix déraillait parfois. Pendant qu'il parlait pour eux deux, Asim essayait d'identifier ce sentiment de familiarité vague qui grandissait en lui sans que sa mémoire ne parvienne à saisir aucun souvenir. Quand les portes du bus s'ouvrirent et qu'ils descendirent vers le chantier, le gamin égrenait toujours des proverbes. C'est seulement lorsqu'il prit la tête de la marche qu'Asim se rappela à qui il lui faisait penser. Au même instant, l'adolescent s'immobilisa pour scruter le ciel au-dessus d'eux.

— On dirait qu'il va pleuvoir.

Cette voix, ce sourire perdu, c'étaient les mêmes que ceux du garçon dans la fosse. Asim ferma les yeux. Il entendait déjà le bruit de la pluie sur les bâches. La catastrophe était sur eux.

Bérénice courait dans la rue avec la petite dans les bras. Autour d'elle, la foule était un immense fleuve qui convulsait sous les tirs d'artillerie. Quand l'immeuble en face de chez eux s'était effondré, Bérénice n'avait pas tout de suite compris. C'était la voisine qui était venue les chercher.

— Ils bombardent, il faut partir !

Elle avait seulement eu le temps de saisir l'enfant qui se cramponnait encore au sac et elle l'avait entraînée à l'extérieur. En se frayant un chemin entre les gens et les cris, elle pensait au dessin de la petite, aux étoiles en plein jour qui s'éteignaient. Pour Bérénice, la réalité n'était plus qu'un vaste chuchotement, une contraction des corps qui se relevaient ou persévéraient dans leurs tâches quotidiennes avec l'acharnement des danseurs devant une salle vide. La petite serrée contre elle, Bérénice rejoignit le centre de la ville. Malgré les détonations et la poussière, elle fut étonnée : les cactus qui bornaient les ronds-points étaient les mêmes que la veille, sur les bâtiments crénelés flottaient toujours les fanions dorés et les étoiles rouges. Pour combien de temps encore ? Cette question à peine amorcée la remplit de tristesse et de colère. Ses bras se resserrèrent sur l'enfant. Elle devait la sortir de là, trouver un moyen de joindre Alperen et Asim. Ses pas la conduisaient à l'université des femmes, près de la grande place. À chaque convoi militaire qui la dépassait, Bérénice cherchait le visage de Rokan derrière les vitres. L'intuition n'était pas mauvaise, lorsqu'une combattante se détacha d'un groupe du YPJ, Bérénice la reconnut.

— Qu'est-ce que vous faites encore là ? Tu ne sais pas qu'après les bombardements, les Turcs enverront les milices islamistes ?

Même avec l'enfant posée sur le sol, Bérénice manquait de souffle :

— J'aurais besoin de téléphoner.

— À Alperen ? Il a déjà été prévenu. La commandante Bahia l'a chargé d'évacuer les étrangers qui ne sont pas membres des unités internationales. Un véhicule vous attend aux portes de la ville. Il ne faut pas traîner. Si vous le voulez, je peux envoyer quelqu'un pour vous accompagner.

— Et toi ? demanda Bérénice en refusant l'escorte.

— Moi ? répéta Rokan comme si la question l'étonnait. Je partirai avec l'unité de la commandante. Nous les arrêterons avant le mont Barsaya et nous les repousserons jusqu'à la frontière. Les montagnes nous protégeront de leur ombre, elles l'ont toujours fait.

Bérénice n'avait pas assez de sang pour lui répondre. Elle contemplait ses traits ronds, le fusil d'assaut qu'elle portait à l'épaule et les fleurs de son foulard à franges. Son barda était le même qu'au premier jour, sauf qu'à cet instant, les perles sur son front brillaient moins que ses yeux. C'était un regard sans âge, rien qu'une lumière qui éclairait tout avec une pureté sauvage. Il y avait tant de rage et de fierté dans ses paroles que Bérénice, avec ses quelques années de plus, en restait totalement désemparée.

— Ne t'inquiète pas, je te l'ai déjà dit. Nos camarades seront plus patients que les bourreaux et plus rapides que leur lame. Nous y arriverons, tu m'entends ? Parce que notre courage n'est pas celui des vainqueurs, il est celui des renaissances.

Rokan lui avait posé la main sur l'épaule et la serrait plus qu'elle ne l'aurait voulu. L'étreinte ne dura que quelques secondes, mais cette fois-ci, Bérénice put lui rendre son regard. Elle avait enfin compris. Elle comprenait la révolte qui les portait, elle et ses camarades, et elle comprenait que c'était par la nature même de cette révolte qu'ils touchaient à la victoire. Peu importaient les cartes et les

drapeaux. Même la défaite ne comptait plus. Jusque-là, Bérénice n'avait jamais pu mesurer toute la beauté de leur lutte parce qu'elle n'en percevait pas le prix. C'est alors seulement que les mots lui revinrent :

— *Jin, jiyān, azādī.*

Rokan lui sourit en retour :

— *Jin, jiyān, azādī.*

Elles se tenaient par les épaules avec la ferveur des prières. Les mots étaient comme portés par l'écho du vent. Derrière elles, quelqu'un appela Rokan. Il fallait y aller. Les bras de ses compagnes se levèrent sur une dernière harangue.

— Nous sommes avec toi avec notre vie et notre sang !

Doucement, la pluie se mit à tomber. La combattante embarqua dans un camion rempli de jeunes gens avec des visages aussi vifs et sérieux que les photos sur les tombes. Ce fut la dernière image que Bérénice eut de Rokan. Dans son cœur, c'était un adieu. Pas seulement à elle, mais à tout ce qui l'entourait. Des lampadaires jaunes qui se balançaient comme des étendards jusqu'aux portraits tressés de câbles électriques. C'était un adieu aux parfums et à la poussière. Même la terre sous ses pieds comptait ses heures. Savait-elle au moins quel peuple elle avait engendré ? Un peuple de danse, de poésie. Se doutait-elle seulement qu'ils se battaient pour tout ce qu'elle portait ? Que pour protéger sa terrible sagesse, ils étaient prêts à mourir ?

Les cloches assyriennes se mirent à sonner avec plus de force encore que le bruit des écroulements alentour.

— C'est vrai, se rappela Bérénice. On est mardi aujourd'hui.

Elle reprit la petite dans ses bras et suivit le chemin de l'église. Lorsqu'elles arrivèrent sur la grande place, le parvis était désert. Le cortège, s'il y en avait eu un, était déjà parti. Seules restaient les portes grandes ouvertes et une odeur de poudre mêlée à l'encens. Bérénice franchit le seuil de marbre. L'instinct qui la guidait était celui des somnambules. À l'intérieur, les secousses et la poussière dessinaient des ombres sur la lumière des vitraux ; il n'y avait que le son de ses pas pour troubler l'écho de l'effondrement. Parvenue au pied des colonnes de la

nef, Bérénice contempla les portraits des anonymes. Leurs fronts étaient couronnés de fleurs fraîches. Ça avait pris du temps, mais elle savait maintenant déchiffrer l'inscription sur les bouquets :

— Les combattants de la révolution ne meurent jamais.

Elle resta immobile un moment, jusqu'à ce que la petite lui tapote de nouveau la joue. Avec la même expression de complicité, elle répétait le jeu interrompu au matin. Cette fois, son index désignait les fleurs. Bérénice comprit et la fit descendre de ses épaules pour ouvrir le sac. La fillette y plongea délicatement les mains. Elle s'emmêla les doigts dans les bijoux pour faire une fois encore danser l'or de Mossoul et les parures de Dioclétien. Sous la haute voûte, le cliquetis des métaux résonnait avec la clarté des cascades. Enfin, avec la tendresse des enfants pour les jouets prêtés, la petite rendit chaque chaîne à Bérénice. Cette dernière contempla leur éclat terni par les siècles en les remerciant d'avoir tenu leur promesse alchimique. Depuis l'explosion du café à leurs nuits de cauchemar, les métaux avaient veillé sur elles. Mais la route s'arrêtait là. Ce n'était pas à elle de leur faire traverser les mers. Sans un bruit ni un regret, elle les déposa à côté des fleurs. Cette offrande ne lui appartenait pas mais c'était la seule chose à faire. En sortant, elle avait la petite sur les épaules et la clé USB dans la poche. Il n'y avait plus besoin du sac.

— Ils ont franchi la frontière des champs d'oliviers ! Ils attaquent !

La voix du vieillard avait déchiré le ciel sans horizon. À son cri, les pioches étaient restées suspendues en l'air. Seul le pic d'Asim s'était enfoncé dans la terre avec un bruit sec. Le vieil homme essoufflé était parvenu jusqu'au chantier. Il avait les yeux exorbités et la bouche ouverte comme un animal à l'agonie.

— Qu'est-ce que tu racontes, grand-père ? avait maugréé le contremaître en l'empêchant de tomber.

Sa question se perdit dans le silence. Tous avaient compris.

— Les Turcs ont franchi la frontière ! Ils ont avec eux des milices et ceux qui ne portent pas leur drapeau seront pires encore.

Aucun ouvrier n'avait ouvert la bouche et le vieillard tremblait toujours dans les bras du contremaître.

— C'est fini. Personne ne nous aidera. Le monde a eu besoin de nos bras et maintenant il veut notre silence !

Sa voix était rauque, cassée :

— Ils nous traînent dans la boue après sept ans d'autonomie. Ils ne pensent qu'aux frontières et ne veulent pas des héros du Rojava ! Ils préfèrent voir mourir les générations qui ont connu la liberté, que l'espoir se fane et que la révolution devienne une ride sur le masque de l'histoire. Eh bien qu'ils viennent ! Ils verront que nous sommes vivants !

Sa parole rompue se brisa en imprécations. Ce n'était plus une articulation humaine mais un feulement désespéré qui se réverbérait contre le squelette des échafaudages. Personne n'osa l'interrompre. Le vent avait cessé de souffler entre les arbres, le ciel était blanc et dégagé. Avec précaution, Asim avait déposé sa pioche. Sur la ligne de l'horizon, on pouvait déjà apercevoir les filets de fumée qui grillageait le dôme de la ville. Et puis rien. Le bruit des bombes ne leur parvenait pas encore.

— Où vas-tu ? lui avait lancé le garçon.

Asim ne se retourna pas tout de suite. Depuis son arrivée au Rojava, il n'avait cessé de redouter cet instant, et maintenant qu'il était là, toute peur l'avait quitté. Mécaniquement, Asim porta la main à la poche de sa veste.

— Il me reste un nom à donner avant que tout cela soit fini.

Comme les mois qui venaient de s'écouler avaient été doux et irréels. L'amour offrait un rempart contre la folie et pourtant chaque heure lui avait pesé. C'était peut-être la guerre qui lui avait fait ça. Elle avait imprimé dans sa chair la peur et le dégoût. À peine Asim avait-il repassé la frontière qu'elle s'était rappelée à lui avec la lancinante des vieilles blessures. Pendant tout ce temps, l'horreur avait continué son œuvre souterraine. Presque imperceptiblement, en anesthésiant sa chair et en rongant ses nerfs. À présent, il n'avait plus besoin de fermer les yeux pour voir que la pierre brûlait toujours dans le désert. Elle attendait patiemment que la folie des hommes y grave des noms tout frais. Pourtant, il lui avait fallu la découverte de la ville pour révéler l'horrible transparence entre la défaite passée et le désastre à venir. Là, au milieu des vies qui pulsaient dans l'été, il avait vu la débâcle inscrite sur tous les murs. Il l'avait sentie dans le recueillement des oliviers, dans le vent qui caressait les drapeaux, à la surface de l'eau des fontaines et derrière les rires des enfants. Il l'avait même devinée dans les visages sérieux des membres du Comité de la paix, alors à quoi aurait-il servi de leur mentir ?

Le premier jour, en quittant le conseil, il avait retrouvé la luminosité ocre qui lui faisait plisser les yeux petit garçon. Comme la sienne auparavant, Afrine était une ville de chaleur et de poussière. Son cœur s'était serré devant cette oasis brunie par le soleil. Tout cela ne pouvait être qu'un mirage au milieu des dunes, rien qu'un répit entre deux champs de bataille. La petite dans les bras, il avait déambulé entre les murs jaunes et verts. Il avait songé à cette idée de Rojava, à

cet îlot de paix entre les tyrans. C'était donc là que les peuples éprouvés venaient se reposer et apprendre les lois de l'égalité ? Combien de fois pouvait-on essayer ? Combien de fois pouvait-on tomber et se relever ? Autour de lui, la foule s'ébattait en rires et en jurons. L'humanité était là, se souriant, se battant, priant, pleurant ses morts, et les cris des enfants dans les rues étaient ceux du monde.

Asim avait jeté sur la ville un regard abîmé. L'instinct de la perte s'était trop profondément fondu en lui. Il savait maintenant qu'aussi douce et forte qu'elle fût, la lumière pouvait être engloutie. Tout en marchant avec la petite, il avait eu l'impression que sa sœur le tenait par la main. Cette sensation ne l'avait pas glacé, au contraire. Bientôt, la ville se refermerait sur eux, et il gardait le silence comme un messenger vaincu, n'ayant pas assez de mots pour dire l'horreur. Des images de sa première vie lui étaient revenues par bribes, c'était comme survoler un livre écrit par un autre. Il s'était rappelé à quel point il y avait cru, comment il avait refusé de voir le vide jusqu'au dernier moment. À présent, c'était comme s'il n'y avait plus que lui partout où il allait. Il pensait à sa sœur, à l'aveugle qu'il avait été. Comme ça avait dû être dur pour elle, dur de savoir et de ne rien dire. Parce que personne n'était prêt à entendre.

Il avait marché et il avait pressenti que les maisons qu'il longeait brûleraient bientôt. Il entendait déjà le bruit du verre, la chute des gravats. Il voyait distinctement les vêtements soudés à la chair, la peau qui pendait comme une chemise arrachée. Il avait regardé les visages des gamins qui jouaient et il les avait vus ravagés par les larmes et la terreur. Il avait été là, au milieu de la foule, et personne n'avait senti le vent qui soufflait de l'est, ni la carte que l'on redessinait sans eux. La terre se préparait à s'ouvrir et rien ne serait plus comme avant. Asim s'était demandé pourquoi les gens commerçaient, riaient au lieu de sauver ce qui pouvait encore l'être. Il s'était étonné de les voir si joyeux, si confiants. Ils auraient dû avoir le vertige, l'abîme était tout près, qui les regardait déjà. Alors, il s'était rempli des voix, des couleurs parce qu'il savait qu'elles ne seraient bientôt plus. Il aurait aimé pouvoir tout serrer dans ses bras, il aurait

aimé pouvoir répondre aux grands yeux de Bérénice qui le sondaient dans le cimetière et mettre une photo qui lui ressemble sur le livret bleu. Mais c'était trop tard.

Il avait croisé des femmes, vieilles ou jeunes, et il avait souffert de les trouver belles. Elles avaient toutes le sourire de Taym devant sa robe de mariée. Même la tendresse de Bérénice avait été un miel qui le brûlait encore. Ce qu'il restait d'humain avait sombré en lui comme une pierre et, dans le secret de la nuit, il avait eu peur de l'entraîner dans ses ténèbres. Il l'avait regardée dormir et s'agiter, la chaîne sur sa nuque le narguait en même temps qu'elle le rassurait. À force, les maillons avaient fini par griffer sa peau, écorcher un peu son cou. Ce collier grimaçant lui avait d'abord rappelé la blessure de sa sœur. Malgré cela, au fond de lui, il savait que sa tête à elle resterait bien juchée sur ses épaules. Cette femme était venue de l'autre côté de la mer et elle y retournerait avec la petite, avec le combat et les espoirs de Taym aussi. Il aurait voulu les voir déjà envolées, loin, il aurait aimé n'être plus rien de conscient, juste une provision d'amour et de force pour leur avenir incertain.

Il avait regretté, puis s'était repris. Le matin, il appliquait la chaux sur les murs, élevait des échafaudages. Le thé avait toujours le même parfum mais le temps était devenu un chien qui se dévore en hurlant. Il savait que ce qui est beau n'existe qu'une fois, alors que la terreur elle, n'est qu'une répétition. Et cette répétition se rapprochait, elle était toute proche, il la sentait. La surprise d'espérer que ça finisse enfin le consumait tout entier. Plus qu'une minute, et il serait autre chose que de la lâcheté.

— Bérénice, on doit partir, on ne peut plus l'attendre.

Mains sur le volant, Alperen se tourna une énième fois vers elle. En confiant la conduite du bus à un autre, il avait déjà accepté de laisser partir les premiers convois sans eux.

— Il va venir, soutint Bérénice.

— On ne sait pas combien de temps encore la route sera praticable, il faut partir.

Il disait cela mais n'avait pas encore démarré le moteur de sa vieille Renault. À côté de lui, la petite ne quittait pas la vitre des yeux. Le parking du cimetière était plein de véhicules qui embarquaient des civils effarés. Pourtant, ni les plaintes sur les tombes ni le ballet incessant des hommes et des femmes avec leurs maigres bagages n'étourdisaient plus Bérénice. Elle se tenait debout à côté de la voiture et les regards qu'elle croisait étaient désemparés mais pas encore vaincus.

— Laisse-lui encore quelques minutes, répéta-t-elle.

Les doigts crispés sur le médaillon, elle scrutait la foule sans ciller. Elle pensait que lui aussi était un enfant de ce désastre. Et ce constat rendait la débâcle encore plus amère. Ses yeux continuaient de balayer l'espace. Durant un instant, elle crut même apercevoir quelqu'un dépasser de la foule. Les battements de son cœur s'accéléchèrent, ou alors c'était le temps qui avait changé de cadence. Lentement, elle vit sa grande silhouette émerger des ombres pour venir à leur rencontre. Avec ses vêtements de chantier et ses boucles grises, il

avait plus que jamais la couleur du ciment. Bérénice aurait dû sourire, il les avait enfin retrouvées et rien que cela était une victoire contre le monde qui s'effondrait. Les bras d'Asim s'ouvrirent pour accueillir la petite et il la serra de toutes ses forces. Lorsque Bérénice fut à sa hauteur, Asim déplia sa veste et lui tendit le passeport.

— C'est pour elle, lui dit-il simplement. Il est enfin prêt.

La jeune femme s'en saisit sans l'ouvrir.

— Et le tien ? murmura-t-elle.

À son expression, Bérénice sut qu'il n'y avait pas de deuxième livret, qu'il n'y en avait jamais eu. Elle ferma les yeux. Non pas pour retenir des larmes mais parce qu'elle s'en voulait de ne pas l'avoir compris plus tôt. Asim continuait de la contempler avec ce sourire à la fois triste et grave. C'était sa façon de lui demander pardon. D'un mouvement de tête silencieux, Bérénice acquiesça. Asim ne viendrait pas avec elles et il n'y avait rien de vivant sur la terre qui pût changer cela. Il lui avait toujours semblé aussi insaisissable que l'eau, elle voyait maintenant qu'il avait la force des fleuves qu'on ne détourne pas. Dans un élan qu'elle n'avait jamais esquissé, elle le saisit doucement par les tempes et l'embrassa sur le front. Lorsqu'il releva la tête, il lui offrit pour la première fois un vrai regard. Le seul sans voile et sans retenue. La rencontre au moment de la séparation, Bérénice n'était même pas surprise. C'était un adieu sans résignation, un déchirement plein de gratitude puisqu'il ne laissait place à rien d'autre. Pendant tout ce temps, la petite était restée serrée contre lui, les fines marques de ses ongles s'imprégnaient déjà dans sa peau. Elle ne hurla pas lorsqu'il relâcha la pression de ses bras pour que Bérénice la lui enlève, ou alors Bérénice n'entendait déjà plus rien. Alperen avait ouvert les portières et semblait crier. En démarrant, les autres voitures avaient soulevé trop de poussière pour qu'elle se souvienne de la scène avec précision. Ou peut-être qu'une bombe était tombée tout près ? Elle se rappelait juste la silhouette d'Asim. Sa masse qui rétrécissait dans le rétroviseur et, sur son visage, le consentement muet de celui qui garde le monde malgré lui. Dans l'habitacle, la radio s'était enclenchée toute seule et Alperen pleurait de rage au-dessus de la musique.

La voiture est partie et Asim sent encore la chaleur de l'enfant contre lui. La pluie tombe sur son visage, elle tombera jusqu'à la fin de la journée, jusqu'au moment où elles auront rejoint la frontière. Peut-être même qu'elle durera plus longtemps que les personnes qu'elles ont aimées ici. Il ferme les yeux. Il sait qu'il gardera d'elles l'intuition du bonheur, comme un parfum dans la nuit qui se lève. Lorsqu'il les ouvre à nouveau, le monde lui est redevenu familier. Il reconnaît tout, les aigles dans le ciel, la couleur du sable et le bruit de l'eau glacée sur les bâches. Tout recommence et cette fois, il ira jusqu'au bout.

Presque malgré lui, il a une pensée pour le vieux poète. C'est dommage, il aurait aimé reprendre son nom, goûter à sa soif. Sa main fouille la poche de sa veste et du bout des doigts il sent le livret qu'il a oublié. Dans son dos, le garçon du chantier l'a suivi sans qu'il y prête vraiment attention. Il entend à présent ses dents claquer derrière ses lèvres closes. Ses grands yeux bruns fixent le cimetière défoncé et ses bras restent ballants devant les voitures qui le frôlent. Bientôt, il ne restera plus personne sur le parking. C'est pour ça qu'Asim empoigne le gamin avec la même force qu'il avait fallu à sa tante pour le sortir de la tombe et qu'il le traîne jusqu'à un 4×4. Il ne dit rien, ne demande même pas, il lui plante simplement les papiers dans la main et referme la portière. Il n'a pas besoin de couvrir le bruit du moteur avec des mots. C'est un garçon plein de proverbes, la langue trouvera son chemin en lui. Asim en est sûr.

Il en est sûr comme il sait que ses propres yeux ne sont plus faits pour la lumière, qu'il a serré trop de cadavres. Il est mort dans la fosse ce jour-là et le temps organique a fait de lui un passeur. Désormais, il va simplement faire ce qu'il sait faire. Rester avec les survivants et enterrer les morts. Il va ouvrir leur lit de terre et jeter leurs rêves dedans. Mais il n'y a pas de haine en lui, il se promet d'aimer ces gens jusqu'à la fin, de rester même lorsque l'horizon s'obscurcira, depuis le bruit de la première balle jusqu'au dernier camion de soldats.

Épilogue

Le vent balaie la colline encore brûlante. Il est plein de cette odeur de sel qui gratte la gorge et fait respirer plus fort. Sans fermer les yeux, Bérénice laisse sa peau s'imprégner de tout ce qui flotte autour d'elle, du souffle des anciennes batailles comme de l'haleine des noyés. Elle a fait une pause. Ses outils sont étendus sur le sol et elle essuie un peu de sueur qui lui coule le long du ventre. La mer Égée est juste en dessous qui ronge la montagne. Son ressac est toujours le même. Avec la patience des immortels, ses vagues constellent la plage de corps et de coquillages. Bérénice contemple un instant le large en songeant qu'en bas, ils sont peut-être des milliers à s'être endormis le visage contre le sable. Au fond des poches, ils ont des cartes de bus, de cybercafés, parfois même des clés. Elle a entendu dire que certains ont tatoué sur un bras ou une jambe un numéro de téléphone que plus personne n'appellera. Elle repense à la Syrienne qui serrait le bulletin de notes contre sa poitrine. Si elle a traversé la mer, elle l'a fait avec le classement de son fils. À l'heure qu'il est, elle peut être morte ou alors anonyme dans les rues d'une grande ville. Mais contre son sein gauche, il doit encore y avoir les annotations des profs d'histoire, de maths ; et sur ses lèvres, ce même sourire de fierté un peu humble qui donnait envie de pleurer.

Un cri d'oiseau sort Bérénice de ses pensées. Elle se retourne pour jeter un coup d'œil en arrière : la petite est là qui s'amuse à courir en peignant des doigts les herbes folles. Elle a bien grandi et elle joue toujours à s'élancer contre le vent. Elle écoute la rumeur de la mer, l'haleine des continents lui murmure des chansons qu'elle seule peut entendre. La Grèce lui plaît, c'est certain, et

Bérénice ne regrette pas de l'avoir emmenée ici. Comment y sont-elles arrivées ? Bérénice a beau y réfléchir, l'errance des derniers mois est un souvenir qui se perd dans le jeu des coïncidences. C'est en Allemagne que la dernière correspondance a frappé. Juste comme ça. Parce que le monde des hommes est petit et que leur destinée est vaste. Un avocat de Damas a retrouvé un de ses bourreaux dans une ville du Sud du pays. Les deux hommes se sont croisés à l'autre bout de la terre, entre un parking et un magasin de bricolage. Deux réfugiés dans un coin de brouillard allemand. Le hasard. Et pourtant l'un avait travaillé dans les prisons du régime, l'autre y avait été torturé. Ça a dû lui faire drôle, à l'avocat qui avait passé des heures suspendu à l'envers à se faire pisser dessus par le gars qui venait de sortir du Lidl. Peut-être même que ça lui avait embrasé les nerfs, scié la notion de temps et d'espace. Quoi qu'il en soit, il n'avait rien dit, pas un mot. Il avait rangé son caddie et était rentré chez lui. Le lendemain, il montait un bureau d'enquête pour poursuivre les criminels de guerre ayant fui en Europe, pour ne pas devenir fou, aussi. Bérénice était derrière le pupitre d'Olga, dans la galerie d'art, quand elle aperçut son article. Le téléphone entre les mains, elle passait d'un reportage à l'autre en attendant d'aller chercher la petite à l'école.

— Tu étais censée me rendre riche ! Au lieu de ça, j'ai hérité de deux gamines sauvages et renfermées que je dois secouer pour qu'elles se lèvent le matin !

Bérénice n'avait pas entendu la remontrance d'Olga. L'histoire de l'avocat syrien lui brûlait les doigts, allait chercher au plus profond d'elle les serments qu'elle avait enfouis en rentrant en France. Elle s'était précipitée sur une valise pour retrouver la clé USB et, pour la première fois depuis son retour, elle avait juré que la Furie ne hanterait plus ses nuits.

La petite ne s'était pas montrée réticente à l'idée de refaire ses valises. Au contraire, durant tous les préparatifs, elle avait témoigné d'une impatience d'adulte à quitter Paris. Une fois qu'elles furent en Allemagne, il s'était passé ce qu'il devait se passer. Bérénice avait remis la clé et toutes les informations qu'elle comportait. Elle avait parlé avec les mots de Taym, des mots simples et universels, elle avait collé les photos sur les tableaux blancs, tiré sur les fils et

rempli les cartes. En face, les gens qui creusaient leurs paroles étaient infatigables de patience et de volonté. Ils avaient réussi à compléter les silences qui ne lui appartenaient plus. C'est grâce à eux que Bérénice avait pu honorer sa promesse, grâce à eux qu'elle avait transmis l'histoire qu'on lui avait confiée. Elle n'était plus une voleuse mais un maillon d'une chaîne d'échos qui enjambaient l'obscurité. Jour après jour, les équipes avaient travaillé sans relâche et, derrière les espoirs couverts de cendre, Bérénice avait vu quelque chose se rallumer, comme des braises qui finiraient peut-être par trouser la toile des mensonges. Dans le bureau, ils avaient parlé de tribunal, de droit international et de compétence universelle. Bérénice hochait la tête mais n'arrivait plus à écouter. Elle avait décidé qu'elle n'irait pas à Coblenz, qu'elle n'assisterait pas aux procès. Sa mission était achevée et elle n'avait pas de raison de rester en Allemagne.

Il fait chaud. Du dos de la main, Bérénice dégage son front couvert de sueur. Elle pense à lui, il y a un peu de son odeur dans le souffle de la mer, comme un parfum de thé et de ciment qui se dépose sur sa nuque. Elle espère que de l'autre côté du rivage, il a senti qu'elle n'a pas trahi sa mémoire. Les mots qui devaient être dits ont été prononcés, les vivants vont retrouver leurs morts et les morts leurs noms. Elle souhaite que de là où il se trouve, cette pensée allège son fardeau et lui permette de trouver la paix.

Tout se tait autour d'elle. Bérénice reprend sa pelle et, avec les gestes secs et nerveux qu'elle a appris sur les chantiers, elle se penche à nouveau sur la terre. Aujourd'hui, c'est la dernière fois qu'elle creuse. Quelques serpents sifflent dans la chaleur du soir mais aucun d'eux ne sort de sous les pierres. Ils ne se montreront pas maintenant que le trou est fait. Alors doucement, elle retire le médaillon de sa gorge. Elle n'a pas de prière à prononcer, elle sait juste que le vol de la Furie est terminé. Ses yeux observent attentivement la figure se balancer dans le vent et la grimace a disparu. Bérénice se sent enfin sortie des ruines, l'avidité du temps qui passe ne l'obsède plus. Lorsqu'elle dépose le médaillon dans la terre, il n'y a plus ni passé ni futur. L'histoire n'est qu'une

ronde de Furies aux ailes entrelacées et chacune de leurs plumes peut guérir les nations. Depuis le commencement, elles traversent les âges sans rien se disputer de la gloire ou du malheur des hommes. Leur chant fait le bruit des gouttes sur la cendre et leur vol est plus puissant que la fureur des bourreaux. Délicatement, avec la paume des mains, Bérénice recouvre de terre le visage morcelé. Elle a choisi cette colline pour qu'elle puisse surplomber la plage. Pour que dans son sommeil, la fille de Cronos veille sur les dépatrés de la mer, jusqu'à ce que les serpents reviennent et qu'une autre la déterre à son tour.

Le trou est refermé. La Furie a été rendue à la terre et l'humanité devra faire le reste. Quand elle se relève, Bérénice se sent à la fois plus dense et plus légère. À présent, l'indifférence des éléments ne lui sera plus un supplice, elle a derrière elle une armée d'âmes glorieuses. Ses doigts s'égarerent un instant sur sa gorge, les marques de la chaîne ont imprimé des cicatrices plus sombres à l'endroit du cou, presque comme des écailles. Elle sourit malgré elle à l'enfant qui la regarde de loin, la tête penchée sur le côté. Ses mèches forment une couronne noire sur sa peau dorée. La petite semble attendre un signal, alors Bérénice lui tend la main :

— Viens, Taym. Il est l'heure de rentrer.

Tous mes remerciements vont à mes parents et à ma famille pour leur patience et leur soutien indéfectible.

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)